

BRETAGNE

VIGNETTE
PORTE-CLÉS
page 40

LE N° 2 F • MENSUEL N° 11 • OCTOBRE 1966

magazine



FACE A FACE avec RENE PLEVEN

ouessant, terre de femmes



VOYAGEZ SANS SOUCI...

grâce au
CRÉDIT LYONNAIS
votre argent
vous attend sur place!



Le Crédit Lyonnais compte plus de 1 700 Agences. Où que vous alliez en France, il y en a sûrement une à proximité. Sur simple présentation de votre carnet de chèques Crédit Lyonnais et d'une pièce d'identité, dans n'importe quelle agence en France, vous pouvez toucher instantanément sur le crédit de votre compte, jusqu'à 750 F par période de 7 jours.

Et si vous allez à l'étranger, le Crédit Lyonnais vous délivre — dans les meilleurs délais et sous la forme la mieux adaptée à vos besoins — les devises auxquelles vous avez droit.

FAITES-VOUS OUVRIR UN COMPTE AU
CRÉDIT LYONNAIS
LA PLUS GRANDE BANQUE FRANÇAISE DE DÉPÔTS

AGENCES DU CRÉDIT LYONNAIS EN BRETAGNE

SIÈGES PERMANENTS

BAULE (La)
BREST
CHATEAUBRIANT
CLISSON
CONCARNEAU
DOLARNEZ
ETEL
FOUGÈRES
GUINGAMP
LAVAL
LORIENT
MAYENNE
MORLAIX
NANTES - (Siège Principal) - 4, rue Boileau
NANTES - Bureau 2, place St-Pierre
NANTES - Bureau du Rond-Point de Vannes
NANTES - Bureau du Pont de Pirmil
QUIMPER

BUREAUX PÉRIODIQUES

AMBRIÈRES-LE-GRAND
ANCIENS
AURAY
BAUD
BELLE-ÎLE-en-MER
BLAIN
CANCALE
CARNAC
CHATEAU-GONTIER
CHATEAUNEUF-du-FAOU

CROSSIC (La)
DROZON
DINARD
DOL-de-BRETAGNE
BONDES
ERNEE
ERGUY
EVRON
GORRON
GUÉMENE-PENFAO
GUERCHÉ-de-BRETAGNE (La)
GUILVINEC (La)
HENNEBONT
JANZE
LANDERNEAU
LANDIVISIAU
LANNION
LASSAY
LEGE
LESNEVEN

LOUVIGNÉ-du-DESERT
NANTES - Bureau Zola - 59, avenue Pasteur
NANTES - Bureau du Rond-Point de Paris
NOZAY
PAINBIEUF
PLOUESCAT
PONTCHATEAU
PONT-FABBE
PORNIC
PORNICHT
POUANCE
POULIGUEN (La)
ROSPORDEN
St-MALO - Bureau, 10, rue Broussais
St-PAZANNE
St-PIERRE-de-GRAND-LIEU
St-QUAY-PORTRIEUX
St-SERVAN
SAVENAY
SCAR

DE 19 A 3.000F, DECOUVREZ LE PLAISIR DE CHOISIR ENTRE 75 MODELES "HAUTE PRECISION."
CREATEUR DU BRIQUET A GAZ, FLAMINAIRE NE VOUS IMPOSE QUE SA QUALITE.

CLUB CONDOMORE GALST

FLAMINAIRE PRÉSENT PARTOUT DANS LE MONDE

Nous ouvrons, avec ce numéro, un dialogue que nous souhaitons des plus fructueux pour notre région. Nous sommes tous sensibilisés aux problèmes que pose l'expansion économique de la Bretagne, aux chances et aux difficultés de son avenir au sein du concert français et européen. Nous essaierons, dans un « face à face » avec une personnalité bretonne de différents milieux, de faire le point de ces préoccupations légitimes. Dans cette interview, qui inaugure notre formule, M. René Plevén, ancien président du Conseil, président de la CODER et du CELIB, député des Côtes-du-Nord, répond aux questions de Jean Bothorel.

perspectives économiques et des aides de l'Etat, il faut prévoir un déficit d'environ 14 000 emplois par rapport à cet objectif, c'est-à-dire une réalisation du Plan à 50 %. Nous ne pouvons donc être qu'à demi satisfaits.

Certes, des résultats positifs ont été enregistrés. Ainsi Citroën, le C.N.E.T., le Joint Français, Michelin, C.S.F., Fairchild, Association des ouvriers d'optique et d'instruments de précision, Ollida, Dickoff, sont en Bretagne, désormais, des « réalités industrielles ». Des filiales de la C.G.E., de Renault, de la Thomson, des Lignes Téléphoniques et Télégraphiques s'y ajoutent ; mais ce courant n'a pas été

J. B. : Quels en sont les motifs ?

René PLEVÉN : Multiples, mais certains sont aisément décelables. Ainsi, le plan de stabilisation a provoqué un freinage de l'expansion qui s'est durement répercuté au niveau régional. On ne décentralise ou ne crée des usines nouvelles que dans un climat d'expansion ; la modification des « incitations » n'a pas donné aux industriels l'impression que l'Etat était décidé à sérieusement décongestionner la région parisienne. La publication du schéma d'organisation de cette région qui annonce la création de villes nouvelles autour de Paris a dû les convaincre du contraire. Ceci conduit d'ailleurs à poser le problème des aides à l'industrialisation.

J. B. : En effet, dans le cadre de l'Aménagement du territoire, et du Plan, l'Etat a tenté d'exciter l'industrialisation de la Bretagne en lui accordant des avantages financiers et fiscaux. Or, si ces correctifs étaient nécessaires et souhaitables, il semble, d'une part, que la Bretagne se soit appuyée sur ces aides au point de ne plus pouvoir s'en passer, et que, d'autre part, ces facilités ne lui ont pas toujours apporté l'élan attendu. N'auraient-elles pas été adaptées aux problèmes posés ?

René PLEVÉN : Je pense que votre question révèle un certain malentendu sur l'objet des avantages financiers et fiscaux accordés à l'industrialisation. Ces avantages ne sont pas « donnés » à la Bretagne. Ils sont destinés aux industriels pour les aider à couvrir les risques qu'entraîne toute région non industrialisée où l'entreprise doit, en quelque sorte, « essayer les plâtres ». Dans notre région, les motifs de décentralisation existent : disponibilité de terrains spacieux, abondance de la main-d'œuvre de qualité, niveau des salaires, facilité de logement. Mais la modification du régime des aides a été néfaste sauf à Brest et Lorient. L'Etat accorde une subvention de 12 % du montant des investissements pour une création d'entreprise, et 6 % pour une extension (50 % de ces aides sont repris par la fiscalité). Ces avantages sont nettement insuffisants pour couvrir les aléas ; ils ne compensent pas les incitations indirectes qu'offre la région parisienne : prix de l'eau, prix des transports, patentes, entre autres.

A mon avis, les industriels attirés à l'origine par les aides, se sont aperçus, à l'expérience, qu'elles étaient insuffisantes, appliquées dans un esprit beaucoup trop restrictif, liées à des procédures administratives trop lentes. Je crois, m'inspirant des exemples britanniques et italiens, que l'efficacité des incitations dépend aussi de la rapidité et de la netteté avec lesquelles elles sont accordées. Mais surtout, les modalités des crédits à long terme devraient être réexaminées et les taux d'intérêt ramenés de 5 % à 3,5 % comme c'est le cas en Allemagne de l'Ouest. Les possibilités de prêts avantageux à long terme seraient déterminantes pour relancer l'industrialisation bretonne.

J.B. : Le 1^{er} juillet 1968, le Marché Commun entrera dans sa phase terminale pour tous les produits agricoles et industriels. Certains prétendent que cette Europe sans frontière se construira sur des unités économiques différentes des nations, sur la région peut-être ? Qu'en pensez-vous, et dans ce cas quelles sont les chances et les difficultés de la Bretagne ?

René PLEVÉN : Vous savez combien je suis partisan de l'union européenne, aussi bien que régionaliste. Mais cet aspect que vous évoquez me paraît, je ne le cache pas, chimérique au moins pour le présent et le proche avenir. On ne rendrait pas service à la cause de l'unité européenne en la liant à une perspective de dislocation des nations. Telles qu'elles sont, aujourd'hui, l'entente entre partenaires est déjà délicate, difficile. Comment envisager sereinement une union entre vingt ou vingt-cinq très vastes régions ? Je ne crois pas que l'on puisse construire, pour le moment, sur cette idée, dont je sais qu'elle séduit pourtant nombre d'esprits.

Vous me demandez ce que je pense des chances de la Bretagne dans l'Europe. Je distinguerai pour vous répondre entre l'Europe du Marché Commun et la « grande Europe », celle qui engloberait la Grande-Bretagne et l'Espagne, notamment.

Dans l'Europe des Six, nos principales chances sont l'agriculture, les industries alimentaires (y compris la conservation des produits de la pêche, des crustacés) et le tourisme. Les difficultés des industries alimentaires devraient trouver leur solution dans le vaste marché d'une Europe unie. Mais l'industrie européenne devrait, aussi, aider et appuyer notre industrialisation par l'installation de filiales d'entreprises allemandes, belges, suisses ou italiennes, sur notre sol. C'est une possibilité que nous n'avons pas encore assez étudiée, exploitée, mais qui peut ouvrir de nouvelles perspectives dès que les liaisons aériennes de la Bretagne avec les aéroports internationaux seront mieux assurées.

La « grande Europe » et notamment l'intégration de la Grande-Bretagne, de l'Espagne au Marché Commun, seraient pour nous une chance supplémentaire ; elle nous permettrait d'exploiter plus largement nos facilités d'accès maritime. Nous devons nous intéresser au « Kennedy-Round » ; Brest n'est-elle pas le port européen le plus proche du littoral atlantique de l'Amérique du Nord, Canada et Etats-Unis ? Les progrès des communications, les traités commerciaux, rapprocheront de plus en plus les deux rives de l'Atlantique. Or la Bretagne géographique, « d'avancée européenne vers l'Amérique », voilà aussi une donnée qui pourrait servir de fondement à de nouvelles initiatives bretonnes.

Dans notre prochain numéro, M^r Georges Lombard, maire de Brest, répondra à nos questions.

FACE A FACE avec RENE PLEVEN



J. B. : Monsieur le Président, dès 1950 les premières mesures de décentralisation industrielle et les premières idées d'une politique économique régionale apparaissent ; vous avez suivi et encouragé tout au long de votre carrière l'évolution de ce rééquilibrage — à travers le Plan, à travers l'Aménagement du territoire — de la carte économique française. Quelle est en 1966 votre conclusion pour notre région, à laquelle vous avez plus particulièrement attaché votre travail et votre influence ?

René PLEVÉN : Mon opinion est exprimée dans l'avis récemment adopté par la Commission de Développement économique Régional (CODER) à propos de la tranche régionale du V^e Plan. Notre objectif était de créer 27 400 emplois industriels nouveaux d'ici à 1970. Dans l'état actuel des

assez puissant pour nous permettre d'atteindre ce qui est notre but essentiel : le renversement de la tendance de l'économie régionale au dépeuplement, la substitution de l'optimisme au pessimisme. Et j'y vois deux causes principales :

— D'une part, l'ouverture d'entreprises nouvelles va trop souvent de pair avec la fermeture ou la liquidation de nombreuses entreprises existantes ; Papeteries de Belle-Ile-en-Terre, Forges d'Hennebont, Franpouët, pour ne citer que les plus connues. D'autres maisons sont menacées ; on le sait, il en résulte un malaise qui place la région dans une situation désavantageuse et décourage beaucoup de bonnes volontés ;

— D'autre part, après le démarrage des années 1962-1963, l'industrialisation s'est rapidement ralentie, est aujourd'hui presque au point mort, et n'arrive pas à retrouver un second souffle.

SEPT NOUVEAUX MEMBRES AU COLLEGE DES DRUIDES, BARDES ET OVATES BRETONS

A Palmpont, en forêt de Brocéliande le collège des druides, bardes et ovates bretons a tenu son « gorsedd », c'est-à-dire son congrès annuel. La cérémonie empreinte de cette poésie et de ce charme un peu mystérieux, fit sur les spectateurs une forte impression. Après la messe, dite à l'église paroissiale, ovates, bardes, druides en saies vertes, bleues ou blanches suivant leur état, défilèrent en cortège derrière les porteurs de gwl et déposèrent une gerbe au monument aux morts. Au bord de l'eau, sur l'aire circulaire celtique, le druide adjoint, Drouil An Triban (M. Russon, de Nantes) assisté de Arouez Varz (M. Le Brizzi), de Rennes, ouvrit le débat des rites en plaçant la journée sous le patronage du druide Taldir, mort il y a dix ans. Il renouvela sur le glivoe, au nom du collège, le serment de fidélité à la paix et à la Bretagne. Puis il s'adressa à Dieu dans une prière très ancienne. La harpe tenue par André Mahoux, de Plougoulin (Finistère) dit un chant pour les Bretons disparus et morts pour la cause bretonne. Rappel fut fait de quatre membres décédés du collège : Erwan Le Barzic, de Rennes ; Jeanette Le Beg, de Quimper ; Don Alexis Presse et Jean Choleau, de Vitré. Le gorsedd se termina par l'investiture de

sept nouveaux membres. Le druide adjoint tendit les bras et remit la toque de druide au docteur Morvan, de Valenciennes ; à Auguste Le Berre, de Pont-l'Abbé ; au professeur François Marquer, de Redon ; celle de barde, à Pierre Hamon, de Nantes ; à François Le Berre, de Plougoulin ; à M^{lle} Coeres, professeur de sciences à Nantes ; enfin celle d'ovate à Daniel Le Berre, chirurgien-dentiste, président des Bretons de Vitré. Pour recevoir l'investiture, le prétendant doit subir un examen de langue bretonne et de connaissances celtiques, ou terme d'un essai d'un an.

Un tournoi de lutes bretonnes, des danses folkloriques et un grand feu de nuit prolongèrent devant une foule assez dense cette journée de la tradition celtique.

M. LOUIS GIROUX

En vacances au Poulliguen, M. Louis Giroux, notaire, maire de Vitré, a été victime d'un accident dont les conséquences ont, hélas, été fatales. Tombé à l'eau, il a été pris de congestion et malgré les soins qui lui furent aussitôt prodigués, il devait succomber. M. Louis Giroux avait été président de la Chambre des Notaires d'Ille-et-Vilaine, et il était membre du Conseil Régional des Notaires de la Cour d'Appel de Rennes. Ses obèques ont été célébrées en l'église Saint-Martin de Vitré. Dans l'assistance très nombreuse, on remarquait M. Yvon Bourges, secrétaire d'Etat à l'Information ; M. Marchand, secrétaire général de la Préfecture ; MM. Estève et Nourry, sénateurs ; MM. Hamelin et Mehaignerie, députés ; M. Debruisse, président du Conseil régional de l'Ordre des Notaires, etc. Au cimetière, des discours furent prononcés par MM. Huchard, Soyay, Helbert, Debruis, Marchand et Bourges.

AUGUSTE GARNIER

Avec la mort de M. Auguste Garnier, âgé de 65 ans, directeur de la Fondation Agricole de Redon, c'est un des pionniers de l'industrie bretonne qui disparaît.

De la petite fonderie artisanale dont il prit la direction en 1942, à la mort de son père, M. Paul Garnier, ancien sénateur d'Ille-et-Vilaine, il fit une industrie de renommée internationale, la classant en cinquième place sur le plan français. Frère de M. Gérard Garnier, président de la Chambre régionale de commerce de l'Ouest, il était chevalier de la Légion d'honneur, chevalier du Mérite agricole et du Mérite commercial.

POUR L'INDUSTRIALISATION - UN FRANC PAR HABITANT

M. Henri Ducassou, Président de la Section « Démographie, Emploi et Production de la CODER » a présenté au nom de cette section un important rapport sur le problème de la création d'emplois industriels. Dans cet exposé, retenu par la CODER, M. Ducassou, qui est par ailleurs, Président de la Chambre de Commerce et d'Industrie du Morbihan, proposait l'attribution annuelle d'un franc (nouveau) par habitant au profit de l'industrialisation en Bretagne.

Les quatre départements du Finistère, des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan comptent environ 2 800 000 habitants. On voit que le V^e Plan d'ici à 1970 prévoit la création de 27 400 emplois industriels. Au rythme actuel il est évident que ce chiffre ne sera pas atteint, loin s'en faut. La suggestion de M. Ducassou aiderait certainement au démarrage de nouveaux investissements, si ces sommes étaient mises à la disposition d'industriels décidés de s'implanter en Bretagne ou d'élargir leurs entreprises, sous forme de prêts à long terme et à faible intérêt.



« MEDECINE » A NANTES

La faculté nantaise de médecine et de pharmacie sera fin prête pour la rentrée. Quatre mille étudiants pourront suivre leurs cours dans un immeuble moderne et rattaché relié par un « cordon ombilical » au C.H.U. L'Institut d'Odontologie y aura sa place et les quatre cents jeunes gens et jeunes filles qui se destinent à la profession de dentiste, ne regretteront pas les locaux provisoires qui les abritaient tant bien que mal depuis la libération.

A LA MEMOIRE DE RENE-GUY CADOU

A la Bibliothèque Municipale, de Nantes, Mlle Courville, bibliothécaire en chef, a présenté une étonnante exposition à la mémoire de René-Guy Cadou, ce jeune poète breton, trop tôt disparu, mais dont les œuvres, (32 volumes ou plaquettes de vers), demeureront impérissables, et auquel Bretagne-Magazine a réservé un article dans son n° 8.

BRETAGNE
N° 11
magazine

SOMMAIRE

FACE A FACE AVEC RENÉ PLEVEN .. 4
ACTUALITÉS 6
COURRIER 14
BRETONS DE PARIS 16
DOCUMENTS
 ● La musée militaire de Saint-Cyr Coët-
 quidan 20
 ● La vie d'un grand marin : l'Amiral
 Anman 22

BRETAGNE-PANORAMA

● Ouessant, terre de femmes 26
 ● Argoat du bout du monde 34

ARTS - LETTRES

● La page en breton 40
 ● De lyre en cimaise 41
 ● Renan en liberté 42
 ● Chateaubriand et la Grèce 47
 ● Entre midi et minuit avec Glenmor. 48

VARIÉTÉS

● Box-night... Night box 52
 ● Une histoire pour petite fille 53
 ● Marc Ogeret 54
 ● Christian Pierre 55
 ● Noël Roquevert 56
 ● De-ci... de-là 58

AN DAOL

MOTS CROISÉS 60

Pour Bretagne-Panorama, les photos sont de : Yves Souillard (Ouessant, terre de femmes) et de Jos le Doaré, Languigne-Petitjean (Argoat du bout du monde).
 La couverture, pour la couleur, est de Yves Souillard, pour le noir, Kestane.
 Autres photos publiées par Keystone, Korantin Kéo, Philippot (de St-Malo), Giraudon, Roger-Viollet.

Rédaction — Publicité — Administration
 126, rue des Rosiers — 93 - Saint-Ouen Tél. : 076 37-79
 Directeur : F. SAUVAJOL Rédacteur en chef : Jean BOTHEROLE

Bureau régional : Jean-Pol GUGUEN
 9, avenue Aristide-Briand, RENNES

Tous droits réservés.
 ABONNEMENT ANNUEL 27 F
 FRANCE 22 F ETRANGER 27 F
 VOTRE BULLETIN D'ABONNEMENT EST A LA PAGE 17

EDITORIAL

Servir la Bretagne

Notre rédacteur en chef Jean BOTHEROLE me confiant exceptionnellement la signature de l'éditorial, je veux, responsable de « Bretagne-Magazine », dire mon amitié pour la Bretagne, voisine de cette Vendée qui a longuement marqué mes années de jeunesse.

L'âme bretonne est délicate à carner, plus difficile encore à définir : riche d'un cœur fidèle, sensible à tous les aspects de la vie, dévouée à l'amitié et à l'amour jusqu'au sacrifice du sang. Dans son étonnante diversité, la terre même où se forme cette âme est attachante plus qu'aucune autre : ses côtes déchaquetées sont souvent l'image du tourment et pourtant demeurent prenantes et attirantes, ses landes aux genêts ensoleillés font un tapis doré à ses églises et calvaires de granit, où la force et l'élégance s'allient souverainement.

Et voici que l'époque, rude et agressive, commande à la Bretagne de s'épanouir, et de s'infléchir vers une économie en expansion, où le cœur, l'esprit et les bras, en un même élan, enrichiront la France et la Bretagne. Bretons et Bretonnes, et aussi amis d'hier et d'aujourd'hui donc de toujours de nos départements bretons, nous essaierons alors, avec les meilleurs de nos moyens, d'élargir ce vaste courant qui portera vers le plus haut le développement humain de la Bretagne.

Dans notre grande Maison, nous avons le culte de l'indépendance, qui seule autorise la critique, et donne valeur à la louange. Rendant un hommage particulier à ceux-là qui créèrent notre belle revue, nous les plaçons dans cette ligne, avec l'ambition de SERVIR LA BRETAGNE.

*Pierre MAYEUR
 Président d'Honneur de l'imprimerie
 CHAIX-DESFOSSÉS-NEOGRAVURE*

SECOND APRES LE LOUVRE

« Nantes, ville aux sept Musées... », cette « flamme » sur les enveloppes, attire l'attention, et les touristes, au cours de la saison, ont visité, nombreux, les musées nantais.

Sait-on que le plus important, le musée des Beaux-Arts, est le second de France, après le Louvre, par le nombre et la valeur des œuvres présentées au public ? Et ce nombre croît d'année en année, puisque depuis 1961, 80 nouvelles toiles ont été acquises, notamment deux œuvres d'Ottmann, deux de Louis Hervey, une de Levret, une d'Otton Friez, une gouache de Max Jacob, un nu de Metzinger, une toile de Nassivel, et une de Toulcoz.

D'autre part, Edmond Bertreux a fait don d'une toile de son père, « Promenade en barque ».

La ville a acheté deux toiles de Gaston Chassaing et une de Charles Lapicque « Couché de soleil sur la Saluette ».

Notons aussi une dotation importante d'un notaire parisien « Les Anémones » de Renoir ; « La femme à l'ombrelle » et « Femme coiffant » de Chéret.

Avec l'aide financière de la ville, la société des Amis du Musée a acheté pour 10 000 F une œuvre de Bazaine.

Cette année, la ville aura donc acheté pour 20 000 F d'œuvres diverses.



(Photo B. David)

« Avec ceux de la Marchande. » Cette piscine de fortune a été construite avec beaucoup de peine par les moyens du bord (ici à bord du « Corinthe » de la Transat, dit Gache). On ne saurait croire combien de telles distractions comme d'aillères, cinéma, tourne-disques, ping-pong, etc., font cruellement

défaut à bord de la majorité des navires marchands même modernes, et ceci malgré l'accélération des rotations et la diminution des escales. Il y a là une lacune à combler, il y va de la santé et de l'équilibre des individus qui se refusent à devenir des « robots » non pensants !

PRIX LITTERAIRE « BRETAGNE »

Le Prix Bretagne, décerné pour la sixième fois par l'Association culturelle bretonne « Ar Pilihaouer », sera attribué lundi 12 décembre par un jury composé de : M^{me} Jean Cordroch, François Riou, MM. Hervé Bazin, de l'Académie Goncourt ; Gwen-Ael Bazin, Yves Gracichard, Paul Guimard, Louis Le Cunff, Charles Le Quintrec, Jean Marin, Henri Queffelec et Y.-M. Rudel.

Les candidats doivent adresser leur ouvrage en 12 exemplaires au secrétaire du Prix, Pascal Pondaven, Maison de la Bretagne, 3, rue du Départ, Paris (14^e), avant le 25 octobre. Les œuvres proposées doivent être obligatoirement éditées depuis le mois de décembre 1965, et traiter, de préférence, un sujet en rapport avec la Bretagne. Le prix, d'une valeur de 1 000 francs, est représenté par des lots d'art.

La XV^e Vente des écrivains bretons est fixée au samedi 17 décembre, de 14 à 19 heures, dans les salons de la Fondation S. de Rothschild, 11, rue Berryer, à Paris (8^e).

AU CAMP D'ETE DE LA « JEUNESSE ETUDIANTE BRETONNE »

C'est à Saint-Herbot (en Loqueffret) que s'est tenu, du 17 au 23 août le camp d'été de la F.A.J.E.B. (Fédération des Associations de la Jeunesse Etudiante Bretonne). Au cours de ce camp, animé par des danses, des chants, de la lutte bretonne, etc., un intéressant programme de conférences et de débats a permis aux étudiants d'aborder de nombreux problèmes, qui allaient de l'aménagement du territoire à la littérature bretonne, en passant par la musique et le folklore.

Musée des Beaux-Arts de Nantes



SOUS LE SIGNE... DU CORSAIRE

A l'occasion de la « première mondiale », dans la salle du casino, du film *Surcouf*, le tigre des 7 mers, Saint-Malo a vécu une journée sinon historique du moins mémorable. Une véritable journée « continue » placée sous le signe du corsaire... Manifestation grandiose qui débuta par l'arrivée d'un train « pullman » amenant de Paris vedettes, producteurs et journalistes.

La Marine Nationale avait délégué une de ses unités (le *Surcouf*, comme il se doit), et le contre-amiral Salmon ; la famille du hardi navigateur était représentée par quelques descendants, et la librairie Plon par Françoise Linarès, auteur d'une toute nouvelle biographie romancée consacrée au héros de la fête. Au milieu d'un régiment de « Mous », d'un détachement de marins (manipulant fort adroitement le sabre d'abordage), dans une ambiance de punch (antillais) et de complaintes (maritimes), Geneviève Casile et le corsaire-de-la-Reine, l'acteur anglais Terence Morgan, représentèrent les interprètes du film.

Les Malouins parurent enchantés par cet ouvrage consacré à leur illustre concitoyen bien qu'ils n'aient pas reconnu à l'écran, sous l'aspect des murs de la forteresse de Montjuch au-dessus de Barcelone, les vieux remparts de leur ville.

Les historiographes de la mer et les amateurs de bon cinéma semblèrent, quant à eux, moins satisfaits.

Les uns et les autres ont néanmoins rendez-vous à Noël pour la « seconde époque » de cette reconstitution franco-italo-espagnole qui, selon les estimations du producteur Georges de la Grandière, a réclamé un budget de 1 milliard d'ancien.



Geneviève Casile et Gérard Barry.

A RENNES, UN LYCEE « ANNE DE BRETAGNE »

Le lycée d'Etat de jeunes filles de la rue Martenot, à Rennes, a reçu le nom de lycée « Anne-de-Bretagne ». C'est le plus important des établissements d'enseignement de jeunes filles de la ville. Cette décision du Gouvernement va certainement réjouir tous ceux qui désirent attachés aux grandes heures de l'histoire bretonne.

MALGRE UN TEMPS INCERTAIN, LE FESTIVAL INTERNATIONAL DES CORNEMUSES DE BREST A CONNU UN SUCCES SANS PRECEDENT

Le samedi 5 août, le ciel brestois était lourd ; les dirigeants du Festival international des Cornemuses durent revoir leur plan. Le soir, la manifestation prévue place du Château eut lieu sous « Marcel-Cerdan ». C'est dommage pour ceux qui n'ont pu entrer faute de place ; mais quelle merveille pour les autres que ce spectacle animé et embellé par le jeu des projecteurs !

Les « chœurs et danses de la folklorie bretonne » furent particulièrement remarqués ; au dire de tous les spectateurs, c'était un véritable triomphe, une perfection, une qualité de spectacle jamais égale. Regrettons le mauvais temps, mais cette présentation à « Marcel-Cerdan » doit surtout nous faire regretter que Brest ne dispose pas d'une salle de 8 à 10 000 places...



Triomphe des Sonneurs.

Après la pluie, un bon soleil égaya la cité de Vauban le dimanche matin et laissa présager les meilleurs espoirs. Ils ne furent pas déçus. Accourus par milliers de tous les horizons, les spectateurs se pressèrent au grand défilé du matin. C'est le meilleur qui n'ait jamais descendu la rue Jean-Jours et la rue de Siam : 3 500 musiciens entraînés par le bagad de Lamb-Sihoué défilèrent à ce vaste panorama du folklore breton un tonus vraiment exceptionnel. Il y avait là des bagadous et cercles de Haute-Bretagne, la célèbre Kerenn de Rennes, le cercle des Bruyères de Saint-Brieuc, le bagad Riwallon de Vitré, le bagad de la ville de Nantes, de Saint-Nazaire, du Poulignen et de La Boule et, chaleureusement applaudi par la foule, le bagad « Paris-Bleimor », nouveau champion de Bretagne des bagadous. Son allure est vraiment superbe, sa tenue excellente. Ce bagad s'inséra d'aillères dans la parlie du défilé consacrée aux « Bretons de la dispersion », de Paris, de Coen. Les ensembles d'Irlande, du Pays Basque, des Asturies et de Russie ont aussi défilé, échelonnés parmi les Bretons. Ce fut tout d'abord le groupe « Subago tente ferme » d'Avies, le bagad « Emerald-Girls » de Dublin (Etat libre d'Irlande) dont l'allure martiale

fut fort remarquée, l'association « Corca Tarrack » aux couleurs très vives et très gaies, et l'ensemble officiel des « chœurs et danses de la folklorie soviétique ». Virent enfin des bagadous déjà plus connus des Brestois, ceux de Basse-Bretagne. Aux couleurs riantes des costumes de Quimper ou de Châteaulin, se mêlèrent celles plus sombres de Spézet ou de Châteauneuf-du-Faou. Le défilé prit fin avec les cercles de la région bretonne : Plougastel, Leneven, Lannilis, Landerneau, Brignogon, et, toujours très applaudis, les bagadous de Brest-Saint-Marz et Brest « Ar Flam ». Dans l'après-midi, le grand succès du samedi soir se renouvela, cette fois place du Château et sous un soleil radieux. Le public véritablement enthousiasmé ne ménagea pas ses applaudissements. En dehors des groupes internationaux, le folklore de Bretagne communis dans une chaude ambiance avec la foule. Nous avons particulièrement remarqué les trois sœurs Godec et le bal de Jugon accompagnés à la vielle.



Réception des délégations à l'Hotel de Ville.

A l'issue du gala, de nouveau rue de Siam, se déroula le traditionnel triomphe des sonneurs, apothéose de nos grandes fêtes bretonnes. Ici c'est la grandeur, le moment impressionnant et émouvant : 3 500 jeunes Bretons dans un coude-à-coude de l'amitié et de la joie repréparent pour la foule les airs de nos ancêtres.

Au cours de toutes ces manifestations, la présence de M. Lombard, maire de Brest, et côté de M. Jean Kermorgant, président et organisateur du festival, affirma l'intérêt que la municipalité brestoïse attache aux fêtes de la ville et au folklore breton en général. Au cours du déjeuner offert au « Petit-Jardin », M. Lombard dit toute sa reconnaissance à M. Kermorgant, et lui rendit un hommage bien mérité : « Vous avez fait, dit-il, un effort extrêmement important pour que Brest puisse se réjouir de cette fête. Je veux dire combien nous admirons votre dévouement et celui de vos collaborateurs. Vous y avez, en effet, vous collaborateurs vous-même, Merci. Grâce à vous nos traditions restent vivantes et vivaces. »

« Bretagne-Magazine » adresse toutes ses félicitations au président et à tous les organisateurs de ce magnifique festival. Rendez-vous l'an prochain à Brest.

LES RALLYES MANCHE-OCEAN, LES LOUPS DE MER SE SONT FAITS « MARINS D'EAU DOUCE »

Le troisième rallye-Manche-Océan, le 11^e rallye Nantes-Josselin, le 11^e rallye Vannes-Josselin, organisés par le Comité de Promotion Touristique des Canaux Bretons s'est déroulé dans une ambiance sympathique imprégnée de cette « joie de vivre » dont les motels ont la recette. Les canaux bretons retrouvent leur jeunesse et les organisateurs des rallyes n'auront pas manqué leur but : ce fut pour les loups de mer, transformés en marin d'eau douce, une véritable découverte des beautés ignorées de la Bretagne intérieure. Le charme de la campagne bretonne vu ainsi au ralenti, a séduit tous les participants et a révélé l'importance touristique que devraient prendre nos canaux. La date de jonction des participants, prévue à Redon le 13 août, a été respectée et ce fut l'occasion pour le capitaine du chalutier d'accueillir chaleureusement la flottille. Suivant sa générosité habituelle, M. Marcel Quercia, Président-Directeur général de la Société Fluviale-Marcel Quercia, a remis à chaque équipage des trois rallyes, un modèle inédit de briquet « Le Silex » gravé aux armes du comité de Promotion Touristique des Canaux Bretons. Dans chaque ville traversée l'accueil fut aussi agréable. Ainsi à Rennes les participants furent reçus à l'hôtel de ville par M. Georges Graff, représentant M. Henri Fréville, député, maire de Rennes, entouré de plusieurs personnalités. Ce fut l'occasion pour M. Graff de souligner le rôle joué par M. Henno, Président du Comité des Canaux et par M. Girard son principal collaborateur.

MONFORT-SUR-MEU, CAPITALE DE LA HAUTE-BRETAGNE, POUR UN JOUR

Ce fut un rendez-vous du folklore international. Si une petite pluie balaya le dimanche matin un défilé haut en couleur, elle ne découragea pas la foule qui se pressait en rang serré sur le passage. Un intermède judiciaire des « Parapluies de Cherbourg » délecta les spectateurs. Mêlés aux cousins de Normandie, aux coffres du pays bigouden, les formations d'Autriche, de Pologne, et de Yougoslavie, rehaussaient cette parade régionale d'une note internationale. Au cours d'un déjeuner de mille couverts, dressés sous les Halles, la délégation de Mittelberg offrit des livres souvenir à M. Fosset, maire, à M^{lle} Marysme Eveillard reine de Monfort, et à M. Gouffier, dynamique organisateur des fêtes. L'après-midi, sous le soleil cette fois, le festival rassembla dans le parc municipal une foule compacte, pour un programme relevé de danses, de chants, de luttes bretonnes, et de ballets des quatre coins d'Europe.

L'ambiance, ne s'éteignit qu'après le bal et l'original « son et lumière » organisé par l'abbé Grimaud et inspiré d'une pièce de M. Goussot qui évoque la « cone » légendaire. Rendez-vous l'an prochain.

LA BRETAGNE ET LA PLUIE

M. Christian Bonnet, député, maire de Carnac, a exposé à M. Pierre Dumas, responsable du tourisme, que les bulletins météorologiques diffusés par les services officiels ont été, depuis le début de l'été, entachés d'erreurs dont la répétition et l'ampleur passent la mesure, fût-ce pour une science réputée non exacte.

Il lui indique, en particulier, qu'à s'en tenir aux indications diffusées au mois de juillet, un candidat aux vacances aurait pu croire qu'il pleuvait tous les jours en Bretagne, alors que, pour la région côtière du Morbihan tout au moins, à laquelle s'attachent plus spécialement ses responsabilités, c'est de sécheresse que l'on a souffert, au contraire, durant ce mois de juillet.

Il lui demande s'il n'estime pas qu'un grave préjudice est porté par là à l'économie touristique de certaines régions sans doute, mais de la France dans son ensemble, de par l'exode qui s'ensuit vers des pays où la pluie est effectivement très rare.

Dans l'affirmative, il attacherait du prix à connaître quelles mesures il entend proposer, pour éviter le retour de tels errements, à celui des membres du gouvernement sous la tutelle duquel la météorologie nationale développe son activité.

N.D.L.R. — La question de M. Christian Bonnet est largement justifiée pour l'ensemble du littoral sud de la Bretagne, et en particulier le Morbihan et la Loire-Atlantique, où il n'a pas effectivement plu en juin et juillet.

UN NOUVEAU TRANSPORTEUR DE VOITURES ENTRE QUIBERON ET BELLE-ILE

Un nouveau bateau transporteur de voitures a été mis en service samedi entre Quiberon et Belle-Ile-en-Mer (Morbihan) : le Guerveur, qui a 45 mètres de long et qui peut transporter cinq cents passagers et une trentaine de voitures.

Avec le Guerveur, la traversée durera seulement quarante minutes, alors qu'il faut de soixante à soixante-dix minutes avec les deux courriers existants. Le nouveau bateau permettra de faire passer soixante voitures du continent à l'île sans avoir retenu une place plusieurs semaines à l'avance.

UN NOUVEAU MOYEN DE TRANSPORT MARITIME EST MIS AU POINT A LORIENT

Les choniers navals de La Perrière, à Lorient (qui vont, le mois prochain, mettre en chantier le Pen-Duick III, avec lequel Eric Tabarly espère gagner la course transatlantique des solitaires, en 1968), construisent actuellement le prototype d'un engin de transport marin baptisé Helicar, dont une maquette d'expérimentation s'est comportée de façon très probante. L'Helicar, sur lequel les constructeurs n'ont pas voulu fournir encore beaucoup de détails avant ses essais, prévus pour la fin de septembre, doit, comme l'hovercraft, se soulever sur l'eau par ses propres moyens, non plus à l'aide d'un coussin d'air, mais de deux vis sans fin placés dans deux cylindres à l'extérieur de la carlingue et tournant à grande vitesse dans l'eau. L'orientation des vis permettra les manœuvres et la propulsion. Ce type nouveau de navire qui pourrait atteindre une vitesse de 60 kilomètres à l'heure, est destiné au transport des passagers.



CES TROIS HARDIS NAVIGATEURS VONT FAIRE LE TOUR DU MONDE SUR CE VOILIER

Trois amis, 2 Bretons, Guy Quiesse capitaine de la Marine Marchande, son frère Claude spécialiste de yachting et un Vendéen Jean-Claude Bazouin officier-radio dans une compagnie de navigation ont hissé la voile Vendredi 26 août au Havre-de-Vie, en Vendée, pour entreprendre le tour du monde en bateau. Ils espèrent rentrer en France au mois d'août 1969 par l'Océan Indien et l'Afrique du Sud.

MANIFESTATION DU SOUVENIR NAPOLEONIEN AU CENTENAIRE DE COLPO (MORBIHAN)

La commune de Colpo était en fête à l'occasion de son centenaire. Sur les principaux lieux où vécut la princesse Baciocchi, bienfaitrice de la commune et de la paroisse à qui l'une et l'autre doivent leur érection, se sont déroulées diverses cérémonies du souvenir : plaques commémoratives, dépôts de gerbes, inauguration d'une avenue de son nom, grand-messe solennelle célébrée par l'évêque de Vannes à la mémoire des recteurs et des maîtres de Colpo.



Outre les personnalités officielles, on remarqua la présence du baron et de la baronne Louis Baciocchi, petits-neveux de la princesse, Mlle d'Abrantès, arrière-petite-fille du général Junot, duc d'Abrantès, et de nombreux membres du Souvenir napoléonien autour de leurs drapeaux surmontés de l'aigle de bronze, notamment le capitaine Montéli, arrière-petit-fils d'un grognard de l'épopée impériale. Sur le théâtre des manifestations, des allocutions ont rappelé la mémoire, toujours vivante à Colpo, de « La grande dame au grand cœur ».

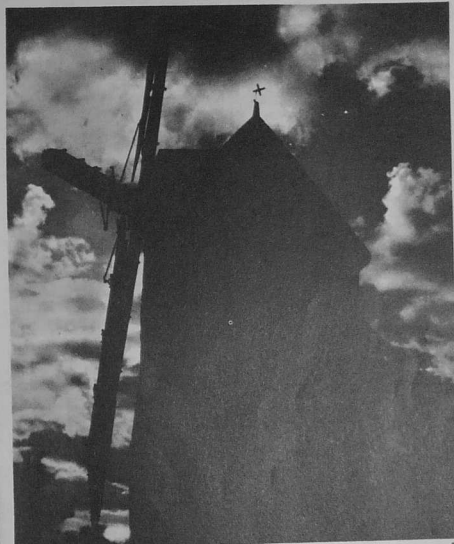


Photo Jacques Berthout.

LE PONT DE CRAN (MORBIHAN) NOUVELLE ETAPE DE L'AMENAGEMENT DE LA VILAINE

« Maintenant, les mariages vont pouvoir se faire ! »

La réflexion est du recteur de Thehillac, le 28 juillet, après l'inauguration du pont de Cran qui relie cette commune, sur la rive gauche de la Vilaine, à celle de Rieux, en face, sur la rive droite. Mais jusqu'alors il fallait, pour se rendre de l'une à l'autre, passer par Redon, soit un trajet d'une trentaine de kilomètres. Ce pont, inauguré par M. Marcellin, ministre de l'Industrie et président du conseil général du Morbihan, est un maillon de la longue chaîne de travaux ruraux entreprise pour l'aménagement de la Bosse-Vilaine ; son principal

ouvrage, le barrage d'Arzal, lancé en septembre 1965, dont l'achèvement est prévu pour 1968 ; c'est le couronnement des efforts menés depuis trente ans exactement (printemps 1936) par l'institution Interdépartementale que préside M. du Dresnay, vice-président du conseil général de Loire-Atlantique. En forgeant un outil capital de lutte contre les inondations périodiques de cette région, cette oeuvre la métamorphosera en créant en outre un climat favorable à la reprise des activités qui firent jadis sa richesse. Un plan d'eau de 40 kilomètres entre le barrage de Redon constituera une importante réserve d'eau douce en même temps qu'une infrastructure touristique solide. A l'inauguration du pont de Cran, M. Marcellin a annoncé que le Fonds européen d'organisation et de garantie agricole a accepté de participer pour 4 millions à ce travail considérable, unique en son genre en France.

VOUS NE LE VERREZ PLUS

Ce vieux moulin à vent, près de Ploermel dans le Morbihan, va disparaître. Cette ancienne région de grands moulins (ceux de l'Étang-aux-Ducs appartenant aux Ducs de Bretagne) perd ainsi le dernier témoin de l'époque des « Maîtres-Pierre ». C'est dommage... Surtout quand toute une région s'efforce de mettre en valeur ses qualités touristiques.

Ces silhouettes, un peu romantiques, un peu sévères, ne sont-elles pas un trésor à préserver ?

LA BRETAGNE AU BICENTENAIRE DE MADAME DE STAËL : « LE CAPITAINE KERNADEC »

A la différence du centenaire des Mémoires d'outre-tombe, le bicentenaire de la naissance de Germaine de Staël, célébré cette année, ne semble guère intéresser la Bretagne. Bien qu'amie de Chateaubriand, ce bas-bleu, qui agaçait tant Napoléon, n'y vit jamais. Et pourtant le colloque international organisé au château de Coppel, près de Genève, aura donné l'occasion de ressusciter, pour un soir, sur les lieux mêmes de sa création, une curieuse « bretonnerie ». Le capitaine Kernadec, ou sept années en deux jours (1807). C'est une des deux ou trois pièces de théâtre (de salon) écrites par la dame de Coppel entre deux voyages d'Allemagne ou d'Italie, pour tromper son exil et charmer un poète de princes.



3. Petite Malouine de 1807 vue de Suisse : les enfants supposés de Sabord, nés pendant les « sept ans ».
4. Chateaubriand est revenu rêver au crépuscule dans le parc de Coppel (« Pèlerinage à Coppel », consacré son et lumière de Béatrice d'Andieu donné après « Kernadec ».)

« Mille bombes ! Mille tonnerres ! hurle, d'entrée sur scène, son farouche Malouin. Tant de capitaines reçoivent la croix, et je ne l'ai pas encore ! » Figure de vieux soldat, sans autre couleur locale que celle de son cuir fonné, de sa longue pipe : pourquoi donc en faire un compatriote de Surcouf ? Sans doute, précisément, parce que Surcouf était un contemporain, plutôt qu'un homologue (douteux) à l'ami Chateaubriand. Parce que, derrière le décor coquet, mais étroit, Saint-Malo ouvre les horizons de rêve aux noms sonores : Tamatave, Masulipatoum. Orages désirés !

Quant au nom du héros, Kernadec, à une lettre près (changée peut-être à dessin), c'est celui du second d'Entrecasteaux, Jean-Michel Huon de Kernadec, mort en 1793 (qui l'a laissé à un archipel du Pacifique). Nom bien breton qui signifie, on le sait, « bonne maison ».

Or, celle du capitaine souffre de son humeur. Il refuse son consentement au mariage de sa fille qui n'a que seize ans. Que le prétendant (nommé Dorval) apprenne d'abord ce qu'est un vaisseau, et passe au moins lieutenant ! Mais le valet Sabord — pour épouser lui-même la servante Nérine — trouvera la solution. Tout le monde fera croire au capitaine, à son réveil, que sept ans ont passé. Sabord, lui, aura perdu la jambe sous les ordres de son maître au cours de nouvelles campagnes. D'abord incrédule, le loup de mer s'aperçoit qu'en effet, sa femme a bien vieilli, et qu'il est temps de vivre dans la retraite ! Oubrié, M^{me} Kernadec vend la mèche. Seule, l'arrivée de la décoration tant attendue sauve la situation.

C'est moins profond que du Magon de La Gervaisais, moins burlesque même que du Le Léz, mais tout classique. L'œuvre est, d'ailleurs, deux éditions populaires, tardives et sans lendemain, il y a quelque soixante ans. A sa manière, elle témoigne du prestige breton sur la France et l'Europe des années 1800. Au même moment, Paris applaudissait la comédie posthume de Collin-Harleville : Les Querelles des deux frères, ou la Famille Bretonne.

Jean-Jacques HEMARDINQUER.

ABONNEZ-VOUS A
BRETAGNE
la revue de
TOUS LES BRETONS
(Bulletin d'abonnement page 17)

DE BREST A TARENTE

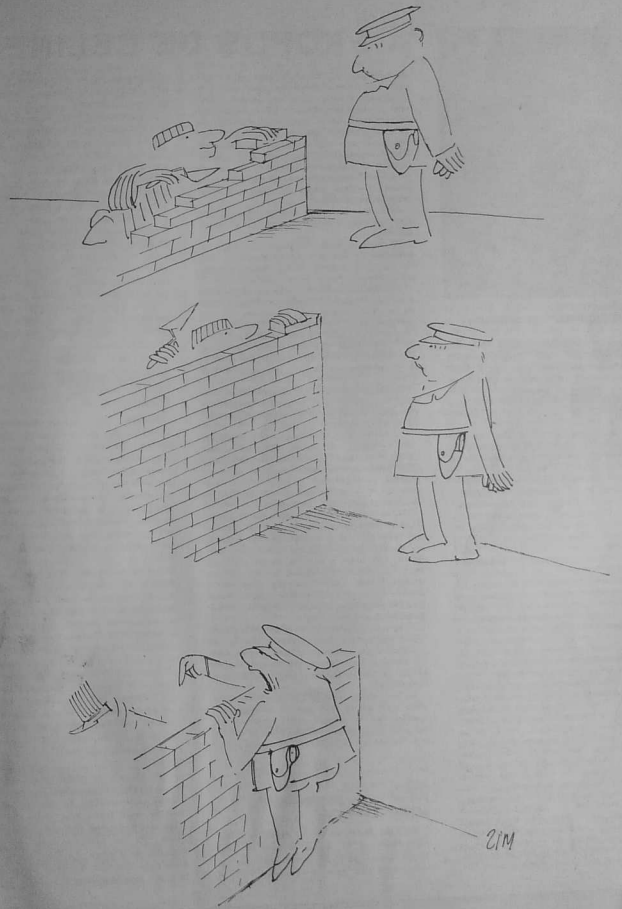
Tarente, ville jumele de Brest, aura son avenue dans la capitale finistérienne. La cérémonie d'inauguration de l'avenue de Tarente, monie d'inauguration de l'avenue de Tarente, par M. Lombard, maire de Brest, et le professeur Curci, maire de la grande cité du sud de l'Italie. De nombreuses personnalités entouraient les deux maires. Répondant à une déclaration de M. Lombard qui dit notamment : « Brest, Tarente, Kiel, Plymouth : quatre noms qui ont symbolisé, pendant des siècles, les gloires, les deuils de nos pays en guerre les uns contre les autres : quatre noms qui, aujourd'hui, symbolisent la volonté de centaines de milliers d'hommes et de femmes de rebâtir le monde qui est le leur sur les bases nouvelles, de telle manière que l'Europe divisée qu'ils ont connue, hélas ! pour leur malheur et celui des autres, laisse place à une Europe unie, fière, décidée à ne livrer que le seul combat qui honore : celui de l'Homme », le professeur Curci promet qu'une place de Tarente portera le nom de Brest.

JEAN-PIERRE VELLY, D'AUDIERNE VA REJOINDRE LA VILLA MEDICIS A ROME

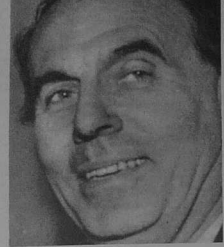
On sait que cette villa reçoit les premiers Grands Prix de Rome, où ils disposent d'un appartement et d'un atelier personnel. Jean-Pierre Velly, brillant et jeune Audiernois de vingt-trois ans, sera à partir de janvier prochain l'un des pensionnaires de ce haut lieu des artistes. Il vient en effet d'obtenir le Premier Grand Prix de Rome de gravure. Son talent, remarqué dès ses années d'études à l'école des Beaux-Arts de Toulon, le conduisit à Paris en octobre dernier. Il entra à l'atelier Cami avec deux mois de retard sur ses condisciples. Son style s'affirma et il fut le premier et le plus jeune des huit « logistes » sélectionnés sur les 150 à 200 graveurs pour les premières éliminatoires du Prix de Rome. L'épreuve finale, trois mois de travail sous une surveillance sévère, avait pour sujet imposé « la clé des songes ». Elle a porté bonheur à Jean-Pierre Velly, couronné d'emblée Premier Grand Prix par un Jury de seize membres. Nos félicitations. Peut-être qu'un jour son burin gravera sur le cuivre l'un des mystères du port d'Audierne...

« COUPE MARTINI » POUR LE DOCTEUR LE CHATON

La Coupe Martini, attribuée à l'exploit sportif du mois, met pour la première fois en vedette le tir à la carabine. J.-C. Lelièvre, chef des informations sportives de notre confrère La Liberté du Morbihan, a en effet remis la coupe au docteur Le Chaton, d'une famille lorientaise bien connue et où l'on est tireur de père en fils. Le lauréat est récompensé pour son brillant succès au dernier concours de l'Amor Plage. Précisons que le jeune Gérard, fils du docteur Le Chaton, dont l'adresse et la vitesse sont remarquables, est en passe de détrôner son champion de père... C'est un beau succès pour le tir à la carabine, un sport pratiqué par une minorité.



ils nous écrivent...



D.F. LEJEUNE,
34, RUE SAINT-THURIAN, QUINTIN

Je viens de prendre connaissance du numéro de La Bretagne (n° 9, août 1966). Dans votre très intéressant magazine, l'article de X. Grall a particulièrement attiré mon attention « de Quintin à Houdon » consacré à L.-F. Destouches alias Céline, et dont le début (au sujet de l'installation de Céline à Quintin) est erroné.

Il se trouve que le hasard ait voulu que n'exerçant pas à Quintin lors du mariage de Céline, je fus cependant son condisciple à l'École de médecine de Rennes. Donc, le 10 août 1919, Bardamu-Céline n'est qu'étudiant en médecine de deuxième année à l'école de médecine et de pharmacie de Rennes. C'est là que je fis sa connaissance. Étant alors interne en chirurgie (service du professeur Davy) je m'occupais des stagiaires dont Destouches lequel est en même temps stagiaire chez le professeur A. Follet (service de médecine interne).

C'est à cette époque un garçon assez effacé, en apparence, encore tout roboté, comme dirait Rabelais, de la guerre dont il sort et où il s'est conduit en héros. Cependant ses yeux dénotent une intelligence pénétrante, il parle peu mais ce qu'il dit montre que c'est un enthousiaste pas encore déçu par la vie. Témoin cette phrase (il revenait d'Amérique) « Les Américains sont des forcenés idéalistes ».

Il devait plus tard revenir sur cette opinion. Au fond il observe et est un doux anarchiste, car il est doux, aimable et courtois. L'histoire de son mariage est assez curieuse. Son beau-père, le docteur A. Follet, est un petit homme caustique plein de malice, d'une vive intelligence. Ses parents étaient instituteurs, il s'est élevé par son travail et aussi par son entente. Dans le monde médical rennaise, certains, et non des moindres, le traitent d'arriviste, ce n'est pas à moi de juger. Toujours est-il que le professeur Follet a une ambition de toujours, c'est d'être nommé membre associé de l'Académie de médecine.

Or, Louis-Ferdinand est le neveu propre de Destouches, secrétaire de la Faculté de médecine de Paris. Moi qui ai connu le père Des-

A PROPOS DE CÉLINE

touchés, je peux dire qu'il était un personnage très éminent (éminente grise, une sorte de père Joseph du doyen de l'époque, l'éminent physiologiste Roger). Et ce parce que le professeur Follet a remarqué l'intelligence du stagiaire Destouches ou pour avoir un appui auprès du professeur Roger par l'oncle de Céline, toujours est-il que Louis-Ferdinand est invité chez son maître, présenté à la fille de la maison ? Les jeunes gens se plaisent — on a peut-être bien poussé à la roue — et le mariage est décidé.

Mais me direz-vous, quelle est la raison pour laquelle Céline est venu se marier à Quintin ? Eh bien la voici. Le doyen de l'École de médecine de Rennes vient de mourir et c'est là une autre ambition de M. Follet, succéder au professeur Perrin de la Touche.

Traditionnellement, le doyen est toujours désigné par les autres professeurs. Hélas ! M. Follet a fait, contre lui, l'unanimité de ses collègues pour des raisons qui seraient trop longues à expliquer. En feuilletant la collection de l'Œuvre Éclair de l'époque, vous y trouverez un petit entrefilet intitulé « Mise au point », à la rubrique de Rennes, qui suffit à tout éclaircir.

Grâce à des appuis politiques et aussi à celui du tout puissant secrétaire général, le professeur Follet réussit un beau doublé (Académie de médecine et doyen).

Ce fut un beau tollé parmi les étudiants. Cela se passa au moment où allait se dérouler le mariage. Pour éviter des manifestations annoncées, lesquelles auraient pu avoir quelque violence étant donné l'état des esprits, on chercha un endroit où pourrait se dérouler sans bruit la cérémonie.

Or, M. Follet qui, comme vous le savez, était la fille du célèbre Morvan de Lannilis (inventeur du ponari analogique dit maladie de Morvan), avait à Quintin une cousine germaine, née aussi à Lannilis, femme d'un notaire, la poëtesse Mathilde Delaporte qui eut quelque renom, ainsi que son amie Marie Albo — deux muses du département — qui accepta avec joie d'accueillir tous les participants au mariage.

C'est ainsi que loin « du bruit de la ville » Céline convola en justes noces et sans aucune publicité fâcheuse. Le mariage, si j'en crois les témoignages, ne manqua pas de pittoresque, Céline et son beau-père étant parfaitement agnostiques.

Je revins Céline vers 1924, lors d'une courte visite qu'il me fit chez moi. Il me posa une question qui le dérangeait assez bien : « Ici, l'histoire de son mariage est assez curieuse. Son beau-père, le docteur A. Follet, est un petit homme caustique plein de malice, d'une vive intelligence. Ses parents étaient instituteurs, il s'est élevé par son travail et aussi par son entente. Dans le monde médical rennaise, certains, et non des moindres, le traitent d'arriviste, ce n'est pas à moi de juger. Toujours est-il que le professeur Follet a une ambition de toujours, c'est d'être nommé membre associé de l'Académie de médecine. Or, Louis-Ferdinand est le neveu propre de Destouches, secrétaire de la Faculté de médecine de Paris. Moi qui ai connu le père Des-

M. J.-P. PLORMEL,
RUE DE SICELES, DOSSEN-SANTEC,
SAINT-POL-DE-LEON

Me voici devenu un lecteur assidu de « Bretagne-Magazine ». Je me permets de vous féliciter pour vos clichés extraordinaires, notamment de Lilla (dans la livraison d'août) et

surtout pour les « découvertes » que vous offrez à nombre de lecteurs : Céline, Anatole Le Braz. Continuez ! A propos de Céline, il serait fort intéressant de continuer le parallèle Rabelais, Léon Daudet, Céline. Il est merveilleux de constater que chacun d'eux se tire le meilleur de racines provinciales.

Puis-je vous prier, au sujet de votre page bretonne, de nous donner la traduction française ? Pour moi qui descends du Morbihan (Ploou-Saint-Armel) et qui suis fiancé à une Léonarde, il serait très intéressant de débiter ainsi une meilleure compréhension de la langue... car, étudiant en droit à Paris, je ne connais rien de notre langue. Pourriez-vous consacrer quelques lignes chaque mois à un cours, une introduction plutôt, de breton ?

Enfin, depuis tant d'années, j'attends la création d'une chaire de celte à Paris, peuplée de tant de Bretons. Les étudiants bretons attendent.

D' RENE H. BOISSAN,
178, AV. GALLIENI,
94-SAINT-MANDE

Permettez à un médecin, lecteur de votre revue, Nantois par sa mère et Quimpérois par son père, de vous féliciter de l'article de votre collaborateur X. Grall, sur L.-F. Céline. Je ne lui ferai pas grief de quelques points de détails (la fameuse trépanation contestée par ceux qui ont bien connu Céline à Rennes...), non plus que sur le rappel de l'antisémitisme, cheval de bataille des anticléricals que l'on aimait un peu plus sérieux... (les autres clichés) passons ! cela sort de notre sujet.

X. Grall insiste avec raison sur le caractère celte de L.-F. Céline, sur son sens viscéral de la souffrance, de la mort, de la vie, sur sa générosité foncière (caractère de la race), sa passion pour les humbles, ce mépris, ou plutôt cette ignorance fondamentale, de tout ce qui est artificiel, appris, commandé, sur son anarchisme de base qu'on se plait à nous reconnaître ou à nous reprocher et qui n'est que le flux et le reflux d'une générosité passionnément pudique, tout cela est vrai, surtout la tendresse de médecin « rats » (socialement parlant), cette impossibilité de résister à la souffrance, à celle médiocre et banale de tous les jours — la plus dure — la plus déprimante.

Mais un point ne paraît jamais dans l'article de votre collaborateur — paraît par ailleurs — l'amour de la mer de Céline, cet exotisme né à Coubville, crevant d'écoulement dans le passage Chateaufort 14, qui révoit plus tard dans un texte fameux de conduire la pointe de Paris par la Seine jusqu'à la mer afin d'y faire entrer la vie, la vraie, l'idée sœur et géniale, apparemment

ment impropre mais traduisant si bien l'étouffement de notre race dans des cités qui ne connaissent pas la liberté de la mer, ni les silences, ni les bruits de la vie — celle non mécanisée. Le même L.-F. a écrit les pages les plus belles et les plus vraies de son œuvre, les plus libérales, en parlant de la mer et les vagues dans lequel les mots ont moins valeur formelle qu'incantatoire, dans lequel la phrase explosive, libérant la fameuse « petite musique » dont Céline était si fier, éclate un bateau du port de Londres qui, pour le héros représentait une libération possible (qui n'aura pas lieu, bien sûr, comme on devait s'y attendre du monde d'échec célinien). Céline parle : « Les voilà ! dis, les voilà ! C'est vrai ! Je voyais pas ! on est dessus... ah je veux ! ah les superbes ! quelles étranges ! quels prestiges ! (...) Ils fument presque toute la mappe, tout Canton Dock de foc en prove, d'amples canons, à vagues flammées ! de ciel en poupe, d'un bord à l'autre, à profiler, tremblantes au miroir du bassin, d'immenses ramures, beaucoup lanés, flèches d'aveugles, à raser les toits, loin par-dessus les hangars (...) Le plus tragique, c'est les flûtes qui relèvent les navires par les banni, malgré les myriades de cannelots dans son ventre en bois, comble à comble, le vent qui lui chante dans les hunes l'emporterait par la ramure, même ainsi tout sec, sans toile, il partirait si les hommes s'acharnaient pas, le relèvent pas par cent milles cordes (...) Il s'élevait au plus haut du ciel, vive harpe aux océans d'azur, ça serait comme ça le corps d'essor (...) et avait plus ça qu'à fermer les yeux (...) le voyait plus très bien (...) sous le charme, le lieu, la situation... (...) l'embarquement pour la berlu (...) je restais là, contre la coque, j'y aurais bien embrassé le bordage, tout son gros bordage, avant (...) j'aurais trop sa chanson siffante, plus en plus frètes aiguilles, aux gréments dentelles de vague en vague, à j'allier d'ouïdace d'azur en azur... » (Le Port de Londres N.R.F. P.P. 317, 320). Il vaut mieux laisser parler Céline, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'un aspect — mineur certes, je le veux bien, du personnage, mais ce cri d'amour du Celte exhorté par le travail et la mort — des hommes du Nord valait peut-être d'être rappelé car de ce cri, j'espère que nous ne guérirons jamais.

Je vous félicite d'avoir permis à votre collaborateur d'évoquer la mémoire du grand celte célinien malgré tout d'incompréhensions grotesques, bornées et... persistantes, hélas.

J'espère que d'autres lecteurs auront des éléments précis sur la vie en Bretagne de Céline qui passionneront vos (et ses) administrateurs.

M. et M^{me} LE GALLO, PARIS

Nous vous remercions pour l'article sur Maryvonne. Le ton en est juste et mesuré, l'information exacte. De plus, les photos sont jolies !

Tous nos compliments, aussi pour votre éditorial. Mais nous ne précisons des questions financières et il aimerait voir plus souvent, dans les journaux spécialisés, des articles aussi sensés.

Maryvonne prépare sérieusement le troisième cycle. Si elle y était admise, elle ne manquerait pas de vous en faire part elle aurait définitivement gagné le droit de se consacrer à la musique (il lui resterait, toutefois, à liquider le baccalauréat).

D' M. DUVAL,
GORSEED, YOUN BREIZH, MEIN BREIZH,
30, PLACE DES LICES, RENNES

Permettez-moi de vous féliciter pour l'excellente tenue des deux derniers éditoriaux de « Bretagne-Magazine », particulièrement bien venus à l'occasion de la saison touristique en Bretagne.

Au moment où je m'apprête avec quelques jeunes de mes amis (A. Poulain, C. Verdeau) à mettre sur pied un petit chantier de restauration de nos anciens édifices religieux, en liaison avec l'O.R.T.F. dans le cadre de la campagne pour la Sauvegarde de notre Patrimoine (P. de Lagarde) je lis dans « Bretagne-Magazine » de juillet-août un excellent appel de notre ami R. Couassin des Scouts-Europe Paris (section Bleimor) sur la grande misère de certains de nos sanctuaires. C'est bien un courant d'opinion qui nous fait créer à la faveur des vacances, en faveur de ces malheureux édifices, en proie aujourd'hui à la dégradation, ou à la spéculation la plus insoucieuse, avec la complicité parfois de ceux qui en ont la garde.

Cette année nous nous bornerons à la restauration de petits édifices isolés de faible dimension (croix fontaines dans le Morbihan) et à des travaux de clôture à Locmaria-Plézel, afin d'éviter le pillage ou le retrait par décision administrative des statues et du mobilier classé conservé dans ces sanctuaires, souvent non classés ou classés sur la liste annexé et ne bénéficiant d'aucune subvention des Beaux-Arts.

CHAR A VOILE A ERDEVEN
J. THOS, LOCHMARIAQUER

Lecteur de votre revue dès le premier numéro, j'avais été un peu déçu de son contenu, jusqu'au numéro consacré à Anne de Bretagne, et maintenant le vent est favorable, bravo !

Suite à votre 8^e exemplaire, votre éditorial est bon, ainsi que votre article « A Verdun... des millions de Bretons ». Quant aux « Chars à voile », je vous salue que M. J. Lorgeaux, maire d'Erdeven dans le Morbihan, est en

train de faire fabriquer des chars à voile, en vue de développer ce sport sur les plages longues de près de 8 km, bordant sa commune, avec une orientation NW-SE, d'où une utilisation presque constante dans les deux sens des vents dominants.
Donc, en avant, « Arok Breiz »...

M^{me} N. LAMOTTE,
4, RUE LESSOIS, 50-CHEBOURG

Tous mes compliments pour ce magazine qui me plaît beaucoup et surtout m'intéresse, car il me fait revivre mon pays, LA BRETAGNE... Je vous félicite, quand même quelques reproches : 1^o Il paraît trop tard dans le mois ; 2^o Vous avez pu mettre vos bulletins de participation sur une page de publicité, comme la dernière page, car cela m'a obligé à couper l'article « Promenade littéraire » dans le dernier numéro, c'était « Céline's Jazz Band » que nous devions découper.

3^o Vous avez promis aux fidèles lecteurs que de temps à autre vous auriez fait paraître leurs « Poèmes ».

Réponse : Plusieurs lecteurs nous ont écrit au sujet de l'emplacement de la vignette porte-clé. Avec ce numéro, nous espérons avoir satisfait à leurs désirs.
Quant aux poèmes que nous recevons — tous les jours — nous avons décidé de ne pas faire paraître ceux arrivant d'auteurs déjà publiés en librairie ; ceci pour éviter toute discrimination.

DU FAOUCET A GUÉMENE

Je viens de lire le dernier numéro (août n° 9) de votre revue « Bretagne-Magazine » qui devient de plus en plus intéressante. Je me permets de vous écrire pour vous signaler une petite erreur. A la page 35, la photo couleurs porte comme légende : « L'usine « un fire » ». En réalité, cette photo a été prise au Faouët (Morbihan) sur les bords de l'Elle. Le pont écrivait fut construit par des scouts, et c'est un bus de concours de concours, qu'il s'est affaîssé sous le poids des spectateurs. Je crois d'ailleurs que des scouts doivent revenir pendant ces vacances pour le restaurer.

Quant à la gravure de la page suivante qui ne porte pas de légende, elle représente la chapelle Saint-Fiacre au Faouët.
Au sujet de l'article, p. 43-44, sur les « Tableaux offerts par Napoléon III », je vous serais reconnaissant si vous pouviez faire savoir que le tableau offert à l'église de Guéméné-sur-Scorff n'a pas été détruit en 1958.

En réalité, pendant les travaux exécutés à l'église à cette époque, il fut démonté de son cadre et monté dans un grenier. En ce moment, il se trouve, soigneusement roulé, au presbytère de Guéméné.

Mémoires d'un Breton de Paris

MA TERRE

Avant que de rejoindre Paris pour une longue année, je salue une dernière fois mon pays.

J'ensevelis en ma mémoire mes rivages, mes landes, mes amitiés. J'ai fait ma moisson, j'engrange mes trésors. C'est sur eux que je vivrai en partie l'année qui vient. M'appuyant sur ce compagnonnage, la grande solitude parisienne me paraîtra moins lourde. Comme l'a écrit l'un de mes amis, « je ne trahirai ni mes balliers, ni mes gisants ».

Je salue donc mon pays avant de prendre la Nationale 12 encombrée et de pénétrer dans ce chancro de la banlieue parisienne où trop de détachements s'agglutinent autour des villes sans âme. Les peuples qui se dressent, il est écrit qu'ils sont l'honneur de l'homme. Si l'intégrité morale et physique du peuple breton se trouve menacée, il appartient à chacun de ses représentants de le dire. Je ne trahirai ni les vivants ni les morts. Je me refuse à voir de gaieté de cœur ma terre livrée aux mercantis de la politique, de l'art, et de la littérature.

Je salue mon pays parce que c'est mon pays et qu'il est plus dénué que d'autres, parce qu'on l'abandonne trop facilement à sa pauvreté, et qu'aux yeux de beaucoup il ne semble exister sur la carte de France qu'à l'aube des consultations électorales. Faire de la Bretagne une vaste lande prête à recevoir les joueurs de biniou pour le plaisir des citadins, et des bases atomiques pour les holoconistes futurs, constitue une politique de coï-bois quelque peu rétrograde. Après tout, chacun son tour : je propose de mettre les économistes dans les réserves. Revanche de Sioux...

Je salue mon pays parce qu'il a encore des odeurs de baux, des parfums de grève. Tout un esprit se loge dans ces odeurs. Si vous flânez du côté de Creil ou de Billancourt vous verrez quels relents se jettent à votre face. L'absurde de la condition humaine, ou son harmonie, ça se sent...

Onze mois hors de tes talus et de tes quais, ce sera long. Mais, mon pays, tu me colles à la peau comme la plus ardente des femmes. Et aux grands amours, les distances ne comptent pas. Kenavo...

SAINT-HERBOT

A LA DECOUVERTE DU MONDE

Depuis cinq ans, Jean-Claude Stevens organise, au Palais de Chaillot à Paris, des conférences, « A la découverte du Monde », animées par la projection de films réalisés et racontés par lui. Cette année, les samedi 8 octobre à 21 heures, dimanche 9 à 18 heures et mardi 11 à 21 heures, il réserve des films inédits en couleurs de 1965 à la violente et tranquille Irlande et à la douce et tumultueuse Ecosse, chez les bouillants Celtes, nos voisins et parents. L'art énigmatique des proto-Celtes et leurs étonnantes maisons souterraines. Les extraordinaires survivances celtiques aux îles d'Aran. L'envoûtement légendaire des îles Shetland, Orcades et Hébrides. La poésie des Highlands. Jeux et rivalités des clans écossais. La douceur des paysages nocturnes et pourtant proches.

Jean-Claude Stevens organise d'autres conférences dont l'intérêt n'est pas moindre :

- Mexique et Guatemala (samedi 15 octobre, dimanche 16 et mercredi 19).
- Afghanistan secret et fabuleux Iran (samedi 22 octobre, dimanche 23 et mercredi 26).
- Fascinant Pérou (samedi 26 novembre, dimanche 27, mercredi 30).
- Voyage extraordinaire dans les Andes et l'Amazonie (samedi 3 décembre, dimanche 4 et mercredi 7).
- Eté au Groenland du Sud et en Islande (samedi 10 décembre, dimanche 11 et mercredi 14).

« A la découverte du Monde », au Palais de Chaillot, les samedis à 21 heures et dimanches à 18 heures au cinéma du musée de l'Homme (aile droite), et les mercredis à 21 heures, dans le cadre extraordinaire du cinéma du musée des Monuments français (entrée côté théâtre, aile gauche).

Les réservations peuvent être faites dès maintenant pour tous les programmes à la librairie du musée de l'Homme, uniquement sur place, tous les jours, même le dimanche, de 10 heures à 17 heures 30 (sauf le mardi). Il reste toujours des billets disponibles au guichet, 15 minutes avant chaque séance.

LE BULLETIN
DE PARTICIPATION A
L'OPÉRATION PORTE-CLÉS
SE TROUVE PAGE 40.

« NOUS AVONS PLEINEMENT FOI ET ESPOIR DANS L'AVENIR DE LA BRETAGNE », déclare le président Le Guellec devant les cadres bretons de Paris, réunis à Rennes.

Deux cents membres environ de l'Association des Cadres bretons de la région parisienne, accompagnés de leur président, M. Le Guellec, président du Gaz de France, se sont rassemblés à Rennes, début août, pour leur rencontre traditionnelle d'été en Bretagne. L'Association des Cadres bretons, qui compte actuellement près de 1 500 personnes, fondée il y a seulement trois ans, groupe des personnalités de tous les milieux : chefs d'établissements et d'entreprises, industriels, ingénieurs, hauts fonctionnaires civils et militaires, etc. Elle entend, par des dialogues entre ses membres et les responsables bretons, contribuer à la promotion économique et sociale de notre région. Son influence et ses possibilités n'ont cessé d'augmenter et ont déjà débouché sur quelques résultats encourageants.

Au cours de cette journée «rennaise», les cadres furent accueillis aux usines Citroën de

Rennes-La-Jonais, par M. de Galan, qui leur fit visiter les vastes installations. Ensuite M. Fréville, député-maire de Rennes, leur offrit une réception à l'hôtel de ville où s'étaient réunies plusieurs personnalités locales.

Au cours du déjeuner, servi au restaurant Ilecq-Gadby, le président Le Guellec prononça un discours. Après avoir fait l'histoire de l'association, il déclara :

« Qu'on ne s'y trompe pas, le concours des uns, l'approbation des autres ne sont pas seulement dus à un simple sursaut de solidarité. Ils procèdent, l'un et l'autre, de cette conviction que l'évaluation économique, si elle soulève toujours à coup sûr nombre de problèmes de tous ordres, est aussi, quel qu'en soit le cadre, un état d'esprit et qu'il dépend en fin de compte de la volonté des hommes d'en ordonner le cours. »

Puis il ajouta : « C'est cet état d'esprit que nous sommes venus chercher ici et que nous avons réussi à rencontrer. Aussi avons-nous pleinement foi et espoir dans l'avenir de la Bretagne. »

La journée se poursuivit par une visite — après une boucle effectuée dans le quartier Maurepas-Europe — du vaste complexe universitaire de Rennes-Beaulieu, où le doyen Boclé accueillit les membres de l'Association.

Au tour du président Le Guellec, nous avons remarqué la présence du contrôleur général Vallérie et de M. Aubert, directeur général technique de la Compagnie de Télégraphie Sans Fil, vice-président ; de MM. de La Ferrière, directeur général de la Société Générale ; Delalande, directeur général de la Société Le Joint Français, qui dirige également une usine importante à Saint-Brieuc ; Liffroy, directeur de banque, trésorier de l'Association ; Le Bihan, secrétaire général de l'Association, industriel ; Lesage, président de la Maison de la Bretagne à Paris ; Marcel Sicol, secrétaire général honoraire d'Interpol ; Ducoussou, président de la Chambre de Commerce de Lorient, membre de l'Association ; J.-F. Le Douarec, attaché à la direction générale du Gaz de France, chargé des relations extérieures de l'Association.

JABADAO-KLUB Le samedi 10 septembre s'ouvre à Paris, un cabaret-dancing, le JABADAO-KLUB, le club de tous les Bretons et des amis de BRETAGNE-MAGAZINE. 20, av. de Clichy ou 6, impasse de la Défense. Métro Clichy.

ADIEU A LA VIEILLE GARE MONTPARNASSE

Le mois dernier à Paris, à la galerie du Foyer des Artistes à Montparnasse, les peintres du quartier ont décidé de faire un dernier adieu à la vieille gare. Un breton parmi ces peintres, Jean-Claude Le Boucher, de Saint-Malo. Cette exposition était organisée par MM. Marc Vaux et Christian Jayes.

(Photo Korantin-keo.)



BULLETIN D'ABONNEMENT
à découper ou à recopier et à adresser à

BRETAGNE
magazine

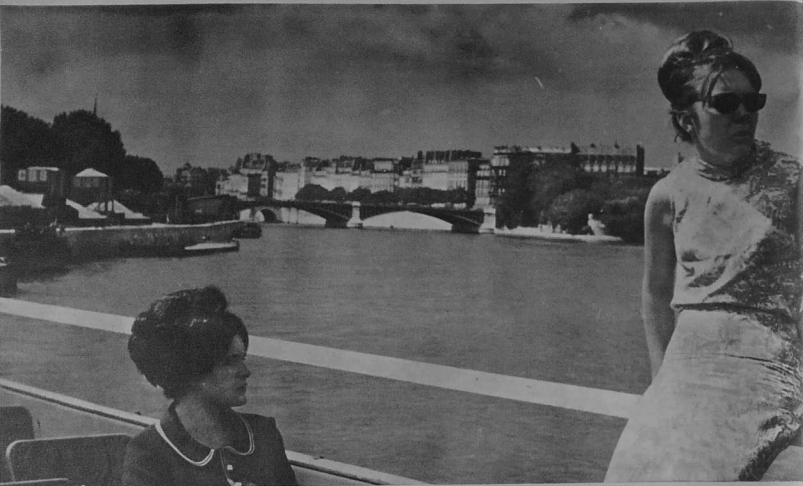
126, rue des Rosiers — 93-Saint-Ouen

NOM (en capitales) _____
PRÉNOMS (souligner le prénom usuel) _____
ADRESSE (complète) _____

Désire recevoir la revue à partir du n° de _____
Je vous adresse, ci-jointe, la somme de 22 F. chèque bancaire. mandat-lettre. C.C.P. N° 8.144-83 Paris.

(1) Mettre une X dans la case du mode de paiement choisi.

Deux « Duchesses Anne » à PARIS...



La « Patache » emmenait nos reines à travers Paris. (Photo Korantin-Keo.)



Miss Irène Briand, duchesse des Bretons de New York, consulte notre revue qu'elle voit pour la première fois. A gauche Miss Gloria Bush et à droite M. Michel Sansseau, cousin de Irène Briand. (Photo Korantin-Keo.)



Devant les toiles des petits « Poulbots » de g. à dr. Joëlle Leroux, Irène Briand et Chantal Coatrieux. (Photo Korantin-Keo.)



« J'espère avoir un jour la joie de piloter Joëlle à New York ». En arrière-plan la statue de la Liberté. (Photo Korantin-Keo.)



Mon premier : quittant New York arrivait à Paris pendant que Mon second : quittait Paris pour Quimperlé.
Mon premier : de Paris rejoignait Quimperlé chez ses cousins M. et Mme Sansseau.
Mon second : de Quimperlé rejoignait Paris.
Mon tout se chercho pendant un mois sans pouvoir se rencontrer.
Mon premier et mon second se retrouvèrent enfin par un bel après-midi d'été à bord du bateau-mouche La Patache.

Vous avez déjà deviné, Irène Briand, vingt ans, duchesse Anne des Bretons de New York, rencontre Joëlle Leroux, dix neuf ans, duchesse des Bretons de Paris.

A 14 heures, le bateau quitta le port de la Conférence à Paris au pont de l'Alma. Rapidement, nos charmantes compatriotes firent connaissance. Le gazouillis de nos aïeuses bretonnes se mêla à aux cris des mouettes planant et piquant sur la Seine, chacune voulant décrire à sa consœur Paris, ses monuments et ses charmes. Chantal Coatrieux, duchesse suppléante et reine des Bretons de Versailles, expliquait à Gloria Bush, qui accompagne Irène Briand, la conception des cercles folkloriques et celtiques de Paris et alentours.

« Je prépare une licence de français, mais étant née en Amérique, j'y viens perfectionner mon français, dit Irène Briand. J'avais quatre ans, lors de mon premier voyage. Je ne m'en souviens pas beaucoup. Maintenant je peux apprécier pleinement la Bretagne, mon pays d'origine. Je suis Bretonne par mes parents, originaires de Corcy.

Quand une duchesse rencontre une autre duchesse bretonne, que peuvent-elles dire, sinon parler de leur règne éphémère ?

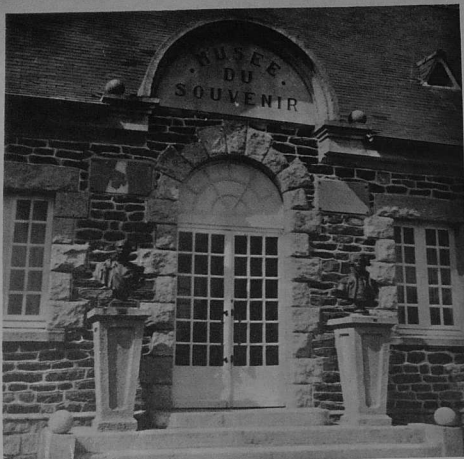
M. et M^{me} Paul Daniel, secrétaire de la Fédération des Bretons de Paris et M. de Poulliquet de Brescanvel, président de l'Œuvre des Vacances en Bretagne, se tirèrent à l'écart, laissant les jeunes filles discuter de toutes ces choses d'ouïi l'amié.

La Patache emmenait nos reines à travers Paris. En passant, on citait les monuments et évoquait l'histoire... aux Bretonnes d'Amérique. Pour terminer ce voyage panoramique, M. Willaert, capitaine de la Patache, invita ses hôtes à monter à la passerelle de commandement.

Il fallait, bien entendu, « arrosser » cette rencontre ! Un muscadet traditionnel fut servi dans le bar du bateau-mouche. En levant son verre, Irène Briand répondit avec gentillesse et avec foi bretonne : « J'espère un jour avoir la joie de piloter à mon tour Joëlle ou « Chantal dans New York et de leur montrer le Nouveau Monde » que nous aussi, Bretons, malgré l'Océan qui nous sépare, nous restons Bretons de cœur et d'âme. »

Ce Tro-Paris terminé, nos reines montèrent sur la butte de Montmartre, Place du Tertre, cas démoiselles flânant parmi les toiles, regardant tous ces petits Poulbots qui n'avaient tout de même des gosses avec leurs frères d'outrefois, mais qui n'avaient pas de gosses de Paris... et parmi eux sûrement des petits Bretons qui s'ignoraient.

M^{me} Henriette Crojean, Vannevoise, qui tient le charmant bistrot « Le Pouliller », fit un brin de causerie avec leurs majestés. Mais l'heure des Kénavo était venue ! La nuit tombait sur Paris et le Sacré-Cœur ! Nos charmantes duchesses se quittèrent avec regret. Mais M. de Poulliquet de Brescanvel mit fin aux adieux, optimiste. Bah ! l'Amérique, ce n'est qu'à huit heures de Paris ! Alors !... KEV.



A. Coëtquidan - la musée du Souvenir gardé par les bustes de Mac Mahon et de La Fayette.

De ces monuments connus ou méconnus, Pierres profanes et dalles sacrées rappellent les jours heureux, la vie et la pensée de leurs bâtisseurs, la chronique de leurs résidents. Parfois aussi les tristesses actuelles ; mais là où ne restent que des ruines, une évocation de leurs ombres blanches comme des fantômes, vivantes néanmoins comme des traditions, auxiliaires de l'Histoire pour tenir « le flambeau du passé ».

Qu'il le tient bien, le musée de Saint-Cyr ! Point au cœur d'une ville, abrité dans un vieil hôtel aristocratique dont une collectivité publique ou une société auraient redoré le blason ; ni en un lieu très fréquenté où s'empressent les touristes en quête d'érudition aussi superficielle que provisoire, ni à la porte d'un sanctuaire célèbre dont il rappellerait une époque et une évolution spirituelle. Au contraire, au fond d'une campagne qu'il faut connaître ou chercher pour la trouver. Aucune publicité alentour, mais si un visiteur curieux se présente, la porte lui en sera volontiers ouverte, il lui aura suffi d'en passer le seuil, d'un coup d'œil ramasser les trois salles de sa demeure illustre, pour se sentir « la proie de souvenirs innombrables », comme Edmond Jaloux lorsqu'il lui arrivait de prononcer ou d'entendre le nom de Marseille sa ville chérie, incapable de les mesurer tous ni de les suivre jusqu'au bout : « Chacun d'eux, disait-il me

amateurs marrons, profané par des pillards ? Le lieutenant-colonel Louis Ségonne s'en émut. Directeur des équipes d'urgence de la Croix-Rouge de la région parisienne, il se proposa de réunir quelques jeunes gens pour mener un essai au moins de sauvetage qu'il réussit le 26 juin avec vingt-deux élèves des Corniches de Paris, en fête leur chef d'équipe Bernard Yeu, l'année même Saint-Cyrien de la promotion « Rome et Strasbourg ».

Toutes les époques récupérées du sinistre figurent en bonne place dans le nouveau musée dont le cadre, seul, a changé, non l'esprit matérialisé dans ces rétrospectives d'opérations militaires et sous ces galeries de portraits aussi nombreux que les croix de guerre, les légions d'honneur, décorations d'officiers et de chefs dont les noms sonnent comme des coups de canon sur les pages de l'Histoire de France.

ALIGNÉS POUR UNE PARADE...

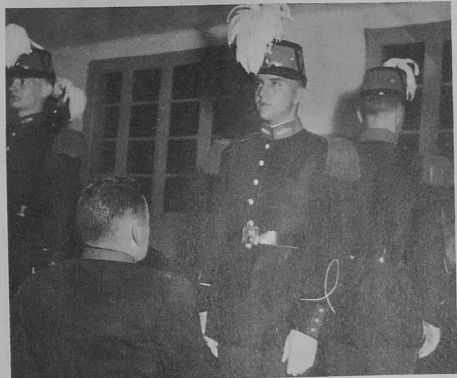
Alignés pour une parade, dirait-on, le blason du maréchal de Latour de Tassigny, la vareuse du maréchal Leclerc de Hautecloque, la capote allemande du lieutenant-colonel Graux, commandant le 135^e R.I. à la bataille de la Marne, la décoration nazie décernée

de Mauduit, en 1958, et tant et tant d'autres qui, sans arbre généalogique, furent des officiers valeureux et admirables, de vrais chefs sans rien perdre de leurs qualités d'hommes et de leurs misères.

En exemple typique, Michel de Galzain reproduit dans son livre la lettre poignante écrite à sa fiancée cinq jours avant sa mort par le sous-lieutenant Michel Létiang tué au Cambodge en 1946.

Lettre digne d'une anthologie de l'amour, et bien à sa place aussi dans un musée du souvenir où les écrits cependant ne manquent. Mais aucun de ce métal - plutôt des ordres

Honneur et Patrie : tout en atteste ici. Autant le poteau-frontière allemand enlevé en Alsace, au combat de Pflershausen par le colonel de Busan, que les trente décorations de Mgr Lansus, aumônier de l'École de 1871 à 1905 ; autant le fanion du régiment de Bode du prince Wilhelm pris à Dorobirn en 1945, que les sabres et les poignards offerts par les cadets de Sandhurst, de West Point, de Breda, autant le rapport du lieutenant-colonel Ségonne et du commandant de Buttel, sauveur des reliques et des ossements de Mme de Maintenon, que la lettre d'amour du sous-lieutenant Michel Létiang.



A genoux les hommes, debout les officiers !

LE MUSÉE DU SOUVENIR DE SAINT-CYR

"L'un des plus petits de France."
"L'un des plus chargés d'histoire nationale."

Une grande journée traditionnelle s'est déroulée le 24 juillet à Coëtquidan à l'occasion du baptême de la nouvelle promotion et du « triomphe » annuel de Saint-Cyr.

En effet, à Coëtquidan est définitivement fixée l'école spéciale militaire pour laquelle de nouveaux bâtiments viennent de sortir de terre et reçoivent déjà la plupart des services. M. Messmer, ministre des Armées, qui présidait cette journée, les a visités avec le général de Boissieu, commandant de l'École - des écoles puisque Inter-Armes siège aussi à Coëtquidan, renforçant encore la tradition militaire dont le musée du Souvenir s'est fait le gardien, son entrée veillée par les bustes de La Fayette et de Mac Mahon.

PIERRES PROFANES A BROCELIANDE

Ce musée, « l'un des plus petits de France et des moins connus du public, est cependant l'un des plus riches en évocation d'histoire nationale », écrit Michel de Galzain dans son récent volume *Pierres profanes et dalles sacrées*, cinquième tome de son « *Meribaban pittoresque et disparu* », celui-ci consacré à une évocation des monuments historiques, civils et religieux, du département.

Il ne s'agit ni d'un traité d'archéologie, ni d'un catalogue des édifices classés ou inscrits à la liste officielle des Bâtiments de France. Quelques-uns de ceux qui sont traités ici n'y figurent peut-être jamais, pas les moins attachants cependant, qu'il s'agisse du moulin de Karallio devant lequel s'opéra, fin 1940, le premier débarquement allié, de la chaumière de Nicolazic ou de modestes croix de Pardons ruraux. Un tel événement laisse peu de place à la science, beaucoup aux souvenirs tenaces comme le chèvrefeuille sur les murs délabrés, comme les traditions dans les familles.

mène à une croisée de chemins où d'autres arrivent en foule, comme la branche d'arbre et son lierre.

Les arbres et le lierre ne manquent, non plus que la gloire, ni l'auréole de légende, à la frontière de l'antique Brocéliande où, depuis la guerre, le gouvernement a fixé l'école spéciale militaire de Saint-Cyr.

UN ELEVE DE CORNICHE SAUVEUR DU MUSÉE

Avec les élèves-officiers, Coëtquidan a reçu les souvenirs de l'École conservés dans l'ancienne chapelle des « Demoiselles de Saint-Cyr », la célèbre institution de jeunes filles, fondée par Mme de Maintenon. M. Fallières, président de la République, avait inauguré ce premier musée le 24 juillet 1912.

De nombreuses pièces, dans d'officiers ou de leurs familles, du Service historique de l'Armée ou des Archives nationales, y avaient été rassemblées, constituant une rétrospective vivante et imagée de l'École, lorsque le bombardement de 1944 anéantit ses locaux, chapelle du souvenir incluse. Toutes les reliques du passé allié-elles disparaître dans le sinistre, ce qui en pouvait subsister, soustrait par des

(COËTQUIDAN)

par Hitler au chef de bataillon Malle, le 30 novembre 1936, « en reconnaissance de ses services pour les jeux Olympiques de Berlin » où il conduisait la délégation française. Cet « insigne d'honneur Deutsche Olympia », le général Malle en fit don au musée alors qu'il commandait l'École (1946-1950).

Un autre commandant de l'École (1931-1935), le général Aubert Frère, mort en déportation en 1944, a laissé son képi et son épée - un képi et une épée parmi une collection d'armes, d'épaulettes et de fourragères, de toutes couleurs, de toutes époques - ce musée est un hymne épique à la gloire de l'Armée française et de ses figures les plus prestigieuses d'hier et d'aujourd'hui, de Foucauld et Laperrière à Gouraud et Mangin, à Lyauté et à Amilakvari, un nom d'épave de la Légion étrangère dont tant de souvenirs émouvants sont recueillis, et quelle étreinte du cœur à passer la revue de tous ces jeunes officiers « aux joues de fille, aux cheveux d'or » et qui semblent « des dieux endormis ». Des fils de grands chefs comme Bernard de Latour et Xavier de Hautecloque, et quelle montre de noblesse composeraient la suite de Michel de Galzain, reçu premier à Saint-Cyr en 1946, et mort au Tonkin en 1951. Yves de Roquefeuil, tué en Algérie en 1956, Bernard

du jour comme la copie du fameux « Soldats, je suis content de vous », en date du camp impérial d'Austerlitz, le 12 Frimaire an XIV, signé Napoléon. Une place de choix lui revenait de droit puisque Saint-Cyr a fait de la « Saint-Austerlitz », le 2 décembre, une fête traditionnelle de l'École, un autre triomphe ! Et la place d'honneur au buste de l'empereur, érigé sur un socle de marbre devant les drapeaux de Saint-Cyr. « Premier bataillon de France ».

LE CASOAR

L'appellation est demeurée aussi légendaire que la devise « Honneur et Patrie » inscrite pour la première fois sur le drapeau de 1837.

Autant les statues de Kléber et de Marceau, rescapées aussi du sinistre de juin 1944, que la collection des casoars sous vitrine. Le casoar, c'est le signe distinctif par excellence du Saint-Cyrien, « son passeport, sa lettre de créance », écrit Paluel-Marmont, l'un des historiens de Saint-Cyr.

Le casoar et son bouquet de plumes blanches auquel se rattachent les enseignes et cornues d'Henri IV ; « Vous le porterez toujours au chemin de l'honneur. »

Ce texte est partiellement extrait de *Pierres profanes et dalles sacrées*, in quarto orné de 50 dessins à la plume. En librairie et chez l'auteur (25 F) à Vannes, Michel de Galzain, 2, rue de Kerfranc, Vannes.

vie et visage d'un grand marin :



L'AMIRAL AMMAN

Le 1^{er} novembre 1965, l'amiral Amman, préfet maritime de la 11^e région, commandant en chef pour l'Atlantique atteint par la limite d'âge, quitte Brest, disant un adieu définitif à la Marine nationale.

Jamais peut-être, dans les annales de l'Armada bretonne, le départ d'un préfet ne suscita autant de regrets.

L'admiration que chacun éprouvait pour ce chef prestigieux devint évidente au cours des manifestations organisées en son honneur. Le ciel de Brest, lui-même, en cette maline brumeuse sembla s'associer à la tristesse de la population.

La veille, au cours d'une réception au cercle naval, le préfet du Finistère rendait un éloquent hommage à l'amiral Amman. A son tour, le maire de Brest souligna dans une allocution d'une grande portée l'œuvre extraordinaire accomplie par le préfet maritime, dans l'intérêt général.

Ces manifestations devaient trouver leur apogée au matin du 1^{er} novembre.

LA REVUE NAVALE

Dans la rade, c'était un véritable branle-bas de combat. Une revue navale, la plus belle que l'on ait pu observer depuis longtemps, se déroulait en présence d'une foule immense.

Lorsque l'amiral Amman, à bord de sa vedette blanche portant sur son étrave les cinq étoiles d'argent, sortait de la Penfeld, il se trouva en présence de la 7^e division d'escorteurs, de la 11^e escadrille de dragage, des grands vaisseaux de l'escadre de l'Atlantique, du De Grasse, du porte-avions Fach, du Richelieu, cependant que sillonnant le ciel, les hélicoptères de Lanvéoc, les Alizés, les Crusaders, les Neptune, passaient comme des vols de mouettes.

C'était ensuite le dépôt d'une gerbe au monument aux morts, une dernière revue d'honneur dans la cour de l'Amirauté, la Mar-

laise exécutée par la musique des équipages de la Flotte. Dans un geste pieux, l'Amiral baissait le drapeau.

Ainsi le grand marin terminait une longue et magnifique carrière, tout entière consacrée au service de la Marine Française.

SA VIE, SON ŒUVRE

Maurice Amman est né le 16 octobre 1904 à Saint-Maur-des-Fossés. Très jeune, il habite Toulon, et rentre à l'école des Mousses. Il va gravir rapidement les échelons les plus élevés de la hiérarchie militaire.

Enseigne de vaisseau en 1925, de 1^{re} classe en 1927, lieutenant de vaisseau en 1931, capi-

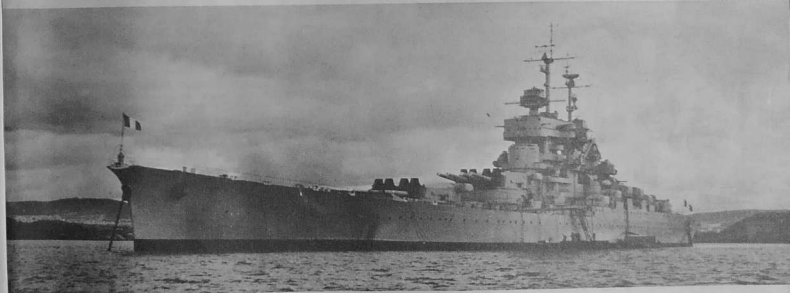
L'EPOQUE DU JEAN-BART

Ce navire, le plus grand de notre flotte militaire, est en construction aux chantiers de la Loire.

Dès le début de 1940, l'Amirauté britannique demande que le navire quitte la France, afin qu'il ne tombe pas aux mains de l'ennemi. Il convient de faire vite, et il reste beaucoup à faire. L'installation électrique est à peine achevée. Les passerelles ne sont pas toutes installées. Des éléments indispensables à la marche du navire ne sont pas livrés. Cependant, dans la nuit du 1^{er} juin, à 3 h 30, le vice-amiral Ronarch donne l'ordre d'appareiller. Les remorqueurs s'attellent à la coque. La nuit est obscure. Les travaux de départ sont difficiles.



Le jeune Maurice Amman à 20 ans.



Le Jean-Bart : le lieutenant de vaisseau Amman conduisit le cuirassé à Casablanca le 2 juin 1940.

taine de corvette en 1940, capitaine de frégate en 1944, contre-amiral en 1955, vice-amiral en 1959, vice-amiral d'escadre en 1961, il prend rang d'amiral en 1964.

Elève à l'Ecole navale de Brest, il effectue son premier quart à bord du cuirassé Lorraine. En 1931, il assure le commandement du croiseur Jeanne-d'Arc. Entre-temps, d'importants postes lui sont confiés. Il dirige les contre-torpilleurs Gerfaut et Tigre, le cuirassé Provence, le croiseur Duplex.

Lorsque la guerre éclate, il est chargé d'assurer, à bord du Tigre, la protection des convois de l'Atlantique.

Enfin le vice-amiral Ronarch réclame sa présence à l'état-major du Jean-Bart, en période d'achèvement à Saint-Nazaire.

Une première fois, le navire s'échoue. Il faut attendre l'aube pour franchir le goulet de 45 mètres qui permettra d'atteindre le large. La mer est houleuse. Dans le ciel, les bombardiers ennemis font leur apparition. Cependant, après un combat surhumain, devant les éléments déchainés, le Jean-Bart mouille dans la rade de Casablanca, le 2 juin à 17 heures.

La part prise par le lieutenant de vaisseau Amman, chargé principalement de l'appareillage électrique, lui vaut une merveilleuse citation à l'ordre de l'Armée de mer. Chargé, par la suite, des commandements de l'Albatros et de la Boudouise, il assure le débarquement de Provence, puis devient chef d'état-major de l'amiral Lemonnier et enfin, gouverneur de la base de Bizerte.

BIZERTE

C'est à ce poste, et à un moment particulièrement délicat de sa carrière, que le vice-amiral Amman va déployer ses qualités de diplomate et de technicien. Dès son arrivée dans le grand port tunisien, il s'efforce d'aplanir les difficultés qui surgissent avec les autorités. Il noue de nombreux contacts, fait appel à des concours locaux, et semble par son action quotidienne, s'attirer l'estime de ceux qui le rencontrent et l'observent. On pourrait croire, que désormais les frictions vont diminuer, la vie normale reprendre dans la base. Cependant, éclate l'attaque surprise.

C'est alors, que montrant des capacités extraordinaires, faisant front de tous les côtés,



Dans son bureau de la base de Bizerte avec deux officiers et son état-major

L'amiral et M^{me} Amman au cours d'une réception à Brest : « Madame, vous avez été la reine d'une grande soirée... »



malgré la présence des milliers de civils, il organise la défense, et dans un temps record, prend des dispositions qui lui permettent de couvrir l'honneur de la France. Une citation, signée du général de Gaulle, lui vaudra la reconnaissance de la Nation.

BREST

C'est enfin le retour en France, et sa nomination comme préfet maritime de la II^e Région. Dans le grand port de Bretagne, le vice-amiral Amman va une fois de plus montrer ses capacités d'organisateur, en donnant une extension considérable à la grande cité du Finistère. Bâtitseur incomparable, travailleur toujours sur la brèche, grâce à son action de tous les instants, le port se transforme, l'arsenal réorganisé, la vie même de l'Armada, dont il modifie les structures, se trouve changée.

Ses relations avec le département, sa façon humaine de régler les problèmes pouvant se poser entre la Marine et le public, son attitude en toutes circonstances, lui valent l'admiration de la population entière.

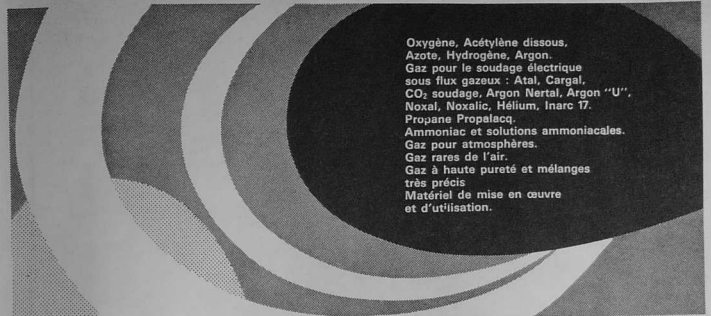
La II^e région s'étend de la Bretagne à la Bidassoa. Par ses contrôles nombreux et efficaces, le commandant de la Marine en Atlantique assure une surveillance et une action organisée, qui lui vaudront sa nomination au rang d'amiral, et son maintien, une année de plus que prévue, comme préfet maritime.

Ajoutons qu'à ses côtés, Mme Amman se montre la digne épouse de l'amiral. Avec tact, avec élégance, elle organise les réceptions dans les salons de l'Amirauté ; les personnalités de France et de l'étranger reçoivent un accueil de choix. Par son action dans le domaine social, elle s'attire l'admiration des milieux les plus humbles et le préfet du Finistère, dans son allocution d'adieu, lui dira : « Madame Amman, vous avez été la reine d'une brillante soirée qui eut lieu récemment au cercle naval, vous resterez dans le souvenir des Brestois et des Brestolaises une grande dame ; vous pouvez donc, madame, vous pouvez amiral, quitter Brest avec la certitude que vous avez magnifiquement réussi l'un et l'autre dans votre mission respective. »

HONNEUR ET PATRIE

L'amiral et son épouse ont regagné leur appartement de Paris, près de l'Étoile, ils ont retrouvé leur fils, Maurice Amman, qui poursuit une brillante carrière dans la capitale. Dans la satisfaction du devoir accompli, et après « mission terminée », soit quarante-deux années passées au service de la Marine, l'amiral Amman aura bien le droit de faire grover sur ses cartes la devise qui fut celle de toute sa vie, **HONNEUR ET PATRIE**.

Henry LIEUTAUD.



Oxygène, Acétylène dissous, Azote, Hydrogène, Argon. Gaz pour le soudage électrique sous flux gazeux : Atal, Cargal, CO₂ soudage, Argon Nertal, Argon "U", Noxal, Noxalic, Hélium, Inarc 17. Propane Propalacq. Ammoniac et solutions ammoniacales. Gaz pour atmosphères. Gaz rares de l'air. Gaz à haute pureté et mélanges très précis. Matériel de mise en œuvre et d'utilisation.

L'AIR LIQUIDE
DIRECTION RÉGIONALE DE L'OUEST
20, RUE PITRE-CHEVALIER
44 - NANTES TÉL. : (40) 74-21-68



LE POURQUOI D'UN BIEN-ÊTRE

Une fosse septique qui dégage de maxiales odeurs empesté votre vie.

Aseptiq

détruit les odeurs et assure le bon fonctionnement d'une fosse septique.

C'est un produit ROLLET
EN VENTE : CROQUÈRES GIE MAGASIN

NON... CE NE SERA PLUS VOTRE BÊTE NOIRE !

Ne laissez pas votre chien se salir sans cesse, plus !

Fouraneuf

appliqué au moment de la bête noire qui salit vos vêtements, le fait de se salir ne se répète plus !

C'est un produit ROLLET
EN VENTE : CROQUÈRES GIE MAGASIN

DÉBORDÉ PAR LES ÉVÉNEMENTS

Ça vous amuse... déconvenue possible... événementiellement assurée par DUBON CLEANER N° 7 en piluletes, qui dissout instantanément les débris qui obstruent le siphon.

C'est un produit ROLLET
EN VENTE : CROQUÈRES GIE MAGASIN

NE VOUS NOYEZ PAS DANS LA CUVETTE

même si elle est propre et impeccable quand elle a été nettoyée avec

HYGIENO

maussant le nouveau détartrant par fumé qui détache, dégraisse, détartré, désodorise.

C'est un produit ROLLET
EN VENTE : CROQUÈRES GIE MAGASIN

POUR VOUS BIEN MARIER
ÉCRIVEZ au CENTRE DES ALLIANCES
1^{er} Organisme Catholique de Mariages ouvert à tous

- Plus de 10 000 adhérents et adhérentes bretons !
- Dynamique, compétent, loyal, le CENTRE DES ALLIANCES vous offre une garantie totale, une solière libérée permettant un romantisme insaisissable, son prix sans concurrence.
- Pour recevoir la passionnante documentation de 24 pages sous pli cacheté, sans aucun message extérieur, gratuitement et sans aucun engagement de votre part, découpez (sur réception) le bon ci-dessous. ÉCRIVEZ SANS PÉRIRE UNE MINUTE, votre nom et adresse, et votre vie dépendra de ce simple geste.
- ATTENTION : les personnes divorcées ne sont pas admissibles au CENTRE DES ALLIANCES.

BON GRATUIT à retourner au C.I.A. (Service BM) 5, rue Auguste-Guy 29-QUIMPER

NOM : Prénom : Age :
Adresse :

TARIF PETITES ANNONCES		PETITES ANNONCES
Offres d'emploi	10,00 F	RUBRIQUE « CHIENS » Visitez le chenal Vaugirard, 202, rue de Vaugirard, Paris (15 ^e), Tél. 783-83-21. Grande choix chiens tous races (Épagneuls, Terriers, Boxers, Berger allemands, Pinschers, Tervuerens, etc.) Spécialistes chiens malades. Garanties. Expéditions partout. Timbre.
Demandes d'emploi	4,50	
Immobiliers	12,00	RUBRIQUE « OISEAUX » L'oiselette Vaugirard vous présente la plus belle collection de Canaris, Parulidés, Paroquets, Singes, petits mammifères, tous oiseaux exotiques. Indispensable 202, rue de Vaugirard, Paris 15 ^e , SUIF. 83-21. Expéditions. Timbre.
Divers	12,00	
Capitaux, Propositions commerciales	25,00	
+ taxes, 9,29 %		
Majoration 25 % pour Petites Annonces encadrées		

« Nous l'imaginions farouche... N'est-elle pas quelquefois paisible comme les moutons sur la moussa ? »



« Nous l'imaginions farouche... N'est-elle pas quelquefois paisible comme les moutons sur la moussa ? »



L'église, la messe... C'est aussi le rituel des femmes.

OUESSANT : TERRE DE FEMMES

Il y a des milliers d'îles connues ou oubliées, îles au soleil couchées dans la Méditerranée, îles lointaines sous les alizés, îles désertes quelque part, on ne sait où.

Notre île était différente.

Nous l'imaginions farouche comme les grands solitaires, tragique, battue des vents et de la mer ; image facile issue du bazar romantique de toute une littérature connue, nous la voulions pourtant telle et, déjà, nous avions prévu de l'aimer d'une passion violente ; l'idée était belle dans nos esprits.

« Qui voit Ouessant voit son sang. »
« L'île est située à 9 kilomètres en ligne droite du continent et mesure 9 kilomètres du nord-est au sud-ouest,

sur 3 kilomètres de largeur », dit le Guide Bleu.

Vue du ciel en hélicoptère c'était une terre minuscule où le regard surprénait un homme traversant une plaine ou des moutons fuyant sur la lande ; elle n'avait aucun caractère dramatique, cette île, avec ses maisons, son église et un gros autocar rouge sur une route, cela était humain simplement.

Et puis en un instant tout se justifia, il y avait des grands remous d'eaux vertes, d'autres plus pâles simant autour des roches noires, écueils morcels.
« Au sud-ouest d'Ouessant entre le chenal du Fromveur jusqu'à celui du Four s'étend un archipel d'îles, de plateaux rocheux et de bosses dont il serait imprudent de s'approcher sans pilote... » : les Instructions Nautiques sont laconiques.

A quelques dizaines de mètres de la côte, sinistre, une grande lance noire émerge des flots : c'est un mât ; voici

dix ans le *Votant*, cargo italien, vint se briser à cet endroit sur les rochers de Penn-Ar-Roc.

On atteint Ouessant par la mer.

Solide petit gaboteur l'*Enez-Ensa* assure deux fois par semaine la liaison entre Brest et l'île.

Au moment du départ des dizaines de cageots de légumes et quatre vœux hurlant de terreur se retrouvèrent en vrac sur le pont ; autrefois pour débarquer les vaches à Ouessant on les jetait tout simplement à l'eau, aujourd'hui le voyage est plus confortable, un mât de charge hisse les animaux jusqu'au quai.

Femmes, enfants et quelques marins en orange constituent la cargaison habituelle de passagers ; dédaignant presque tous les abris ils voyagent sur le pont exposés au vent mouillés par les embruns

glacés, attendant, l'œil fixe, le mal de mer qui ne manque pas de venir ; on peut voir alors des séries de dos courbés sur le bastingage et agités de soubresauts bizarres... personne ne s'en moque, c'est chose courante, les vieux marins eux-mêmes n'en sont pas exempts.

Les quelques privilégiés qui voyagent à la passerelle ont droit au coup de rouge du capitaine, un homme tranquille qui parle peu, absorbé par sa navigation ; la route est difficile, un simple coup d'œil sur la carte le démontre ; c'est un dédale d'écueils ; sondeurs et radars sont les bienvenus pour éviter tous les dangers ; par temps de brume ce sont eux seuls qui indiquent la bonne route ; ainsi la liaison avec Ouessant est toujours assurée.

« On mouille parfois à 50 mètres de la côte sans la voir, mais les passagers ont confiance... j'ai même fait la traversée par le vent de 150 kilomètres à l'heure...

pour ça, il faut être bien sûr de son bateau, il n'y a pas d'exploits. »

En parlant le capitaine semble ailleurs, il prend ses alignements devinant, avant de les voir, les écueils, ces vieilles connaissances ; regard perçant et calme rassurant des gens de mer, rien n'est laissé au hasard : « on ne joue pas au plus fort avec la mer ! » Combien de fois entendrons nous ces mots.

Première escale, Molène, l'île des secourteurs.

Le courrier ralentit, paquets et cageots sont lancés par-dessus bord dans un canot ; les vieilles enjambent allégrement le bastingage, retroussant leur jupe sur leurs cuisses blanches, les enfants se laissent sereinement transbahuter ; une

tréteille de personnes s'entassent et le canot se détache au milieu des cris.

Ouessantins et Molénais sont de vieux voisins, on s'est haté longtemps entre les deux îles ; aujourd'hui les mariages ne sont pas rares d'une île à l'autre, on dit que les haïnes n'existent plus et pourtant à Ouessant nous avons souvent entendu ces mots : « Les Molénais... tous des pirates ! »

Il y a à l'arrière de sombres histoires de pillages d'épaves et c'est peut-être faute de naufrages que les hargnes se sont atténuées ; seule une loquable rivalité subsiste entre les équipages des canots de sauvetage des deux îles. Chacun veut arriver le premier sur les lieux du sinistre et personne ne s'en plaint. Nous avons rencontré le patron du canot de Molène ; inébranlable et l'œil narquois il semblait ignorer ces détails lorsque je lui posais candidement la question et pourtant il y avait une drôle de petite étincelle dans son œil...

OUessant : TERRE DE FEMMES

Ouessant apparaît.

L'image est bien farouche et tragique comme nous l'avions rêvée.

Enez-Eussa, la plus haute dit le breton, grand plateau verdâtre bordé de franges rocheuses humides, déchiquetées, comme rongées par un mal étrange. Un long vent âpre. Acostage dans la baie déserte du Stiff ; pas une maison, seulement un abri gris, un petit quai de pierre et la falaise haute, rocheuse où le regard se cogne.

Par vent désest le courrier mouille dans la baie de Lampaul, véritable port de l'île. Nouveau débarquement, il faut grimper la coupée presque à quatre pattes en tenant ses paquets, les courroies des valises craquent au moment critique et deux bonnes sœurs s'empêtrent dans leurs jupes sous le regard amusé des matelots, mais elles se débrouillent seules : à Ouessant les femmes se débrouillent toujours seules.

Le premier contact avec l'île n'est pas ce choc violent que l'on attend, que l'on espère.

Il y a une route goudronnée avec deux embranchements, des panneaux indicateurs et même une limitation de vitesse à 50 kilomètres à l'heure...

Pourquoi rêve-t-on toujours de choses absurdes ?

Une île de 1 900 habitants se doit d'avoir des routes balistées, nous n'y avions pas pensé et nous n'avions pas mis dans notre rêve les antennes de télévision sur les toits ni les grandes épi-cerres rouges et jaunes.

Depuis une dizaine d'années la vie des îliens est transformée : eau courante, électricité fournie par la centrale du phare de Créach, télévision pour les soirées d'hiver.

Il y a aussi des voitures, soixante-dix dans toute l'île, et même un taxi ! Tout cela est parfaitement justifié, raisonnable même, mais nous étions un peu déçus, un beau rêve qui se casse un peu c'est désagréable.

Avec le bateau le courrier et les journaux arrivent à Lampaul ; un journal du jour est chose rare et, dans les cafés, on discute ferme les nouvelles de l'Equipe par trois jours auparavant, et puis il y a les nouvelles des maris et des fils postées de tous les ports du monde.

L'arrivée du bateau c'est aussi la visite du dentiste et parfois, moins appréciée, celle du percepteur...

En 1852, Ouessant essaya vainement de se soustraire à cette redevance ; la colère était grande sur l'île attisant les haines pour l'île rivale, l'Etat avait estimé que Molène, en raison des services que ses hommes avaient rendus soit au combat soit à la guerre, serait allégée de sa dette annuelle.

On peut lire aux archives de la mairie de Lampaul une virulente requête qui se termine ainsi :

« Le sacrifice de nos impôts en argent serait peu à l'Etat, l'île d'Ouessant ne lui produisant environ que 2 000 francs par an ; le percepteur a beaucoup de mal à les faire rentrer... Le nouveau percepteur sera exposé aux dangers du passage et à être retenu par mauvaise mer, vent contraire ou tempête plusieurs jours dans l'île... L'année dernière il s'est perdu trois bateaux corps et biens, dans un desquels il y avait les trois meilleurs pilotes de l'île ; la perte de ces trois bateaux a laissé dix veuves et grand nombre d'orphelins... »

Bravant tous ces dangers le percepteur vient toujours... mais aujourd'hui s'arrête aussi à Molène.

Île de femmes seules.

En 1966, Ouessant compte 1 900 habitants, chaque année la population diminue ; farouche et belle, l'île reste hostile à l'homme, ici la nature ne se laisse pas faire et seule l'herbe rase et jaune de la lande a droit de vie sur cette terre salée.

Aujourd'hui, salaires et lois sociales permettent de vivre et non plus de survivre comme autrefois ; sur l'île on n'a pas oublié ces années sombres, c'était il y a à peine vingt-cinq ans.

Les vieilles en parlent avec effroi : « On ne voudrait pas aller en arrière, toutes les femmes travaillaient la terre à la bêche, battaient au fléau pendant quinze jours... on était esclave, oh gast ! heureusement ce temps-là est passé ! »

Ce temps-là est passé, aujourd'hui on ne sème plus de pommes de terre, le « Primistère » sur la place en vend d'excellentes.

Mais comme autrefois les îliennes passent la plus grande partie de leur vie seules, les hommes, comme tous les marins, ne font que passer et tous les hommes sont marins ; c'est un peu le drame de Ouessant, un drame humain : à quinze ans rares sont les garçons qui peuvent poursuivre des études sur le continent, les voyages et les pensions sont coûteuses et « il faut gagner des sous » ; entre treize et quinze ans ils embarquent comme mousses sur les chalutiers d'Audière ou de Camaret, après, « après il est trop tard pour changer »...

Île de femmes seules, terre d'absence et d'attente, le temps prend sur l'île une valeur singulière, la notion de durée semble ne pas exister.

Elles sont des centaines qui attendent toute une vie un mari, un fils, un homme ; attente patiente, calme, inquiète parfois, jamais révoltée.



Lumière sur les souvenirs encadrés... Encore le souvenir... Comme une nature morte.

Les veuves sont moins nombreuses qu'autrefois, et cependant il arrive encore qu'un homme ne rentre pas.

Il faut voir la tempête à Ouessant, elle donne à l'île son véritable visage, grandiose, surhumain, mais elle est aussi terrible ; une femme parle :

« Il faut voir la tempête, c'est impres-

sionnant, mais, vous comprenez, nous ici, nous pensons toujours qu'il y a quelqu'un en mer, alors bien sûr, nous précisons le beau temps... »

Son père et un de ses frères ont péri naufragés, son mari est en mer.

Habituées à se débrouiller seules dans une existence austère, à prendre des décisions de chef de famille, il y a chez les Ouessantines une indépendance et une détermination étonnantes ; jeunes, elles pensent à l'avenir ; il faut se marier et

se marier vite, sans foyer il n'y a pas de raisons d'être sur l'île.

C'est un peu le monde à l'envers, les hommes ont le temps de rêver, la vie bien organisée d'un navire laisse de longs loisirs à l'esprit et à l'imagination ; au café-tabac, le seul de l'île, ils choquent leurs verres et parfois, dans la fumée bleue des « gauloises » ils parlent des femmes.

« Ici les filles ne sont pas sentimentales, je suis Ouessantine mais je crois que

jamais je ne pourrai épouser une Ouessantine, tous les mariages se traitent comme des affaires... Pour moi ça n'est pas possible, en mer je voudrais penser que quelqu'un m'aime... »

Peut-être qu'ailleurs aussi les mariages se traitent comme des affaires...

La tradition voulait même qu'autrefois les Ouessantines fassent elles-mêmes leur demande en mariage, feignant de laisser le fiancé en dehors de ces démarches.



Elles sont des dizaines ainsi pour qui le temps ne compte plus.

Jeunes, ils s'ennuient.

En janvier le vent dur et froid siffle dans les rues de Lampaul, après 9 heures du soir tous les bistrotts sont fermés et on ne trouve plus grand monde à qui raconter sa vie. Les distractions sont rares en hiver, cinéma une fois par semaine, télévision en famille et, de temps en temps, un bal ou une noce ; à vingt-deux ans quand on connaît l'Australie et le Brésil et qu'on a bien roulé sa bosse les soirées semblent mortes.

« Il n'y a rien à faire, pas de boîtes, on ne s'amuse pas ici. »
On ne s'amuse pas c'est le leitmotiv de tous les jeunes ; ici pas de juke-boxes, de cinémas permanents ni de boîtes de nuit, seulement la mer, le vent et l'île, leur île, mais ils ne la voient plus, elle représente la famille, la tranquillité, une vie rangée, somme toute rien de très drôle.

La moindre occasion de se réunir est un événement, un mariage par exemple. Un gardien de phare mariait sa fille, la fête dura vingt-quatre heures, on mangea, on but, et on but encore ; dans les rues du bourg les pétarades des vélocitateurs résonnaient dans l'air vif.

Le bal avait lieu dans une longue salle de restaurant en ciment gris ; on avait accroché quelques lampions rouges et jaunes et un pick-up hurlait de vieux

airs ; des dizaines de filles bien alignées le long d'un mur attendaient, feignant la plus grande indifférence, comme si un hasard indépendant de leur volonté les avait déposées là.

Le problème est insoluble : il n'y a pas assez de garçons, ce soir-là on en comptait une vingtaine, presque tous marins en congé.

Sous l'œil cancanier des vieilles, les filles dansaient entre elles. Trente filles pour dix garçons, c'est un peu le paradis des messieurs et pourtant ils semblent parfaitement insensibles à cette abondance de biens ; réunis autour du bar, ils discutent et boivent en jetant des regards curieux mais lointains sur les demoiselles, en invitant rarement une à danser et la laissant plantée au milieu de la salle quand la danse est finie.

Seule la mariée, petite jupe de satin et coiffe de dentelle, a droit à toutes les danses avec son mari bien entendu ; il réembarquera quelques jours plus tard la laissant seule pour trois ou quatre mois ; dans quelques années, quatre ou cinq enfants seront nés, cinq enfants qui regarderont leur père comme un étranger de passage, cinq enfants devant lesquels ce grand marin se sentira maladroit et timide, comme un étranger.

La vie de famille commencera à l'âge de la retraite, à leur tour les enfants seront en mer.



...ils achèvent leur vie comme on achève un devoir.

« Bientôt, il n'y aura que des vieux. »

Le vent qui râle sur la lande jaune, il faut marcher courbé sur les chemins qui mènent aux multiples hameaux de l'île ; quelques maisons s'abritent dans un creux de terrain, blanches, silencieuses, il semble que la vie ait déserté ces lieux ; il y a pourtant des jardins miniatures avec des plants épineux d'aloès et des palmiers nains.

Un vieux cap-hornier et sa femme finissent ici leurs jours ; ils sont des dizaines ainsi pour qui le temps ne compte plus, ils achèvent leur vie comme on achève un devoir, partagés entre les souvenirs, la télévision et les longues heures silencieuses. Au mur il y a quelques vieux diplômes piqués par l'air marin et une médaille de sauvetage, c'était en 1919, il y a longtemps.

Maintenant ils vivent grâce à une petite pension versée tous les trois mois ; ils attendent les visites des enfants qui ont déserté l'île, des parents ou des rares étrangers qui viennent jusque-là en plein hiver.

Un visiteur est un ami ; on le fait entrer sans lui demander qui il est, on l'installe devant un grand bol de café, il a droit à une tartine de beurre salé et puis on parle, on parle pendant des heures.

OUESSANT : TERRE DE FEMMES

Quand arrive ou part « l'Enez-Eussa », c'est un peu fête sur le quai.

Certains vieux ont navigué sur les voiliers ; pour atteindre la Californie à l'époque, il fallait contourner toute l'Amérique en passant par le Cap Horn.

« Quelquefois nous restions deux mois avant d'arriver à doubler le Cap », deux mois au milieu des glaces dérivantes, avec des haricots à chaque repas et une ration d'eau limitée.

Les temps ont changé mais ils regrettent cette époque où, matelot, il fallait se débrouiller seul et trouver soi-même un embarquement en proposant ses services de bateau en bateau.

La mer a été leur raison de vivre, elle le reste ; ils pressentent ses caprices et leur vie est réglée par le mouvement des vents, ces vents, qui les poussent sur les côtes de Chine ou du Brésil ; insolite sur le vieux bahut breton, un bouddha d'ivoire sourit au milieu des fanions de Quimper ; il y a aussi une boîte de papillons bleutés, ce petit soufflé d'exotisme est étrange, presque absurde ; le vieux hublot de cuivre sur la porte et une toilette de bateau, au contraire, sont faits pour être ici, mais mieux vaut ne pas poser de question à leur sujet... ils proviennent des épaves de navires naufragés autour de l'île, mais cette supposition tombe dans un silence froid, presque hostile.

« Depuis longtemps les bateaux ne coulent plus... vous ne trouvez rien sur l'île... »

On découvre pourtant encore un bossoir rouillé abandonné dans le jardin.

Les phares du bout du monde.

Créach, la Jument, Nividik, le Stiff, Kéréon jalonnent l'une des routes maritimes les plus fréquentées ; près de 40 000 navires s'alignent chaque année sur les phares de Ouessant.

Nous les avons survolés en hélicoptère, tristes tours de ciment, grises, suintantes d'humidité, retranchées du monde, on les classe parmi les « entiers » et on n'a pas tort. Comme des insectes alertés par notre bourdonnement, des hommes apparaissent au sommet, gesticulant et riant ; est hélicoptère qui passait c'était le monde qui venait à eux, les amis, la chaleur, la vie, et les signes que nous échangeaient ce matin-là prenaient leur véritable sens ; plein de gravité, ce bonjour n'était pas désinvolte, c'était une communication bouleversante, humaine.

Quinze jours en mer, totalement isolé, c'est le sort et toute l'existence du gardien de phare et de son compagnon. Quinze jours ça n'est pas long, mais parfois il faut rester un mois, car la mer déchaînée empêche tout ravitaillement ; un mois cloîtré dans la haute tour glacée, où les occupations sont limitées :



nettoyage, peinture, le soir allumage de la lanterne.

Les heures sont longues, inquiétantes lorsque le vent râle et que le phare se trouve pris dans un tourbillon d'écume et d'eau ; au sommet de la tour la corne de brume lance ses longs mugissements.

Un demi-siècle après, on se souvient encore à Ouessant de la tempête de 1911 qui, durant trois jours, ébranla le phare de la Jument ; des lames gigantesques rejaillissaient le long du phare, couvrant la coupole à 30 mètres de hauteur et l'édifice entier tremblait sur lui-même ; la cuve à mercure se renversa, dégageant de dangereuses vapeurs.

Quatre jours passèrent ainsi sans que l'on put porter secours aux malheureux prisonniers.

Trop rapidement édifiée la Jument n'avait pu résister aux puissants efforts de la mer ; aujourd'hui la sécurité du phare

n'est plus mise en doute, d'énormes câbles tendus sous une tension de 1 000 tonnes en augmentent la « cubie poids ».

Si la sécurité est assurée, le terrible mal des phares en mer subsiste ; le désœuvrement, les heures trop longues où l'on rêve à l'île, à la famille, au bistrot plein d'amis.

Une solution à ce problème humain semble bien être l'automatisation de tous les phares ; Nividik, au large de la pointe de Pern, est sans veilleur.

Qu'en pensent les gardiens ?

A Créach, un ancien de la Jument pondit :

« Mais alors que ferons-nous ? »

En pantoufles, vêtu d'un bleu de travail trop court, il montait d'un pas sûr, équilibre les centaines de marches, descend à la lanterne ; inertes le long du mur, ses bras pendaient, c'était l'été.



La courrier ; cela s'appelle eussa - Le continent -



QUESSANT : TERRE DE FEMMES

même d'un prisonnier tournant dans sa geôle ; il avait une trentaine d'années. Prisonniers d'un phare, prisonniers d'une île il y a peu de différence.

Les hommes nés à Quessant restent attachés à cette terre rude comme un enfant à sa mère, c'est là qu'ils ont pris racine, c'est là qu'ils finissent leur vie.

« Pour moi Quessant c'est une côte déchiquetée, le plus beau pays c'est le continent avec tous ses arbres alignés, l'île est rude, la tempête, toujours la tempête ! »

Ce vieil homme rêvait d'une nature ordonnée et domptée ; tout sur l'île est trop grand, trop violent, et pourtant cette terre déchiquetée lui appartient, comme elle appartient à tous les Quessantins ; elle est leur terre et ils l'aiment avec passion.

Ce soir-là il pleuvait ; dans la salle à manger de M^{re} Morin, nous avons longtemps parlé de nuits terribles, des nuits de tempête.

Patron du canot de sauvetage, François Morin a disparu en mer, avec son équipage ; il avait sauvé des dizaines de personnes, naufragés ou simplement malades de l'île ; lorsque le vent souffle trop c'est le canot de sauvetage qui, comme autrefois, conduit les malades à Brest.

Un jour Morin partit poser ses caillots à la pointe de Pern, il ne revint jamais. Comme tous ceux dont les corps ne sont pas rendus par la mer il a été déposé dans un monument au cimetière de Lampaul. Nous parlons longtemps, les tentes des femmes dont les maris ont été mission de sauvetage, il y a ces îles brisées et leurs hallucinantes légendes, puis il y a l'île, la mer, le vent.

Au cours de cette même nuit du capitaine Stiff, un enfant était entre la vie et la mort ; très tôt le lendemain matin un hélicoptère l'acheminait sur Brest.

Les femmes de la famille étaient venues dire adieu à ce bébé peut-être perdu ; immobiles, debout dans le vent, elles essayaient furtivement une larme, ça leurs coiffes noires frissonnaient dans le vent aigre.

V. de MALLMANN.

Tout sur l'île est trop grand, trop violent...

FIN

L'ARGOAT



La vallée de Daulés. Nous sommes ici à quelque 200 m d'altitude, mais le créta des rochers se dessine, rude et grandiose, comme aux plus hauts sommets des Pyrénées.



DU BOUT DU MONDE

LES transitions, nous l'avons dit, sont souvent brusques en Bretagne intérieure. Passé la forêt idyllique de Trévores dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, nous nous trouvons soudain devant les deux arides pitons rocheux de Laz, qui sont à l'Argoat ce que les Roches Tuilière et Sana-daire sont à l'Auvergne. Se tenant à distance comme deux garde-frontières ennemis ils ménagent un splendide point de vue sur le bassin de l'Aulne. Le calvaire et la petite église de Laz retiendront quelques instants le visiteur. De belles statues anciennes ont été placées avec goût sur le mur du presbytère.

L'ARGOAT DU BOUT DU MONDE

SOUS LA VIERGE NOIRE

Nous effectuerons ensuite le crochet de Roudouallec pour y visiter l'église du XVI^e encadrée d'arbres séculaires et plusieurs mégalithes, dont le plus important est l'Allée couverte de Castel Ruffel. Une route vicinale tortueuse, mais pittoresque, nous conduira alors à la chapelle Notre-Dame-du-Cran en Spézet, dont les vitraux du XVI^e évoquant entre autres la légende de saint Eloi et le martyre de saint Laurent, sont sans doute les plus beaux de Bretagne. La statuaire est également fort riche. C'est le dimanche précédant la Pentecôte qu'il faut visiter cette chapelle. En ce jour de pardon on pourra y admirer les offrandes faites au recteur : lourdes mottes de beurre artistiquement décorées et billets de 100 F si légers qu'on doit les épinglez... Les derniers sommets de la chaîne des Montagnes Noires s'élevaient autour de Spézet et de Gourin. Du Roc de Touléron, colline aride haute de 326 mètres, on domine un immense paysage de landes et de rocaillies. Entre Touléron et le rocher de la Vierge Noire s'étale le cirque désolé de Laobou. Tout autour de Gourin s'ouvrent des carrières de pierre blanche et d'ardoise, dont la production souffre du marasme actuel de l'Argoat. Plusieurs centaines d'habitants ont émigré en Amérique et il reste maintenant au Canada une localité nommée Gourin. La ville connaît l'effluence le dernier dimanche de septembre, à l'occasion du pardon des Semeurs de binious et bombarde. Une cultuelle procession à cheval parcourt les quatre kilomètres qui séparent la chapelle saint-Hervé de l'agglomération où se disputent ses courses hippiques et des luttes bretonnes suivies par un public enthousiaste.



Une vieille rue de Pontivy. Seule l'enseigne du magasin témoigne du XIX^e siècle.

LA CITE DE CORENTIN CARRE

Après un arrêt à la chapelle ruinée de Bouthiry et à l'église du Saint nous rejoindrons le Fouët, où nous verrons sur la place de vastes halles moyenâgeuses et le monument élevé à la mémoire du héros Corentin Carré, engagé à quinze ans, mort en combat héroïque. Mais Le Fouët tire surtout sa renommée de ses chapelles. Celle de Saint-Fiacre dont la façade est surmontée de trois clochetons, renferme un magnifique jubé en bois polychrome orné de personnages pittoresques : un couple d'amoureux, un garsnet volant des pommes, un ivrogne vomissant un renard. Celle de Sainte-Barbe vaut surtout par sa curieuse situation au-dessus d'un ravin profond de 100 mètres. De beaux escaliers à balustrade mènent à l'oratoire saint-Michel bâti sur un rocher et à un édifice qui abrite une cloche que les pèlerins font sonner à toute volée. La fontaine nichée dans la sauvage vallée de l'Elle est fréquentée par les jeunes filles en quête d'un mari.

UN CLOCHER DE 70 METRES

A travers un paysage contrasté, landes incultes et prairies verdoyantes, nous roulons maintenant vers l'église de Kernazcléden.

joyau de ce musée à ciel ouvert qu'est l'Argoat. Cette église de 1453 marque en effet l'apogée du style flamboyant breton. Une splendide balustrade ajourée court au-dessus du flanc sud percé d'une magnifique rosace et de deux porches où les mains de modestes artisans ont ciselé le granit avec une virtuosité qu'on ne se lasse pas d'admirer. L'intérieur abrite d'étonnantes fresques du XVI^e, dont une représentation des tourments de l'enfer susceptible de tempêter bien des insouciances !... Nous gagnons ensuite Guéméné-sur-Scorff qui possède quelques vestiges d'un antique château et de vieilles maisons cernant une place inégale où s'élève la colonne du lieutenant Bison, héroïque Guémois qui se fit sauter avec son navire abordé par des pirates grecs. Si l'heure est venue de passer à table ne manquons pas de goûter l'andouille, spécialité du

pays. Mais malgré les attraits de la gastronomie de l'Argoat (charcuteries, truites, poulets, crêpes, cidre bouché), sachons reprendre la route, car de nouveaux émerveillements nous attendent, tel celui de voir s'élever audessus de l'humble village de Quéven le clocher haut de 70 mètres de l'église Notre-Dame dont la rosace est plus belle encore que celle de Kernazcléden. Lors du pardon très fréquenté du 15 août, la statue ouvrière de la Vierge dévoile aux visiteurs ses douze minuscules bas-reliefs, et un ange mécanique descend du clocher sur un câble. Du plateau de Quéven la route descend lentement vers la vallée du Blavel, dont on domine à Castenne le large méandre qu'il occupe autour de la presqu'île de la Couarde, où les Romains édifièrent un oppidum. A gauche, saint-Nicolas-des-Eaux et ses toits de chaume. A droite, la chapelle et la grotte ou saint



Un spécialiste de la pêche au saumon sur les bords de l'Elle au Fouët.

Gildas vécut et mourut solitaire... Qu'il est donc difficile de se résoudre à quitter ce site enchanteur que fleurissent genêts, ajoncs et bruyères, et qu'égayent les stridences des grillons ! Mais le clocher de saint-Nicodème, planté sur l'horizon, appelle les visiteurs. Et c'est encore un autre émerveillement que de découvrir cette fabuleuse chapelle aux curieuses sobriétés et sa triple fontaine flamboyante dont l'eau immunise le bétail contre toutes les maladies.

NAPOLEONVILLE

Pontivy, ville la plus importante du circuit de l'Argoat, ne compte pourtant que 12 000 habitants. Son titre de sous-préfecture ne lui

confère plus cette grandeur qui fut sienne lorsque les Rohan en firent leur fief ou que deux empereurs, désireux d'en promouvoir l'essor, lui donnèrent le nom de Napoleonville. Les maisons anciennes de la place du Martray et l'imposant château des Rohan, accolés sur deux tours trapues, font le charme du quartier ancien. Les rues de la ville moderne portent des noms tirés de l'épopée napoléonienne. Depuis que les péniches ne glissent plus sur ses eaux calmes le canal attire une légion de pêcheurs. Notre route le franchit dès la sortie de Pontivy, pour s'élever ensuite vers Mur-de-Bretagne en un parcours en dents de scie. Au siècle dernier Carot peignit des chênes séculaires qui entourent la chapelle Sainte-Suzanne, près de laquelle un cromlech a été reconstitué lors d'un récent Gorsedd des Druides. Mais les attraits majeurs de la

contrée sont la vallée de Poulancré et le lac artificiel de Guerledan, que l'on découvre du rond-point aménagé à deux kilomètres de la bourgade. L'immense retenue d'eau, submergeant les gorges du Blavel, s'est étalée jusqu'à mi-pente des collines couvertes de saquin à mi-pente des collines couvertes de saquin. Un site voisin surgit ainsi au cœur de l'Argoat. En été la plage de Beau-Kivage-en-Carrel connaît l'afflux des pêcheurs et des Canotiers. L'équipe de France de canoë-kayak s'y entraîne souvent. Son moniteur considère que ce plan d'eau, toujours abrité des vents, est le plus propice en France à l'exercice de ce sport dynamique. Le lac était malheureusement partiellement vidé cet été. Entre Carrel et Bon-Rapoz, la Nationale 164 bis procure de belles échappées sur le lac de Guerledan, puis sur la forêt de Quézac de Guerledan, puis sur la forêt de Quézac de Guerledan. Ce profond

L'ARGOAT DU BOUT DU MONDE



Le lac de Guerlédan. Aménagé par la municipalité de Mur-de-Bretagne, le lac est un plan d'eau remarquable pour la voile et le canoë.

cañon, où court un mince ruisseau, restitue la vision de ce que dut être le monde à sa création. Rien sur les crêtes hérissées d'aiguilles schisteuses, entre lesquelles ne poussent qu'aïeules et ronciers, n'a été changé par l'homme. La forêt de Quénécan, toute proche, offre en contraste des sites pleins de poésie bucolique, tels que les ruines de l'abbaye de Bon-Repos se mirant dans les eaux du canal, ou bien le village des Forges avec son château entouré de jardins suspendus, ou encore les étangs du Fourneau et des Salles, le chaos du Breuil-du-Chêne, et surtout une ravissante chapelle nichée dans une clairière féérique qu'il vous faudra découvrir dans l'épaisseur des futaies...

DE GOUAREC A ROSTREHEN

Un drame sentimental, que la légende ignore, se joue sur le trajet de Gouarec, où le canal fait à la route une cour d'abord distante, qui

se fait bientôt pressante, au point de devenir importune dans l'étroit défilé du Bonnet-Rouge. Au sortir, sans éclats intempestifs, c'est la rupture. Un canal déchu ne saurait en effet se faire le chevalier servant d'une route dotée de charmes aussi fastueux !

Gouarec, où l'on verra l'ancien pavillon de chasse des ducs de Rohan, est un lieu de séjour idéal pour les pêcheurs. Les habitants de Rostrehen en diront autant de leur petite ville dont la collégiale et la fontaine du XVI^e retiendront l'attention. La halte suivante sera Saint-Nicolas-du-Pélem, fière de son église (1470) à la riche verrière, et aussi de sa piscine moderne, de ses chapelles et de ses étangs. Une route accidentée nous mènera alors par la sauvage vallée du Faouzel à Lanrivain, modeste bourgade dont l'enclos paroissial comporte une église aux pittoresques garquoilles, un calvaire qu'oniment des pernoes en costume Renaissance, et un ossuaire non désaffecté qui inspira à G.-Ch. Toussaint, poète des Mirrors de Goules, des vers éton-

namment évocateurs. Les sportifs préféreront sans doute escalader les entassements de rochers de Toul Goulic qui englobent le Blavet sur plus de 500 mètres.

A L'HORIZON : COAT LIOU

Notre périple se poursuit désormais en ligne droite vers Guingamp. Mais nous nous arrêtons encore à la chapelle du Guiaudet, pour y contempler son jeu de cloches, sa Vierge couchée et son chemin de croix extérieur ; puis à Kerien dont l'église renferme une roue à carillons ; et enfin à Bourbricac — présenté dans Bretagne-Magazine de juin dernier — que nous atteignons après un parcours sinueux à travers des landes fleuries, d'où nous verrons se découper sur l'horizon le dôme du bois de Coat Liou couronné d'une ancienne tour de télégraphe, et le clocher de l'arguesleuse église dédiée à saint Briac, qui guérit l'épilepsie. Sous le chœur roman se trouve une crypte



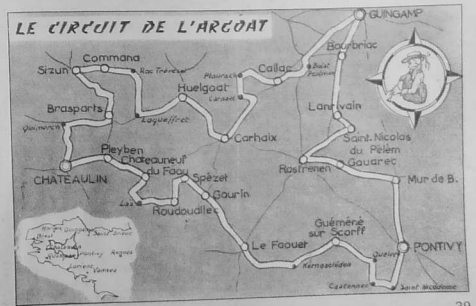
Ce berger des collines de l'Argoat est sans doute l'un des derniers pâtres du cœur de la Bretagne. La silhouette d'un poteau électrique, et le « moulin » annoncé qu'il est fin le temps des douces et tendres poésies pastorales. Mais ceux qui iront en Argoat retrouveront ses traces dans la violente beauté du paysage.



Dans l'Argoat, la lutte bretonne se pratique encore souvent et attire les dimanches d'été, de nombreux spectateurs.

du XI^e. Les porches sont ornés d'une profusion de sculptures. 11 kilomètres encore d'une route en lacets à laquelle le Treux tient bientôt compagnie et l'on rejoint Guingamp... Ainsi s'achève l'itinéraire du circuit de l'Argoat. Que d'églises, de calvaires, de fontaines ! Que de gorges, d'étangs, de rochers ! Tous méritent pourtant d'être vus. Cet article a l'ambition de servir de guide et d'aide-mémoire aux futurs visiteurs de la Bretagne intérieure. Que ceux-ci ne s'étonnent pas l'être d'être abordés à l'improviste par les membres de notre Comité. Nous avons préparé à leur intention un questionnaire du style « jeux radiophoniques » et nous jugerons de leur savoir. Si nous n'en sommes pas satisfaits, certaines complications nous permettront de servir ; modérément un antique châtiment nous contraindrons les ignorants à n'avancer chaque jour que de la longueur de leur automobile, afin qu'ils aient fait le temps d'apprendre et d'apprécier l'Argoat...

Edmond REBILLE,
Président du
Circuit de l'Argoat.



LA PAGE EN BRETON

PETRA EO
S.A.D.E.D. ?

BRUDAN HA SKIGNAN
30, leurgêr al Lisoù - ROAZHON
EMBANNADURIOU AR BIBL

TESTAMANT NEVEZ

Aviel Sant Mazhev : 4,50 — Avel Sant Mark : 4,00 — Aviel Sant Lukaz : 5,00 — Aviel Sant Yann : 4,00 — Diskleriadur Sant Yann : 4,00 — Al Liskerou Katolik : 3,50 — Oberoù en Istrañ, Iridigezh gent an Aotrou Kollo a vo embannet hep dale.

TESTAMANT KOZH

Habakouk, Habbio, Yona : 3,00 — Levri ar Furnez : 3 — Kalleh : a zo divial — War ar stêrn : Ar Salmoù : a vezo embannet en urzh ofis ar Brevial, da servijout evit ar bedenn pe al lidoù.

En niverenn 4 « STUDI HAG OBER », rummadnevez, eo bet embannet Iridigezh « Kernen ar C'Hanennel (Canticum Cantorum) : 6 lur.

EDITIONS DE LA BIBLE

écrite à
M^{lre} Saint-Gall-de-Pons
Keresperz, 22-LOUANNEC.

ENOR D'AR BREZHONEG E GOUELIOU-MEUR KERNEV

Bep bloaz e vez dibabet e Kemper ur « Rounez » da geñver ar Gouelioù bras a laka kement ha kement a dud, estrenien ha Brezhoned, da zerezek e Kêr-benn Bro-Gernev.

Ne vez ket dibabet ar Rounez evel ma raer peurliesañ evit ur « Miss a-bennak. Goulennoù a vez graet ouz armerzhed yaouank divarben istar ha sevenadur Ar Vro. Ur plach yaouank eus Gourin eo a zo bet dilennet evit ar bloaz-mañ. An Dimezell Nicole Montfort eus Landzert e Gourin a ra bemdez-Doue gant hor yezh er gêr — hag a zo bravoc'h lenn ha skrivan ar Brezhoneg — bet eo bet er skol gant ar breur Visant Séite e-pad pell amzer.

STROLLAN AN DESKADUREZH EIL DEREZ a zo e bal ozañ e Breizh un deskadurezh kevatal d'an hini a vez roet d'ar yaouankiz e kement lra sevenadur a zo.

Kentelioù a vez graet gant helennourion di-babel e-touez ar gwellañ arbennerion a zo e Breizh war holl skourrou ar ouiziegezh a-vevnañ.

Digor eo ar Strollad d'an holl dud a gemer preder gant dazoned ar Sevenadurezh e Breizh.

Reññ a ra tro d'en em vorekaat war an holl danvezioù-skol.

PETRA A GINNIG DEOCH

Mar fell deoc'h ober e brezhoneg ar studioù a c'heller e-barzh forzh petere kelennerion Europa, lakit hoc'h anv war roll ar skolidi evit unan pe meur a zavez hervez an amzer a c'heller diouerñ.

Mar fell deoc'h gwelet an Deskadurezh Eil Derez brezhoneg a kelennerion hag a kement ar plus a zo dleat dezhi, lakit hoc'h anv war roll an Iridi-harpañ.

Mar hoc'h eus graet labourioù o lennañ d'an Deskadurezh Eil Derez, e c'heller dont da vezañ kelenner.

PENAOZ MONT E STROLLAN AN PEZKA- DUREZH EIL DERE ?

Kentañ tra hoc'h eus d'ober eo en em lakaat e drempred gant ar C'hreizenner (1), o venegiñ dezhoñ ar perzh a ginniget da gemer en oberoñ ar Strollad.

Kaset e vo deoc'h gantañ kement diskleriadur hoc'h eus ezhoñ.

Enseignement du SECONDE DEGRE en LANGUE BRETONNE...
« S.A.D.E.D. » (Strollad An Deskadurezh Eil Derez), Sciences - Littérature - Histoire - Géographie - Linguistique...
Ecrire à : « S.A.D.E.D. », Saint-Dizier, 35-CHATEAUBOURG (Bretagne).
REVUES - LIVRES - DISQUES bretons. Renseignements, catalogues : écrire BRUDAN HASKIGNAN, Documentation, 30, place des Lices, RENNES.

(1) Chomlec'h ar C'hreizenner : S.A.D.E.D., Saint-Dizier, 35-CHATEAUBOURG.

DE LYRE EN CIMAISE

LONDRES-GUINGAMP-MORLAIX... BRETAGNE... TERRE DES PEINTRES

La formule lancée par notre compatriote Freddy Noël qui en démontre le bien-fondé, deviendrait-elle un slogan, ainsi qu'en témoigne le succès des expositions de Londres, de Guingamp et de Morlaix et le choix du titre pour ses livres proposés d'un rédacteur en chef par un grand quotidien de l'Ouest ? Par sa diversité, par la luminosité de son ciel, son mystère, son exotisme, la Bretagne a attiré peu ou prou tous les artistes. Si l'été en inspire le pittoresque (et certains le regretteront) les meilleures saisons pour la peinture n'en demeurent pas moins le printemps qui, selon Chateaubriand, fleurit plus tôt en Bretagne.

Quant à l'automne, il fit dire à un écrivain souvent cité dans les anthologies : « Je donnerais deux écus pour un automne. » L'hiver, l'hiver enfin... un temps à ne pas mettre un artiste dehors, mais une saison qui présente les formes, desine les ombres... Des épures n'en demeurent pas moins les anciens trouvères : « Hiver, vous n'êtes qu'un vilain. »

... A côté d'œuvres d'Emile Bernard, Terre des peintres montre que la tradition se perpétue... Les signataires portaient d'elles-mêmes : Brayer, Ciry, Paul Collob, de Gallard, de Connick (récent lauréat du Prix de la Critique) avec un tableau sur Saint-Severon, Les Bretons Louannec, Le Merdy, Couliou, Mohé, Pasquier, ainsi que les amis de la Bretagne : Nolot, Rigaux, Maufroy, Durand et de Rocher, lequel présentera avec Pasquier une exposition à Saint-Brieuc au moment de la faire-exposition.

Enfin, Freddy Noël nous signale dans le cadre du Festival du Trégor et du Léon, un remarquable programme réhaussé de bois gravés de Félicie Herr et édité sur papier japonais à Saint-Brieuc au moment de la faire-exposition.

PRÉFACÉ DE LA GEAULE

Préfacé par le général Weygand, Charles Dormontal a publié un drame théâtral historique en quatre actes, Vercingétorix et Sabine aux Tresses d'Or. C'est toute la boulevaresque « passion » du premier résistant de l'Histoire de France, dans la civilisation de la Gaule indépendante ou préromaine. Le livre est en vente chez l'auteur, 45, avenue du Général-Bizot, Paris (12^e). (Franco : 16,50 F.) Charles Dormontal appartient au collège druidique des Gaules ; Prix Gonin et Prix Montyon de l'Académie française, il est fondateur de l'Académie Montespique et membre de l'Académie d'Histoire.

PRÉSENTATION D'UNE FAUSSE NATION

Yann Brekilien, rédacteur en chef de notre confrère, la revue Breizh qui fait la liaison entre les différentes associations de la Fédération Kendaoc'h, a publié une Histoire européenne de l'Europe dans la collection « Commentaire » dirigée par Emmanuel Blanc et éditée par la librairie du Journal des Notaires et des Avocats, 6, rue Mézières, Paris (6^e). Prendre l'Europe comme « entité historique » et en retracer tout au long des siècles l'évolution et les péripéties était une entreprise audacieuse, à laquelle, il faut l'avouer, Yann Brekilien s'est attaché avec honnêteté et précision. S'il ne convainc

pas tout le monde, loin s'en faut, son livre aura eu le mérite, comme il le souhaitait, de « jeter bas ce mur d'obscurantisme... et aider à la naissance de cette foi européenne ». Une volonté bien déterminée et louable, s'inscrit en filigrane tout au long des trois cents quatre-vingts pages : avec le réveil de la « conscience européenne », faire renaitre la vie des provinces, des régions. Cette démonstration nécessitait une hypothèse de base qu'il est bien difficile d'élever en postulat : « L'Europe apparaît comme un pays à la fois un et multiple, où les hommes et les paysages se complètent harmonieusement les uns les autres, et où les découpages politiques ne reposent sur rien de réel, ne correspondent à rien, ni du point de vue géographique, ni du point de vue technique, ni du point de vue économique. »

La sentence est trop simple pour être admise ! Certes nous ne nierons pas l'unité du vieux monde, et Nietzsche avant A. Siegfried et tant d'autres ont décelé dans la tradition européenne l'apport tri- et de la révélation judéo-chrétienne, à travers ces valeurs auxquelles l'Occident a rendu un culte tout au long de vingt siècles : l'individualité, la liberté, l'universalisme. De la même façon nous pouvons difficilement sous-estimer cette Europe inventrice des poésies. Comme l'écrivait Georges Duhamel, « la principale vertu de l'Europe, son don essentiel au monde, c'est cette capacité de produire des crûs de type nationaux avec un fort arôme spirituel et historique bien à eux ». Si l'on accepte l'âme, la résultante vivante d'une province, la logique du raisonnement conduit à une gradation qui se dessine facilement et que Yann Brekilien semble rejeter : si le Breton et le Bavarois se sentent d'abord breton et bavarois avant de se prévaloir de la qualité française ou allemande, le Français ou l'Allemand sera d'abord français ou allemand avant de se concevoir européen.

Le débat est ouvert : l'Europe se ferait-elle sur les « Patries » ou les « Régions » ? Le mérite de Yann Brekilien est d'avoir rendu aux entités régionales la place qui leur revient au cours de ces vingt siècles d'histoire européenne. Il nous invite ainsi à mesurer le rôle qu'elles doivent jouer dans une Europe unie. Il nous met en garde contre la technique du « melting pot », dont certains aimeraient user pour rapprocher les peuples du vieux continent, en créant ainsi tout particularisme, nationalisme ou provincial.

POUR LES BRETONS ET LES... DOUARNENISTES

La collection « Bretagne vivante », éditée par les « Editions d'Art Jos Le Doaré », vient de s'enrichir d'une seconde monographie de Guy Leclerc : Douarnenez, port de pêche. Ce livre de 55 pages, abondamment illustré par l'excellent photographe Jos Le Doaré, est un parfait guide touristique et humain de Douarnenez. L'auteur, qui n'a pas l'ambition de faire une analyse exhaustive du charmant port finistérien, n'a cependant pas hésité à donner quelques synthèses statistiques, à faire une étude géographique, démographique et économique pertinente. Le style reste cependant très littéraire et c'est une impression de chaude poésie qui se dégage de l'ouvrage.

(Editions d'Art Jos Le Doaré.)

L'AIGLE DE GAULE

Préfacé par le général Weygand, Charles Dormontal a publié un drame théâtral historique en quatre actes, Vercingétorix et Sabine aux Tresses d'Or. C'est toute la boulevaresque « passion » du premier résistant de l'Histoire de France, dans la civilisation de la Gaule indépendante ou préromaine. Le livre est en vente chez l'auteur, 45, avenue du Général-Bizot, Paris (12^e). (Franco : 16,50 F.) Charles Dormontal appartient au collège druidique des Gaules ; Prix Gonin et Prix Montyon de l'Académie française, il est fondateur de l'Académie Montespique et membre de l'Académie d'Histoire.

<p>VIGNETTE N° 6 PORTE-CLÉS</p>	Coller ici une Vignette	<p>BULLETIN DE PARTICIPATION À L'OPÉRATION PORTE-CLÉS</p> <p>(Coller 4 vignettes de numéros différents sur les cases indiquées et joindre 3 timbres à 0,50 F. pour frais d'envoi) pour recevoir le magnifique porte-clés</p> <p>Nom</p> <p>Prénom</p> <p>Adresse (complète en capitales)</p>
	Coller ici une Vignette	
<p>A découper et à adresser à BRETAGNE-MAGAZINE 126, rue des Rosiers - 93 St-OUEN</p>		

RENAN EN LIBERTE



Renan par Beraud

Ernest Renan est né à Tréguier (Côtes-du-Nord) le 28 février 1823. Fils d'un capitaine au long cours, élevé par sa mère et sa sœur, il reçoit les leçons de bons prêtres qui le poussent vers le séminaire à Paris. Mais à 23 ans il perd la foi. Il devient maître d'études, passe tous ses grades jusqu'au doctorat, écrit « L'Avenir de la Science » (1848) et se marie. Chargé de mission archéologique en Phénicie (1860-1861) il médite sur les lieux où vécut Jésus et compose près de Byblos sa « vie de Jésus » (1863) qui fera scandale. C'est le premier livre d'une grande fresque historique qui en comporte huit : « L'histoire des origines du christianisme ». Professeur au Collège de France, il est vite destitué, retrouve sa chaire en 1870. Il tente en vain de jouer un rôle politique et entre en 1876 à l'Académie française. Il continue à écrire malgré sa santé. Meurt à Paris, le 2 octobre 1892.

« Le plus bel emploi du génie est d'être le complice de Dieu. »

Dans le Bréhat de son enfance, deux ans avant sa mort, Renan confiait à quelques proches ses projets de travail : dans le nombre, une *Histoire de la Bretagne* en six volumes. Il l'eût écrite avec la même connaissance intime de la matière, la même conscience et le même charme d'érudition qu'il avait opposés pendant toute sa vie à une œuvre aux dimensions universelles. Car cette Bretagne, laissée à quinze ans où il n'a un peu voyagé que très tard, il y tenait par toutes ses fibres. Son cœur y était resté. Il a été bien moins un Breton déraciné qu'un émigrant pauvre qui connaissait bien le visage de son pays. Il l'a décrit avec tendresse, il en a tracé une esquisse d'une émouvante beauté que nul n'eût composée mieux que lui : l'esprit de sa race, les mille replis de son âme tourmentée, la profondeur de ses instincts religieux, l'inquiétude de son peuple en même temps que sa pitié fluidifiée, d'une grâce un peu languide qui en est un des traits inimitables du peuple à la douce mélancolie de la poésie celtique.

Renan ressemblait passionnément à sa terre natale et de cette ressemblance pleine de mystérieuse et légendaire grandeur, il a puisé une œuvre gigantesque dont les racines secrètes plongent directement aux sources mêmes de la sensibilité bretonne : philosophie, philologie, politique, critique littéraire, histoire (les origines du christianisme, le peuple d'Israël), la mythologie poétique, le bouddhisme, pensée où le maître n'a pas pénétré ? Son œuvre est la plus merveilleuse synthèse de toutes les tendances philosophiques qui ont agité l'humanité. Mais, quel qu'il ait été le charme exercé par Renan sur ses contemporains, on peut douter qu'aucune de ses idées ait eu une influence directe sur son temps. Il n'a d'ailleurs jamais recherché cette sorte d'autorité et il est visible même qu'il la redoutait. Il disait souvent : « On ne philosophe jamais plus librement que quand on sait que la philosophie ne tire pas à conséquence. » Avant tout, il a voulu rester un esprit étranger à tout parti pris, sans ambition politique, dont l'éducation l'avait porté à dégager des événements leur intérêt moral, leur signification spirituelle plutôt que leur importance factuelle. Renan n'a jamais été qu'un politique par occasion. Il n'a laissé aucune trace dans les débats parlementaires et son action n'est pas de celles qu'on relève dans les constitutions ou les lois. Son vœu le plus cher et le plus secret est en même temps le plus simple, il s'écrivait tout au long de son œuvre : vivre en homme libre.

Ce Renan en liberté qu'est-il ? Un grand aristocrate. Mais cet aristocratie est une preuve d'orgueil profond : orgueil de race, orgueil intellectuel, orgueil moral, autant d'affirmations de cette volonté d'isolement par laquelle on croit attester sa supériorité. Chez Renan, l'orgueil est sacerdotal. Il considère la

vie comme chose sainte et dédaigne sans affectation hypocrite le monde des intérêts et des plaisirs. La foule matérialiste pour laquelle il n'existe qu'une succession de basses jouissances n'a droit qu'à son mépris. Selon les circonstances, cette implacable condamnation évolue et se modifie. Aux heures d'enthousiasme elle se réclame du sacerdoce du savant, aux jours d'ironie tranquille elle se laisse aller aux sensations rares qu'une âme éprouve au contact de l'univers.

Aristocrate, on peut l'être en se comparant soi-même à la foule. On peut l'être aussi en envisageant la subordination des individus les uns aux autres et l'assujettissement des masses aux volontés d'une élite. C'est dans cette dernière conception que Renan, avec une curiosité sympathique pour toutes les manifestations de l'humanité, comprenait l'équilibre social d'une nation. Ce qui faisait pour lui le charme incomparable du passé c'est que le contraste entre les individus et les classes sociales y est plus vigoureusement marqué. Le régime des privilèges, des castes et des corporations, s'il est détestable au point de vue d'une politique libérale, a l'avantage de faire de l'individu l'interprète d'une petite société autonome et traditionnelle. Le paysan, l'ouvrier, le marchand, l'homme de loi ne sont pas les représentants anonymes de la division du travail comme dans nos démocraties modernes : ils ont une physionomie originale qui concerne toute leur dignité. Renan croyait en une hiérarchie providentielle où les individus tous inégaux seraient ordonnés en vue d'une fin déterminée. Or, la démocratie tend précisément à effacer les inégalités naturelles à créer un type d'homme moyen cherchant à réaliser un minimum de bien-être. C'est pour cette raison que Renan la haïssait. Il estimait qu'elle préparait le règne du bourgeois par-

cimonieux, du petit cultivateur âpre au gain, de l'ouvrier jaloux de ses avantages acquis. Dans sa recherche systématique de la paix sociale, elle évitait les glorieuses épreuves et les entreprises téméraires mais enlevait du même coup tout pittoresque pour ne laisser qu'une effroyante monotonie. Un pareil état social était insupportable à Renan. Quand il comparait la médiocrité pacifique de l'État moderne aux crises d'exaltation des âges de foi et d'enthousiasme, il s'irritait d'appartenir « à un pays éteint, à un siècle sans espérance ».

Ces œuvres en liberté qu'il s'écriait : « Vivent les excès ! Vivent les martyrs ! » pour cacher un aveu d'amertume et de regret, qui souhaitait à longueur de pages le retour à une civilisation plus conforme à la nature humaine, qui sortait inquiet de longues méditations sur les époques disparues, ce Renan visionnaire, ce philosophe, cet historien des faits contemporains apparut dans des œuvres essentielles la lucide analyse d'un esprit critique dont l'appréhension des réalités politiques a permis de trouver en lui, non seulement un témoin capital de son temps, mais encore un écrivain aux dimensions étonnantes par l'exacte description des dangers menaçants notre monde que ses observations et ses expériences avaient su déjà déceler en germe au XIX^e siècle.

Ces œuvres prophétiques sonnent comme un avertissement valable pour l'Occident tout entier. Les idées politiques qui y sont développées ont fait de Renan un homme engagé dans le grand combat de la Résurrection nationale dont le flambeau, passant de main en main depuis Joseph de Maistre et Louis de Bonald jusqu'à Louis-Ferdinand Céline, a été finalement confié, au début de ce siècle, à un disciple même du Maître, Charles Maurras,



La maison de Renan à Tréguier

RENAN LIBERTÉ

« La politique est comme un désert où l'on marche au hasard. »

qui l'a porté à son tour pendant plus de cinquante ans...

Elles ne sont pas nombreuses ces pages d'homme libre, tout juste quelques centaines divisées en trois livres : la « Philosophie de l'Histoire contemporaine » (1859), la « Monarchie constitutionnelle » (1869), la « Réforme intellectuelle et morale » (1871). Elles nous révèlent une nouvelle face de son génie. Elles complètent et prolongent le finalisme de « l'avenir de la science » et des « Dialogues » dans lesquels il ont contribué à son développement, c'est-à-dire la réalisation de l'avenir en évitant les révolutions. Il ne faut pas voir ailleurs que dans cette doctrine les raisons du traditionalisme de Renan. Son opposition à la République et à la démocratie n'en est que la suite logique.

Dans sa « Philosophie de l'Histoire contemporaine » et dans sa « Monarchie constitutionnelle », Renan se propose un même sujet d'étude : dénoncer les causes d'instabilité des divers régimes politiques qui se sont succédés en France depuis la Révolution et surtout tirer de l'Histoire les enseignements qu'elle renferme. L'indiscipline de l'esprit public et le manque d'équilibre de notre nation sont pour Renan des éléments déterminants qu'il faut aller chercher très loin dans les siècles, au berceau même du pays, sans se laisser aveugler par les nombreux prétextes immédiats des insurrections passagères. Si l'on pouvait enfermer dans un seul phénomène historique les destinées de la France et même celles de l'Europe, Renan n'en verrait pas de plus important que l'invasion des Barbares qui provoqua la dislocation de l'Empire romain. Dans toutes les anciennes provinces de Rome, un conflit permanent s'est alors engagé entre les vestiges des institutions latines et les apports du droit germanique. Longtemps l'élément romain a prévalu ; quatre révolutions successives dans la première moitié du XIX^e siècle confirment ses effets perturbateurs sur l'histoire de France. Entre les deux courants venus des premiers âges de l'Europe, Renan, fidèle en cela au traditionalisme qui a toujours guidé ses idées, a choisi sans détour les bases solides de l'héritage germanique.

Des deux systèmes politiques qui se partagent selon lui le monde, l'un fondé sur la possession antérieure, la conquête et la tradition représentant le tempérament germanique, l'autre fondé sur les principes de la raison, le droit abstrait, universel, représentant l'idéal romain, il a toujours affirmé la supériorité du premier. L'exagération de l'élément romain dans notre développement historique a été pour Renan la cause première de notre impuissance politique et de notre inexpérience de la liberté ! Elle n'a pas été la seule. D'autres

causes sont apparues et parmi elles, la Révolution française. C'est à ce moment-là que Renan situe le dernier épisode du conflit entre l'esprit romain et l'esprit germanique, la suprême convulsion des forces venues d'outre-Rhin dans un combat implacable dont les séquelles encore vivaces n'ont pas fini de secouer l'Occident. La Révolution marque en effet pour Renan la victoire complète de l'élément romain. D'une part elle a détruit les derniers vestiges de la conquête germanique (royauté, inégalités provinciales, privilèges d'origine féodale), d'autre part elle a affirmé par ses constructions théoriques son attachement à l'idéal juridique gallo-romain, « au rationalisme politique », qui prétend gouverner le monde au nom d'une justice absolue, au mépris de la tradition et de l'expérience historiques. Pour le Maître, la faute politique de la Révolution fut de préférer les droits de l'Homme aux droits de l'Histoire. Son erreur morale fut de proposer une théorie qui érige en principe social le bonheur de l'individu. Il estimait que toutes les réformes qui visent uniquement à une augmentation de puissance et de bien-être sont indignes de la sollicitude du penseur. Contre les socialistes, Renan cherche ainsi à prendre position. Il se trouve aussi dans cette attaque opposé aux individualistes qui ont tort également et pour la même raison. Leur erreur commune est de supposer que la politique se réduit précisément à une question de bien-être et de puissance. Quand les socialistes disent : « Le but de la société est le bonheur de tous » ; quand leurs adversaires répondent : « Le but de la société est le bonheur de quelques uns », tous se trompent ; mais les premiers moins que les seconds. Pour Renan il faut dire : « Le but de la société est la plus grande perfection possible de tous et être le bien matériel n'a de valeur qu'en tant qu'il est dans une certaine mesure la condition indispensable de la perfection intellectuelle. L'État n'est ni une institution de police ni un bureau de bienfaisance ou un hôpital comme le voudraient les socialistes ; c'est une machine à progrès. »

Tout concourait à faire accepter par le Maître comme article de foi un tel principe : son caractère, l'éducation au séminaire, ses recherches historiques sur les origines du christianisme, mais surtout cet admirable aveu noté dans « Souvenirs d'enfance et de jeunesse » : « Le trait caractéristique de la race bretonne à tous les degrés est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale et intellectuelle souvent erronée, toujours désintéressée... Toute carrière ayant pour objet la recherche d'un intérêt quelconque, j'y aurais été nul, maladroit, au-dessous du médiocre... » En attribuant à l'humanité une destinée morale indépendante du bien-être des individus, Renan contredisait aux idées les plus communément admises à son époque. L'organisation de la liberté, la réglementation précise des droits de chacun, l'attribution à tous d'un minimum de sécurité, en un mot tout le programme politique et social des démocraties modernes le laissait

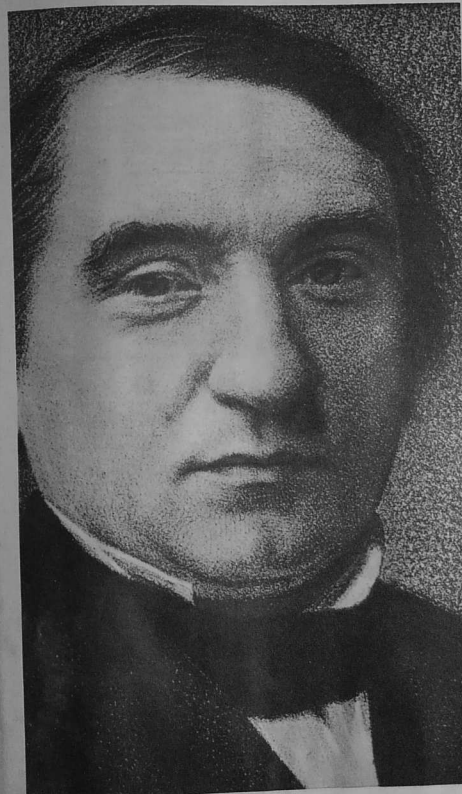
indifférent. De même il estimait que l'égalité proclamée en 1789 est la fin de tout équilibre parce qu'elle contredit la raison d'être de toute société : la subordination des individus les uns aux autres en vue d'une œuvre commune.

La bourgeoisie trouve juste qu'après avoir supprimé la royauté et la noblesse héréditaires, on s'arrête devant la richesse héréditaire. Pourtant, l'importance accordée à la fortune ne vaut pas mieux que l'importance accordée à la naissance. L'homme du peuple est logique, qui réclame le partage des biens. Que lui sert l'égalité de droit sans l'égalité de fait ? Le bourgeois s' imagine par son système de concours, d'écoles spéciales et d'avancement régulier avoir fondé une société juste. « Le peuple lui démontrera facilement que l'enfant pauvre est exclu de ces concours et lui soutiendra que la justice ne sera complète que quand tous les Français seront placés en naissant dans des conditions identiques. » Et Renan conclut : « La Révolution en définitive fut irréligieuse et athée... La base toute négative que les hommes secs et durs de ce temps donnèrent à la société française ne peut produire qu'un peuple roque et mal élevé... La jalouse résume toute la théorie morale de ces prétendus fondateurs de nos lois. Or la jalouse fonde l'égalité, non la liberté. » Renan ne varie pas ses critiques contre l'idéal démocratique. Toujours elles tendent au même but : la concentration des inégalités historiques. Pour lui, la société est un grand fait providentiel. Elle est établie non par l'homme, mais par la nature. C'est une hiérarchie, chacun à son rang est le gardien d'une tradition qui importe au progrès de la civilisation. « Mettez tous les individus sur le même rang, avec des droits égaux, sans lien de subordination à une œuvre commune, vous aurez égoïsme, médiocrité, isolement, sécheresse, impossibilité de vivre, quelque chose comme la vie de notre temps, la plus triste, même pour l'homme du peuple, qui ait jamais été menée. »

Peu d'écrivains furent plus fidèlement respectueux des institutions séculaires que Renan, peu ont célébré avec plus de poésie la légende incomparable de « cette grande royauté capétienne, sorte de religion née à Saint-Denis, consacrée à Reims par le concert des évêques, ayant ses rites, son liturgie, son oriflamme ». Jamais historien n'a qualifié plus cruellement l'acte du 21 janvier 1793 : « Le jour où la France coupa la tête à son roi, elle commit un suicide. » Contre la légende capétienne, contre la religion de Reims, c'est le vulgaire couteau destiné à faire tomber la tête des criminels qu'on leva... » « Le meurtre du 21 janvier est au point de vue de l'idéalisme, l'acte de matérialisme le plus hideux, le plus honteuse profession qu'on ait jamais faite d'ingratitude et de bassesse, de roturière vilénie et d'oubli du passé. »

Les vigoureuses attaques que Renan a menées contre les principes généraux de la Révolution française n'avaient d'autre but que d'atteindre par delà les événements eux-mêmes, la

« Le vrai sage est celui qui a reconnu l'immense illusion des choses. »



Renan, jeune, par Béraud.

démocratie qui en a été le produit. Ses objections contre ce régime sont de trois ordres. D'abord d'ordre physique ou naturel : l'inégalité des races et des individus est la base de toute doctrine politique ; ensuite d'ordre historique : le progrès est l'œuvre des aristocrates, l'ordre d'ordre philosophique : les tendances égalitaires sont les plus éloignées de l'idéal spirituel et moral vers lequel tend l'humanité. Compter à la solution démocratique, la solution oligarchique semble à Renan bien plus facile à concevoir car elle rentre dans les plans de la nature. Ainsi apparaît une nouvelle fois la loi de sélection : « La nature à tous les degrés a pour soin unique d'obtenir un résultat supérieur par le sacrifice d'individualités inférieures... Grand assurément est le nombre des existences purement égoïstes, matérialistes, irréligieuses, totalement perdues pour le but idéal de l'univers, mais il suffit qu'il y en ait quelques-unes qui ne le soient pas. » La nature aidée par la science pourra accélérer cette sélection naturelle. « Une large application des découvertes de la psychologie et du principe de sélection pourra amener la création d'une race supérieure, ayant son droit de gouverner, non seulement dans la science, mais dans la supériorité même de son sang, de son cerveau, de ses nerfs ; c'est à la science à prendre l'œuvre au point où la nature l'a laissée. » La philosophie aristocratique de Renan et sa doctrine de l'élite apparaissent là en pleine lumière, examinées avec une rare énergie, posées comme un fondement inébranlable qui exige le sacrifice des individus à la fin spirituelle et morale de l'humanité.

C'est un autre Renan que nous révèle un livre curieux et pathétique — le traité de l'œuvre politique — écrit au lendemain de la guerre de 1870 : la « Réforme intellectuelle et morale ». Pour le lecteur désireux de pénétrer plus profondément dans les contours sinués d'une âme complexe, c'est le plus beau portrait d'un idéaliste, surpris et horrifié par la brutalité des événements, que l'on puisse trouver. Renan fut d'abord plus frappé par l'issue des hostilités que son patriotisme était moins raisonné, plus sentimental ; toutes ses fibres en ont été meurtries, des fibres qu'il ne soupçonnait peut-être pas... Pour lui, après ce désastre, une profonde réforme est nécessaire. Elle doit se faire du haut en bas de l'échelle sociale, elle doit être intellectuelle et morale avant d'être économique. Les lendemains de Sedan sont l'occasion pour l'écrivain de se résumer et de réaffirmer une fois encore le réalisme politique de la démocratie française. Le Second Empire a récolté les fruits d'une nationalité politique de la démocratie française. 1789. Sous la notion d'égalité, se dissimule en effet une morale sociale dont le fondement est la reconnaissance du droit au bonheur pour chaque individu. Pareille morale prépare un peuple matérialiste ; c'est le reniement de tout idéal de soumission, de discipline, de sacrifice. C'est aussi la négation de toute organisation militaire. On reconnaît ici la thèse de

RENAN LIBERTÉ

« L'avenir de la France est un mystère qui déjoue toute sagacité. »

Renan. Pour lui la guerre est essentiellement une chose d'ancien régime ; elle est le contraire de cette âpreté dans l'esprit de la démocratie. La victoire de l'Allemagne n'a pas été seulement la victoire de la discipline, de la science et de la méthode sur l'anarchie, l'ignorance et la légèreté : elle est avant tout la victoire de l'Ancien Régime sur l'état social sorti de la Révolution.

Quel doit être l'esprit de la Réforme ? Renan n'en voit qu'un de valable : relever la France sur le modèle allemand avec les moyens suivants : rétablissement de la Royauté, restauration de la noblesse, destruction de tout socialisme étatique, organisation militaire selon le type aristocratique prussien. Ces différents points constituent la préface philosophique au programme des réformes pratiques proposées par l'écrivain. Il les résume en quelques lignes : monarchie constitutionnelle limitée et contrôlée, large décentralisation entraînant une forte organisation de la commune

et de la région, développement d'une bonne instruction primaire et d'une instruction supérieure capable de donner aux mœurs de la classe instruite la base d'une solide philosophie (le principe exposé par Renan consiste à revenir au système des universités autonomes et rivales que la France a eu le mérite d'inaugurer au Moyen âge et qu'elle a eu le tort d'abandonner), formation d'une chambre haute provenant de modes d'élection très variés et réalisant, à côté de la simple représentation numérique des citoyens, la représentation des intérêts, des fonctions et des spécialités, enfin séparation graduelle de l'Église et de l'État. C'est avec ce programme que Renan entra dans la vie publique. Certains ont soutenu de ses ambitions électorales. Elles paraissent si insolites qu'on pouvait les prendre pour un caprice de philosophe ou d'aristocrate. Pourtant en 1849 en Seine-et-Marne et en 1878 dans les Bouches-du-Rhône, l'écrivain a conscience que ce qu'il entreprend est un acte de vertu civique moralement réfléchi. Ce furent deux échecs. La politique des discours et des ban-

quets est faite de violence et de compromissions. Renan ne consentit jamais à ces excès. Il eut le courage de rester lui-même en face du suffrage universel. La foule ne lui a pas pardonné...

Mais il fallait agir. Vivre c'est toujours plus ou moins agir. Agir c'est affirmer une croyance. C'est là une obligation pour la société comme pour l'individu. Il faut rester le matérialisme desséchant ou s'engourdissement des nations les plus fortes. Ce n'est pas seulement pour calmer la fièvre de son enthousiasme que Renan s'est efforcé de croire mais pour répondre à un désir d'ordre esthétique. Pour lui, l'art marque un retour à l'unité ; c'est l'exhortation d'un tempérament, l'affirmation d'une personnalité, la réalisation sensible d'un idéal. Toute vérité humaine est faite des mille vibrations de l'univers perçues par chacun de nous, du son que rend une âme au contact des choses. Cette grande sensibilité, si Renan la devait aux qualités propres de sa race, il la devait aussi à un vif sentiment religieux. Au dessus des cultes, il y a pour lui une religion inséparable de la nature humaine : une simple religion du cœur, une intime poésie des hommes. Rationaliste, niant le surnaturel, Renan prédisait la transformation des croyances actuelles et l'opposition d'un christianisme réjoui. Il disait souvent : « Le temps est venu où le christianisme doit cesser d'être un dogme pour devenir une poésie. » Il avait gardé malgré l'abandon de la foi, le goût des rêveries profondes et des effusions mystiques. « Je suis un prêtre manqué » confia-t-il un jour à un ami. Et Alphonse Daudet ajouta plus tard : « Renan, c'est une cathédrale désaffectée ». Le mot était juste. D'une cathédrale Renan avait les dimensions écorchées, la grandeur historique, la majesté de l'allure, la finesse du style. Placez cet édifice dans quelque coin de l'Armorique et vous aurez une image d'une complète unité. Qu'il fut breton, chacun le sait, mais bien souvent on ne paraît pas avoir vu à quel point il l'était.

Fidélité inutilement dévouée, défense des causes désespérées, nulle aptitude à la vie pratique, nul esprit de conquête ni désir d'expansion dominatrice, résignation trop oisive à la fatalité ; dans ces caractères de la Bretagne historique ou légendaire, on devine ce que Renan revoit de lui-même. « Une race timide, réservée, vivant toute au dedans, pesante en apparence mais sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse » a-t-il noté un jour.

Deux ans avant sa mort, Renan à Bréhat entouré d'amis à qui il exposait son désir d'écrire une « Histoire de la Bretagne » déclarait en pensant à l'extraordinaire fresque épique que cette œuvre aurait pu représenter : « Voyez-vous, nous autres Bretons, nous ne demandons qu'une seule chose : c'est que chacun ait la liberté de bâhir à sa manière son roman de l'Érin. »

POL SIGAUD.



et la Grèce

Les ans n'ont point terni une telle gloire, n'en déplaît à certains nérophages qui lui prêtèrent de viles intentions ou qui souillèrent bravement sa tombe du Bâ.

Le contact de Chateaubriand avec l'Hellas se fit par Sparte. Il avait quitté Venise le 28 juillet. C'est un choc qu'il éprouva à la rencontre de Lacédémone. C'est là que commença vraiment son itinéraire vers Jérusalem. Il semble d'ailleurs qu'il n'ait fait que quelques concessions aux lieux communs dont on revêt la cité, éternelle colonnade. Les contradictions de Plutarque, l'admiration de Platon et de Diogène pour Sparte l'ont sans doute mis en défiance. N'est-ce pas la Laconie qui, étendant son bouclier à Platée et à Mycale, a permis à Euripide d'écrire ses chefs-d'œuvre et de diffamer ses bienfaiteurs ?

René ne maudit les Spartiates que du bout des lèvres. Il les admire plus qu'il les vilipende ! Quels accents pour parler de cette ville où « Néron, le despote, n'osa point entrer » ! Quels accents pour célébrer Lycurge, Agésilas, Lyandre et les vieilles pierres criantes de gloire éboulevées dans ces vallons !...

Mais Chateaubriand ne s'arrêta pas. En un langage sans pareil, il relate sa nouvelle odyssée, à lui l'Armoricain. Quels termes pour évoquer Argos, « venue pour deux cents ducats de rente viagère », pour montrer Mycènes ou un « enfant tout nu, un pâvre lui montre le tombeau d'Agamemnon », pour célébrer Athènes :

« O Solon ! O Thémistocle ! Le chef des ennueques noirs (est) propriétaire d'Athènes ! ».

L'itinéraire est un livre magnifique, mais que ce soit la Grèce continentale, ou la Grèce d'Asie, ou les îles, cette terre des dieux inspire au Breton un portage implacable et d'une sévérité sans pareille envers le Turc. Il anathémise à chaque page : « Quel désert ! Quel silence ! Infortuné pays ! Malheureux Grecs ! »

Cette clameur chateaubriandiste monta et retomba bientôt sur toute l'Europe sortie de ces luttes fratricides et qui se souviendra qu'à Léonidas trois siècles plus tôt, elle laissa lâchement son œuvre inachevée. René est le premier qui va ébranler l'opinion de cette Europe. C'est lui qui lance avec fracas la grêle dont Hugo apportera le chant némésique : « Les Turcs ont passé là », et Byron, le finale de Missolonghi.

Après cela, de pâles envieux peuvent bien exhaler leurs haines vaineuses ! Nous avons connu un poète grec venu tout exprès de l'Eubée à Saint-Malo pour fleurir la tombe du Bâ et un diplomate athénien nous a dit : « La cause de l'indépendance grecque lui doit tout ! ».

Certes il a été sévère pour les Turcs d'alors. « Ce peuple détruit tout, a-t-il dit. C'est un véritable fléau. » Et ailleurs, il dépiaut les Turcs « comme des tyrans que la soif de l'or dévore ». En vingt, en cent passages de l'itinéraire il laisse éclater son indignation contre l'occupant. Il a des rapprochements en apparence anodins mais qui soulèvent le lecteur contre le Turc. En d'autres cas, René l'accable de sa pitié, ironise contre sa dissemblance avec le pays qu'il opprime.

Revenu en France en mai 1807, Chateaubriand gagna sa Vallée-aux-Loeps et se consacra à la rédaction de l'itinéraire.

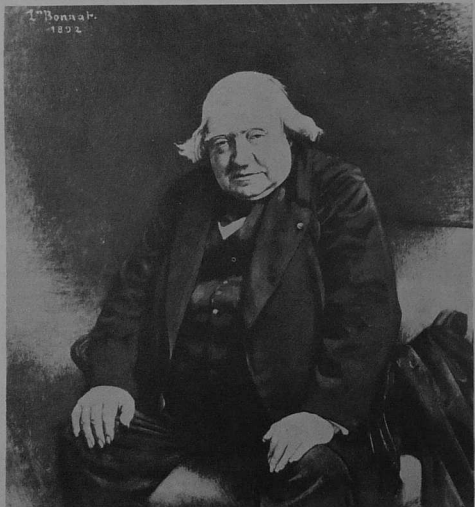
C'en est fait. La Grèce s'acheminera doucement, aidée surtout par la France, vers sa liberté. Elle l'entraînera dans les souffrances. Elle continue de le faire.

En 1908, il est permis de le penser ; les Bretons et les Grecs se souviendront, les premiers, d'un de leurs plus nobles frères ; les seconds, de celui qui fut leur portavoix initial, et, il faut le souhaiter, ils se rassembleront au pied de l'Acropole où l'Agora athénienne pour consacrer sa gloire à jamais !

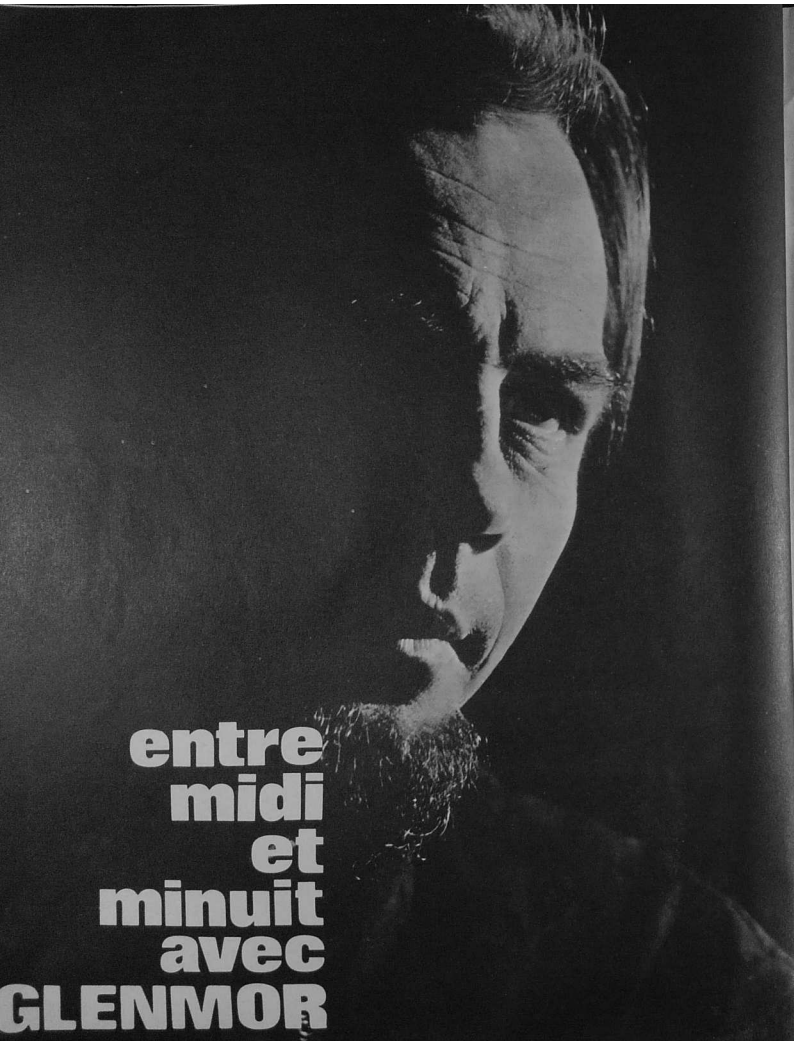
F.-C. DELALANDE.

[1] Philéas Lebesgue disait.

[2] En dehors des fêtes officielles du bicentenaire de la naissance de Chateaubriand, serait-il permis à l'auteur d'exprimer un dernier vœu ? Pourquoi la presse bretonne en entier n'organiserait-elle pas, conjointement avec la presse hellénique, une souscription qui aurait pour but de faire sculpter en bon gré Bretagne, par un sculpteur d'Armorique, un médaillon qui serait apposé au flanc de l'Acropole ou en tout autre lieu, à Athènes ? Tout comme son frère aîné les murs de Rome et les quais de Genève...



Renan par Bonnat.



entre midi et minuit avec GLENMOR

J'avais tort. On a toujours tort de croire ce que dit « Monsieur tout le monde ». « Monsieur tout le monde » est un Français de la bonne espèce, et un Breton de la pire des landes. Kif-kif... Ces gens-là disaient que la Bretagne ça n'était plus rien. Rien du tout. J'avais tort de croire que mon pays n'avait plus d'expression propre, plus de poète, plus de bardes.

Le barde des Celtes qui ne veulent pas mourir, je l'ai trouvé. C'est Glenmor.

Il était comme un lion dans son hallier. Au deuxième étage d'une petite baraque à Locquirec. Il pleuvait à Locquirec. J'avais trouvé son père de femme, père qui s'était allié capoture à Bruxelles. C'est Katei. « Le déranger ? Vous n'y pensez pas, dit-elle. Il n'a plus de voix. S'il vous rencontre, je sais bien ce qui va se passer. Il va vous inviter au bistrot et boire avec vous. Il est comme ça. Je ne veux pas. Ce soir, il faut qu'il chante à son cabaret. »

Mais Katei s'était laissée convaincre et nous avions trouvé le lion. Tout de suite, il s'était dressé sur son lit.

« C'est vous ? Bon... Je m'habitue. On va prendre un café. »

Il pleuvait sur Locquirec une sale, tenace, grise petite pluie. Ça collait partout. Ça pleuvait sur les fenêtres. Ça fouillait aux touristes un air de chien battu. Ils devaient penser, ces touristes, qu'ils ne broncheraient pas sous le ciel de Bretagne. En Bretagne, on se fait des simes. On ne se fait pas des peaux.

QUI REPONDRA A GLENMOR ?

Il était en face de moi et je le nommais par son nom de poète : Glenmor (de glen, la terre, et de mor, la mer). Chemise blanche, pantalon noir, corps de félin élastique mais avec un visage de conquérant, yeux bleus, longs cheveux, longue barbe. Rien à voir avec Antoine, Edouard et tous ces minets de la chanson parisienne. Un visage de Celte, une gueule de Celte. On n'a pas idée d'être Celte à ce point-là et d'afficher une telle beauté.

— Moi, je ne cache pas mes opinions qu'il dit. Je crois à la terre, à mon pays. C'est moi droit, non ? Et puis je crois en Dieu. Mounier, tenez, c'était un grand bonhomme. Et Charles Péguy donc. Qui lit Péguy, en France, aujourd'hui ? Personne... Ce qu'ils sont tous ces gens qui parlent de la France avec des tremolos dans leurs cordes vocales et qui ne savent même pas qu'ils ont Péguy, les pages de Péguy, dans leur patrimoine...

Voilà le débat. La question est posée. Qui répondra à Glenmor ?

Glenmor : un certain poids de terre, un certain poids de ciel. Tout est là. Tout est posé. On ne fera pas de snobisme avec un gars pareil. Il vaut mieux que ça. On n'entre pas un tel pur-song dans une écurie.

— Brel ? Je le connais bien. Il a fait une merveille : Le Plat Pays. Mais pourquoi qu'il bouffe du curé maintenant ? Escudéro ? Un brave gars. J'ai fait un gala avec lui, il y a peu. Il a trouvé un truc et il s'y tient.

Il pleuvait sur Locquirec. J'avais devant moi le dernier barde authentique du peuple breton. On pourrait écrire. Glenmor le Magnifique comme on l'a écrit du poète Saint-Pol-Roux. Mais Saint-Pol-Roux descendait, par Marseille, des Grecs. Glenmor, lui, descend par une lignée de paysans fiers, de Noël Carhaix : un fils des bruyères. Il se dégage de lui je ne sais quelle force et je ne sais quel pouvoir de sympathie. Ce lion a bien des tendresses. Ce tendre a bien des fureurs. Autant dire qu'il a exactement le physique de ce qu'il croit et de ce qu'il chante : de la gloire dure et âpre dans la voix, de la tendresse dans le ciel des prunelles et une bonne dose de gouaille sur le bout de la langue.

— On me reproche de ne pas faire des choses « chiadées ». Il y a toujours une seconde où, dans mes chansons, il y a quelque chose qui foire... Et après ? Moi, les romans que j'aime, ce sont ceux qui ne sont jamais finis... Les œuvres parfaites, c'est émerdant. Il faut qu'une porte reste toujours ouverte...



Qui répondra à Glenmor ?

... GLENMOR

CE QUE JE CROIS

Il pleut sur Locquirec. Glenmor se balance toujours sur son tabouret. Une habitude de bouffon. Longtemps il a erré de boîte en boîte dans le bas-rhin. Un jour il en eut marre. Il partit en Russie et en Grèce. Dans tout barde, il y a un baladin. Il cueillit le soleil au bout de ses doigts, rongés, d'affamé. Et il revint en Occident. Mais à trente-cinq ans, ce chanteur dont le vrai nom, Émile le Scanff, est aussi breton que son pseudonyme, a gardé sa démarche de choleupe et il erre toujours, cloquant sa voix aux murailles des villes inhumaines et atroces, hissant ses pavillons de guerre au-dessus des ennuis piteux et massifs de la vie moderne. Oui, il est un barde qui ne veut pas mourir et j'aimerais que tous les Bretons l'entendent.

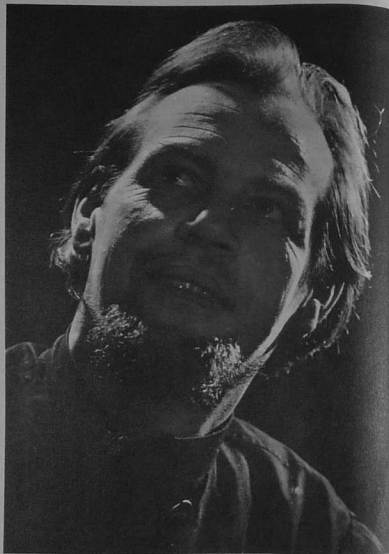
— On me ferme les portes parce que, paraît-il, je serais un factieux ! Mais je n'ai jamais tenu de mitraille dans les mains ! Seulement une guitare. Je chante ce que je crois. Je crie ce que je ne crois pas.

Sans concessions. Et ennemi de cette gloire pourrie et au bout du compte assez nauséuse qui repose sur le nombre de morts faits dans les boîtes de Verdun, d'Algérie ou d'ailleurs. Une sorte de culotisme Potemkine, à sa façon. Devant l'hostilité fonctionnaire, l'inimitié pharisienne des bureaucrates parisiens, Glenmor a trouvé asile en Belgique où il donne régulièrement des récitals et où la radio-diffusion lui prête le concours des ondes et du petit écran.

Là-bas, ça marche bien, qu'il dit. Très bien. En Israël aussi, ma tournée a très bien donné... Et en Bretagne aussi ça marche. Tenez, les jeunes et les paysans, à tout coup, ils marchent. Hier j'étais à Plouguerneau... Ça a marché. D'ailleurs je sais tout de suite quand je tiens une salle : lorsqu'il y a un silence après la chanson, juste avant le crépitement des mains. Quand j'entends ce silence-là, je sais que je suis sauvé.

— Glenmor ne tire pas amertume des ukases dont il est l'objet. Il va son chemin et grave à son compte quelques-uns de ses disques. Et chaque fois, cela part. Oui, et il va son chemin et chacun sait que les chemins bretons, si fantasmatiques soient-ils, vont de ferme en ferme, d'aurore en aurore et qu'il y traîne, sur la resille des prunelliers et la rudesse des chênes, la vigueur d'une foi et cette immense fidélité à ceux-là qui proclament l'espérance, la désespérance d'un peuple moqué, nié, traqué.

Vous permettez : ce que je retiens d'abord de Glenmor c'est son indignation. Ses chansons vengent l'humiliation des petites femmes de l'Ouest fourguées au grenier des maîtres, elles vengent l'offense faite à un peuple de paysans qu'on arrime aux rails des chemins de fer de l'Etat, aux lampons des Postes et Communications de l'Etat. Il faudra en cela retenu comme l'une de ses œuvres les plus magnifiquement violentes celle qui s'intitule Sodome et qui sortira ce mois en disque. De la même veine, il faut citer, malgré



Je chante ce que je crois.



Reportage photographique : J.-C. PHILIPPOT.

Quand Kateil dit des Poèmes.

la censure, les Nations, les Hommes de notre temps et Kan bale Neveneg (la marche de Nonnoid). Apres, agressives ou franchement guerrières, ces chansons sont les galops fous d'une épopée d'honneur et de gloire qui retentissent longtemps dans la mémoire de qui les a entendues.

UN FILS DE PAYSAN

Il pleuvait sur Locquirec une sole, moite, grise, opiniâtre petite pluie. Suroit. Des goélands débranchaient leurs ailes dans les troupeaux de nuages bas. Nous embarquâmes dans la 403 de Glenmor pour rejoindre le « Bar des Sapins », au fond de la baie. C'est là que chaque soir, pendant sa saison bretonne, dans un grenier (à grignol) aménagé en cabaret, le barde interprète ses œuvres. Au mur, un chapeau noir et un harnais de cheval. Caravanieril des rimes, submerge des poètes.

— Je suis un paysan, me dira Glenmor. Mon père, toute sa vie, il a labouré. D'ouvrier agricole, il est devenu propriétaire de 20 hectares. J'appelle ça un homme... Moi-même je possède une petite ferme dans la campagne de Bruxelles.

Notre terre, large mesure de poésie, au fil des saisons. Glenmor c'est aussi notre Virgile. Il faut entendre le Retour, cette émotion d'un nomade retrouvant l'odeur des amours anciennes et des labours fraîchement déchirés. Il ne faut pas oublier non plus, dans ce même registre les poèmes dits par Kateil et qui ont pour titre Éclatement, Nid d'hiver, non plus que les chansons récentes interprétées en breton Klemm Breizh-zeel, O Langonnel, et la tant mélancolique composition Viviana, cette dernière œuvre étant l'hommage du poète à une femme qu'il aime et qui est morte.

Dans le bar, le pick-up diffusait l'accent tranché de Glenmor. Et lui, il était devant moi, se balançant toujours sur son tabouret. Au point de communion où nous étions parvenus, nous avions décidé de nous tuteyer. Je lui disais hommage. Cet homme de ma génération a exprimé magnifiquement ce que je ressentais. Oui, je lui disais l'hommage d'un scotch. A ta santé ! Tu m'as révélé à moi-même, cher Glenmor et ce petit scotch est le modeste paiement de cette révélation.

Il pleut sur Locquirec. Mais le soleil demain se lèvera sur les sables mouillés et sur l'ardoise des fermes. Je fais silence en moi pour entendre le plus grove Glenmor : celui qui prie... Dites, écoutez Memento et tout au bout du sillon et dites-moi si ces prières ne sont pas plus belles que celles que des petits abbés inventent pour l'ennui des croyants. Glenmor le liturgique...

« Au soir de déchéance
sombre nuit de pèché
pour un brin d'espérance
d'être un jour pardonné
tu seras là Seigneur
tu nous attends Seigneur. »

Dans tout barde authentique, gît un prophète. J'écoute la prière de Glenmor et je la fais mienne. Et toute la grandeur de son nom me saute à la gorge : glen (terre) mor (mer). L'homme en transit, l'homme en route, l'homme en caravane vers une source là-bas très loin.

Il n'y a pas de quoi faire des grimaces. Même s'il pleut sur Locquirec, je vous jure, demain il fera soleil. Ce chanteur-là ne nous conduira pas sur les chemins de miérence. Glenmor, le fidèle...

J'avais tort. On a toujours tort de croire ce que dit « Monsieur tout le monde ». « Monsieur tout le monde » est un Français de la bonne espèce, et un Breton de la pire des Landes. Kif-kif... Ces gens-là prétendaient que la Bretagne ça n'était plus rien. Bien du tout. J'avais tort de croire que mon pays n'avait plus d'expression propre, plus de poètes, plus de bardes.

Le barde des Celtes qui ne veulent pas crever, je l'ai trouvé. C'est Glenmor.

Xavier GRALL.

Les poèmes et les chansons de Glenmor sont édités par Sled ou Karnag. Ils sont généralement gravés en nombre limité. Pour se les procurer, le plus simple est de s'adresser au chanteur lui-même : « Ar Grignol », Bar des Sapins, LOQUIREC, 29-N.



L'HISTOIRE DE VOTRE TRISAIEUL DE SES COUSINS, DE VOTRE ARRIERE GRAND PERE, DE VOTRE ARRIERE GRAND ONCLE ET SES FIANCES, DE VOTRE GRAND PERE, DE VOTRE PERE DE VOS ONCLES, DE VOUS MEME ET VOTRE DESCENDANCE, CHAQUE MOIS DANS HISTORAMA LA PLUS MODERNE DES REVUES D'HISTOIRE

en vente chez votre marchand de journaux habituel : le numéro 2,50 F.



BOX-NIGHT... NIGHT-BOX...

Les vacances sont pour la plupart des jeunes l'occasion de découvertes... et ceux qui reçoivent les vacanciers ont chaque année pour mission de leur faire découvrir quelque chose de nouveau... C'est réalisé dans tous les domaines et plus particulièrement dans celui des boîtes de nuit.

À l'heure des hit-parade radiophoniques et télévisés, Bretagne-Magazine a cherché à établir le hit des boîtes de nuit bretonnes. Dans ce tour de Bretagne des night-clubs on retrouvera des noms connus mais aussi beaucoup de nouveautés.

DINARD

Le Vendôme : de style empire, cette « boîte » aux proportions gigantesques à toujours sa sélectionner sa clientèle. Pas de yé-yés, pas de cheveux longs, un public smart, des disques « up ». Stanley le patron est marié avec une ravissante Allemande et ils tiennent tous les deux leur établissement qui demeure ouvert toute l'année.

« Pour jeunes gens sérieux et adultes non tapageurs, un endroit idéal. »

Le Sloop : sa réputation fut pendant de longs mois très mauvaise et il n'est pas facile de faire revenir l'opinion sur ses préjugés. Gagnants que le nouveau Sloop qui s'ouvrira la saison prochaine aura fière allure et drainera à nouveau une bonne clientèle.

« Un excellent dry au bar ; amateurs de danses exhibitionnistes s'abstenir. »

DINAN

Le Relais : c'est l'endroit le plus recherché de la côte d'Emeraude. N'entre pas qui veut chez « Roger », où l'on sympathise rapidement avec tous ceux qui deviennent les « intimes ». Un cadre sympathique, des disques, comme nous les aimons, des verres bien servis, un endroit où l'on est sûr de retrouver ses bons amis.

« Pessimistes, abstenez-vous de rentrer au Relais, on ne vous acceptera que si vous êtes armés de bonnes intentions... »

Tempeliers : nous avons déjà eu l'occasion de parler de Guy Montfau, troubadour des boîtes de nuit. Son établissement est devenu le palais des auteurs-compositeurs.

« Amateurs de bonnes chansons, endroit idéal pour passer une bonne nuit. »

SAINT-LUNAIRE

La Chaumière : c'est sans doute l'endroit le mieux situé de toutes les boîtes de nuit bretonnes. À la pointe du décollé, face au large, dominant toute la baie et toute la côte d'Emeraude, les jeunes en majorité ont trouvé le décor de leurs ébats nocturnes. Sous un magnifique toit de chaume, les premiers disques yé-yés retentissent dès 21 heures, le jerk et les nouvelles danses (qui me font mal aux reins) ont établi leur siège. Les patrons sont très accueillants, ils ont su attirer les jeunes, ils ont réussi : bravo !

« Amateurs de slows s'abstenir, jeunes en mal de jerk précipitez-vous. »

SAINT-BRIAC

Le Grand Pavois : j'aime beaucoup cet endroit à l'heure du fanfante. On y rencontre de sympathiques personnes dont le tennis est la principale occupation vacancière. Le patron, père du sympathique champion Patrice Beust, s'acharne à organiser des nuits costumées qui sont assez célèbres mais réservées à une certaine clientèle. L'hiver, M. Beust regagne Paris où il exerce la profession d'antiquaire.

« De très bons disques, au milieu d'un snobisme sympathique... »

TREBEURDEN

Les Chandelles : connaissez-vous un endroit où l'on refuse plus de deux cents personnes dans la nuit ? C'est le cas des Chandelles. Admirablement situé au fond de la baie de Trebeurden que n'ont pas démenti Astérix et Obélix, le repaire des frères Le Boubennec est un havre de joie de vivre. L'architecte de cet endroit est d'ailleurs le père de la plus grande boîte française, la Sesta d'Antibes, M. Petrossian, spécialiste des endroits où l'on doit oublier ses soucis, a fait des Chandelles, la Boîte Bretonne.

« Si tu as du vague à l'âme, pars vers les Chandelles... de toute façon n'oublie pas que lorsqu'on éteint les Chandelles, toutes les femmes sont belles... »

CONCARNEAU

La Bigonne : au fond d'une crique, échoué à même la vase, repose un bateau où tous les jeunes du littoral concarnois aiment à passer des heures nocturnes plus

sympathiques les unes que les autres. J'aime beaucoup ce coin sauvage, il est propice aux promenades romantiques...

« Excités du volant, les virages sont dangereux, mais une fois que vous serez sur le bateau, je vous souhaite une bonne soirée. »

BREST

L'Ecurie : à l'énoncé du nom de cette sympathique maison, on devine le décor intérieur. La sonorisation par bande magnétique est un peu gênante au début mais on s'y fait rapidement. On se parle facilement de table en table, ce qui ne nuit pas à l'ambiance.

« À pied, à cheval ou en voiture, si vous venez à Brest, n'oubliez pas L'Ecurie. »

SAINT-MALO

La Cabane : le casino étant l'empire des spectacles de la côte, il était normal que se révélât dans cette cabane des talents. Ce fut le cas : il s'appelle Peter et il est promis à une très brillante carrière. La foule des jeunes et des moins jeunes se presse toujours dans cette cabane où la blonde disquaire Michelle excelle dans le choix des productions... Quant à Loulou, le patron, il a des cocktails qui font peur...

« De Gilbert Bécaud à Charles Aznavour, tous les grands du music-hall ont fait halte à la Cabane, pourquoi pas toi ? »

Le Cap : solidement amarré dans le port près de la cale sèche, c'est un bateau qui promet... Salle de restaurant au premier de très bon goût. Toute la nuit vous pouvez « croquer » quelque chose. Le night-club se trouve dans la suite, le décor est captivant et l'ambiance très corsée... Une sonorisation excellente, de bons disques, en un mot tout ce qu'il faut pour passer d'agréables moments.

« Embarquez à bord du Cap, il reste ouvert toute l'année, vous y trouverez certainement ce que vous y cherchez... »

Le hit-night-box est clos pour ce mois-ci, réflexions personnelles sur des endroits où vous avez peut-être rencontré des « créateurs de rêve ». Si vous n'avez pas encore lu le nom de la boîte où vous séjournez régulièrement ne désespérez pas, notre hit-night-box continue... Bonne soirée.

Jean-Pol GUGUEN



LOUISE-YVELINE FERAY :

le passé breton,
le présent cambodgien,
le premier roman.



Louise-Yveline Feray : je refuse l'exotisme facile

Louise-Yveline Feray, un nom qui ne dit pas grand-chose. C'est une toute jeune femme, remarquablement fine, discrète, au délicieux sourire. Elle habite aujourd'hui le onzième étage d'un immeuble lillais et elle vient de publier son premier roman, La fête des eaux, chez Albin-Michel. Sous ce ciel bas des mauvais jours, comme il est loin le Cambodge ! Ce n'est sans doute pas Lille que ses yeux, profonds comme deux belles pierres, regardent à cet instant, mais le Mekong, « immense, étale, comme la mer... ». A moins que ce ne soit, plus près de nous, à l'embouchure de la Rance, le rocher de la Vierge « encerclé de royaumes... ».

Née à Rennes, mariée avec un créole indien, mère de deux enfants, Louise-Yveline Feray séjourne pendant une année au Cambodge où elle enseigne dans un lycée de Phnom-Penh : « J'ai toujours eu envie d'écrire, dit-elle, mais il me manquait en quelque sorte la matière. » La découverte du Cambodge valla l'occasion. « En écrivant ce roman, poursuit M^{lle} Feray, j'ai voulu montrer l'expérience d'une Européenne qui va devant de l'Asie, et son évolution progressive au contact des pays et de ses habitants. C'est l'histoire d'un lent mélangement. » Valérie L'Esart, l'héroïne de La fête des eaux, reçoit beaucoup plus qu'elle ne donne et, peu à peu, vivant en marge de la colonie européenne, elle s'exotisme ».

Autobiographique ? Pas vraiment. Certes, le passé breton qui est celui de la jeunesse de Louise-Yveline Feray resurgit dans les pages du roman. De même, l'expérience cambodgienne de l'auteur et celle de son personnage sont-elles comparables. Mais ce personnage, comme cela arrive souvent, échappe à son créateur, lui « file entre les doigts », se détache pour vivre sa propre destinée.

Exotisme ? « Je suis partie en Asie sans idées préconçues. Je l'ai découverte avec un regard entièrement neuf. Non, je refuse l'exotisme facile. Surtout, je n'ai pas voulu faire voir les choses à des gens qui ne les connaissent pas ; j'ai voulu seulement les faire sentir. » M^{lle} Feray aime passionnément le Cambodge « qui rassure » et la sérénité des gens. Elle ressent douloureusement les boule-

versements récents. Entre sa Bretagne natale et ce pays, elle découvre certaines analogies curieuses telles que la mer, symbole de la mort pour les poètes asiatiques, ou encore le binoù dont le son n'est pas sans rappeler celui des instruments locaux. Ce premier séjour et le premier roman de M^{lle} Feray ne constituent, en fait, qu'une introduction : « Je retournerai là-bas, dit-elle, car je veux approfondir ma connaissance de l'Asie. »

L'un des premiers lecteurs de M^{lle} Feray fut le prince Norodom Sihanouk. Il faut croire qu'il fut conquis puisqu'il écrivit à son auteur pour la féliciter et lui décerner la croix de chevalier du Sah-Metrel, ce qui signifie haute amitié. Valla sans doute le meilleur témoignage d'estime que puisse recevoir un auteur débutant.



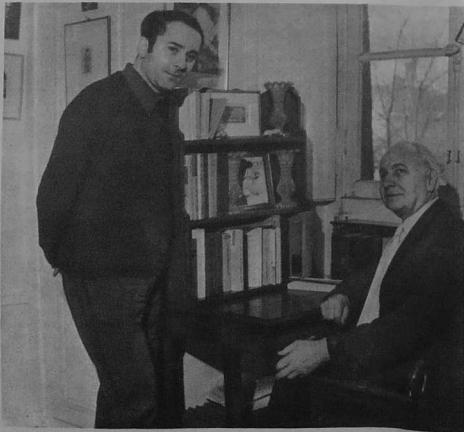
MARC OGERET
 CHANTE :
 « Il s'appelait
 Jean Quéménéur »



Une voix de velours

Je l'ai rencontré au « Papille », un cabaret de la rive gauche ; il chante « pour passer le temps », en toute simplicité, avec une certaine humilité, d'une voix remarquablement belle, légèrement voilée. Il s'appelle Marc Ogeret. Roger Piault l'avait découvert il y a douze ans sur les quais du port de Cassis et depuis il prête sa voix à ceux qui ont la science et le génie des mots : à tous les poètes, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui. Il interprète les troubadours, François Villon, Léo Ferré, Bruant, Jean Ferrat ; il fut le premier à chanter Pierre Ségheles. Louis Le Cunff, un Breton bien connu de nos lecteurs, l'a aussi remarqué. Sous sa direction, Marc Ogeret a enregistré, avec la collaboration de Lucien Merer, deux 45 tours : « Quatre chansons de marins bretons » et « Chansons de Brest et Recouvrance ». C'est tout l'air frais du grand port breton qui se dégage des complaintes populaires chantées avec un accent du large. Le « pit zef » retrouvera avec bonheur « son » vieux Recouvrance, les petites rues en serpentin, l'odeur du caboulot, la chaleur des matelots en goquette. Le Recouvrance d'alors ne s'éteignait jamais ; moi qui ne l'ai pas connu, j'ai retrouvé son accent dans ces deux disques de Marc Ogeret (exclusivité Vogue). Ce « Jean Quéménéur » n'est-ce pas toute la légende, toute la poésie de la cité bretonne ?

Marc Ogeret, Grand Prix du Disque 1962 (Académie Charles Cros), vient également d'enregistrer les poèmes d'Aragon sur un 33 tours. Vous avez également plusieurs de ses récents enregistrements sur microsillon 33 tours. En effet, Marc Ogeret fut la vedette de plusieurs galas. Il chanta en particulier avec Brassens à Bobino.



Marc Ogeret et Louis Aragon.



pour le succès
 d'une chanson
 il a quitté
 LANGUIDIC



Christian Pierre : monter à Paris.

CHRISTIAN PIERRE, vingt-trois ans, qui, à la suite de fiançailles malheureuses, est monté à Paris. A peine arrivé il était déjà mêlé aux peintres de la place du Tertre.

Christian Pierre, poète et compositeur, vient d'enregistrer son premier disque. Une tournée sur les côtes bretonnes tout l'été lui a permis d'enrichir ses chansons. Appartenant aux « Garsedd de Bretagne » ces poésies traitent de la Bretagne et du caractère breton. Ces chansons par contre traitent en général des thèmes courants que l'on rencontre dans la rue en Bretagne, par exemple : « A mon très cher époux », dédié aux femmes de marins bretons et « Ne pleure pas la mère », où il cite son origine bretonne.

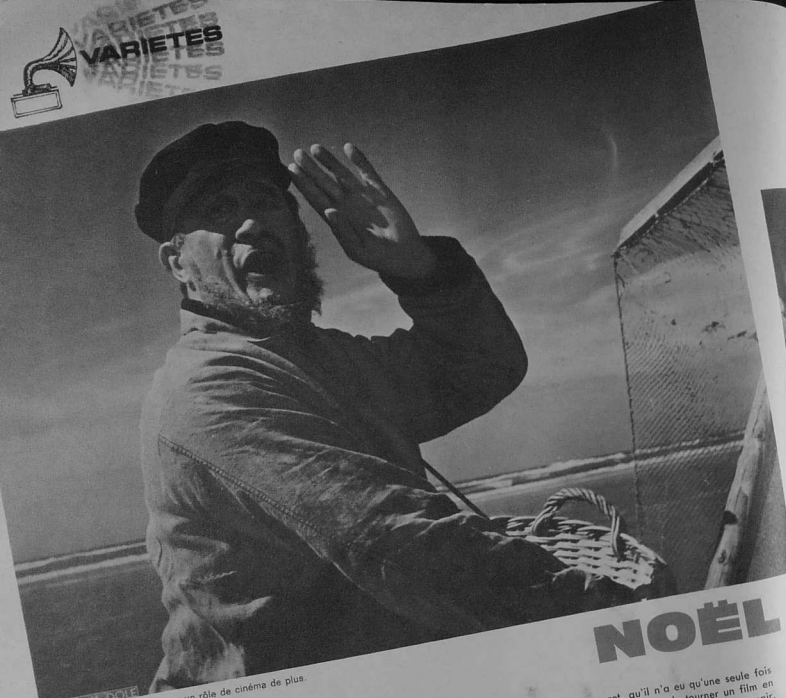
Enregistrer un premier disque avec une équipe de Bretons c'est chose rare ; Bepi Fontana, directeur de la firme Welp, originaire de Nantes ; Guy Théven de Plouescat, qui a orchestré le disque, René Bellaux de Nantes (auteur du livre d'étais un bagnard) et Christian Pierre de Languidic.

Marcel Langlois a dit de Christian Pierre : « Il a le sens de la



sensibilité, de l'intelligence qui lit dans les choses et dans les êtres. L'acribie du texte est sans conteste celle d'un poète né, mais qui ne s'appuie pas sur un classicisme outrancier et qui demeure sur le réel et le concret. »

Cinq chansons sur ce disque : A mon ami le bagnard, Le clou au mur, A mon très cher époux, Ne pleure pas la mère. Cette lettre qui a déjà remporté le premier prix de l'émission de France-Inter, « La Butte aux Chansons ».



Vieux marin breton ? Non, un rôle de cinéma de plus.

« Qu'on ne me parle pas du « mauvais temps breton qui gâche tout. » Le ciel peut être gris le matin, un coup de vent chassera les nuages l'après-midi. Il fait plus souvent beau à la pointe du Finistère que dans la cuvette parisienne...
 « Un pays merveilleux, non par chauvinisme, mais parce que c'est un pays où la poésie est maîtresse. Le pays des arts, à cause de cette poésie et parce que tout est essentiellement pictural. »
 Noël Roquevert m'a ainsi parlé de la Bretagne dans son appartement proche de la place Pigalle où il m'a reçu. Il est l'un des plus célèbres Bretons de Paris où il vit la majeure partie de l'année pour son travail, le cinéma (il a tourné plus de 150 films sous la direction de tous les grands réalisateurs français). Mais il passe ses vacances chaque année dans sa maison de Douarnenez, ville où il est né. Et pour rien au monde il ne manquerait l'ouverture de la chasse dans le Finistère.

Il constate, à son grand regret, qu'il n'a eu qu'une seule fois l'occasion, il y a une quinzaine d'années, de tourner un film en Bretagne. Mais ce tournage reste pour lui un formidable souvenir. Le film s'appelait Du Guesclin et Noël Roquevert tenait le rôle de l'écuier du chevalier. Tous les extérieurs furent réalisés au château de la duchesse Anne, à Dinan. « Pendant deux mois nous vécûmes littéralement à l'époque de l'action du film que les acteurs gardaient le costume de leur rôle pour aller se promener le soir après le travail. L'ambiance était vraiment extraordinaire. »
 Noël Roquevert a ensuite levé un de ses sourcils fameux et il a ajouté en souriant qu'il commençait prochainement le tournage d'un film de télévision, Un chat pour le capitaine. Exprimés à Brest à peine à 80 kilomètres de Douarnenez. A.L.S.



Même au cinéma le pied marin est indispensable !
 À l'arrière-plan : Brigitte Bardot (extérieurs de « Babette » s'en va-t-en guerre...)

NOËL ROQUEVERT



Noël Roquevert tel qu'en lui-même : un Breton en promenade à Quimper.

UNE HISTOIRE POUR PETITE FILLE...



ELLE s'appelle « Raphaëlle » et elle chante pour les enfants. Son « impresario », Emile Floch, photographe à Brest, nous a raconté comment « Raphaëlle » enregistra ses premières chansons. « Depuis une vingtaine d'années j'écris de la musique et des chansons ; en janvier 1965, ayant composé, par jeu, une chanson enfantine « Y'a une pie dans mon jardin », je l'apparis à Raphaëlle (ma femme et moi sommes amis de ses parents) ; la fillette m'emballa, une voix joliment timbrée, un sens aigu de la musique. Et, bien sûr, je composai d'autres chansons pour enfants, que Raphaëlle interprétait ; on travaillait le jeudi et le dimanche (on le fait toujours), j'enregistrais sur mon magnétophone. Jean Thévenot, qui apprécia tout de suite les qualités de Raphaëlle, a très souvent diffusé ses chansons dans les émissions « Aux quatre vents » et « Chasseurs de son ». Au studio local O.R.T.F. de Brest, elle enregistre pour diverses émissions radio de Rennes en particulier celles de Charles Le Gall, de « cousine Odette », etc.

Les succès de Raphaëlle ne lui ont rien pris de sa simplicité. Très gentiment, elle est toujours prête à offrir son concours pour les galas ou séquences de variétés. Emile Floch l'accompagne à l'accordéon.

Raphaëlle a douze ans. Elle habite avec ses quatre frères et sœurs à Rostiviec en Lopareth, un charmant village de pêcheurs et de cultivateurs (les huîtres sont renommées et on cultive la fraise), face à la rade de Brest. Le père de Raphaëlle, un solide routier, est fier de sa fille ; il a raison. Tous nos vœux de succès.

L'ILE DE CEZEMBRE : déception...

Elle est merveilleuse, son climat excellent, ses plages bien exposées, ses criques accueillantes ; elle est surtout à une demi-heure de chaque port de la côte d'Emeraude.

Base d'une école de voile aux moniteurs sympathiques, Cézembre m'a déçu...

Dans une région qui se veut touristique et qui l'est, je ne comprends pas pourquoi les autorités compétentes n'ont jamais songé à rendre visite à l'endroit baptisé « hôtel » qui se doit d'accueillir les visiteurs... Pousse par la curiosité de me rendre compte moi-même de ce qui se racontait de bouche à oreille grâce à « Radio-Remparts », j'ai débarqué un soir avec deux cents amis afin de passer quelques heures nocturnes et illuminés en admirant cette baie aux luminosités féeriques. Figuez-vous que toutes les consommations avaient subitement augmenté de 1 franc, chose compréhensible car nous venions pour

danser, mais le pick-up était en panne depuis deux mois... Nous n'avons pas dansé, nous avons payé fort cher notre séjour nocturne et le capitaine de la vedette se rendant compte de la situation nous gratifia d'une promenade maritime supplémentaire afin de nous faire oublier ces mauvais moments... Il serait pourtant si facile d'écrire CEZEMBRE, ILE DE REVE... J.-P. G.

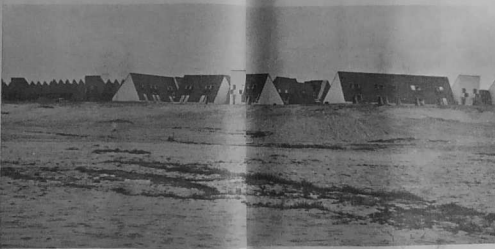
L'accordéoniste Aimable, qui sera la vedette d'un prochain « Ed Sullivan Show » — la plus célèbre émission de la T.V. américaine — profitera de son voyage à New York pour animer le bal des Bretons de New York. La ville en compte six mille d'origine.

Succès grandissant aux Etats-Unis des crêperies bretonnes. Elles tendent de plus en plus à détrôner les « pizzarias » dans la faveur du public.

UNE MISE AU POINT SUR LE « FORT-BLOQUE »

Le long de la côte qui s'étend de Larmor-Plage au Bas-Pouldu, on peut voir, au lieu dit « le Fort-Bloqué », un ancien fort qui semble garder l'accès de la splendide plage près de laquelle il est construit.

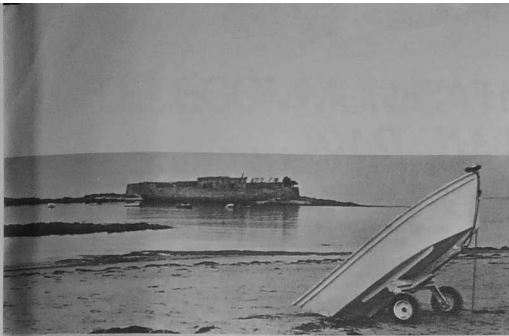
Si vous demandez à vos amis, quelle est l'origine du nom de « Fort-Bloqué », la réponse est facile pour ceux qui connaissent les lieux. « C'est très simple ! A marée basse, on peut se rendre au fort à pied sec, par contre à marée haute il est complètement entouré par les eaux ; en quelque sorte, il est bloqué. » C'est logique, car il est vrai que le



VILLAGE AZTEQUE ? NON, VILLAGE DE VACANCES...

Si vous suivez la route qui longe cette splendide côte morbihannaise entre l'embouchure de la Laita et Larmor-Plage, vous serez surpris de rencontrer au Bas-Pouldu, dans un terrain ensablé, un paysage vraiment insolite.

On dirait un village aztèque perdu dans le désert du Mexique. En fait, revenez sur terre et plus précisément en Bretagne ; il s'agit tout simplement, abrité derrière un rampart de sable, du village de vacances du Bas-Pouldu. Construit dans un style breton moderne, avec ses toits à forte pente et ses pignons pointus, l'ensemble donne l'impression, au promeneur étonné, de découvrir au détour de la route les ruines de quelque cité à demi enfouie dans les sables.



fort est bloqué par les eaux à la haute mer, mais ce n'est pas la bonne raison, car beaucoup de forts ou de constructions pourraient également porter ce nom.

En réalité, le fort en question a été construit par M. l'intendant Bloqué, d'où son nom.

Etant donné le nombre de promeneurs qui contemplant chaque jour ces vieux murs, il est sans doute équitable de rendre un hommage discret à ce constructeur inconnu dont le nom confie à juste titre la raison de son propre oubli.

A noter que ce fort porte également un autre nom, beaucoup moins connu. Il s'agit du fort de Kerzan.



L'AMOUR DES VIEILLES PIERRES DE M. GEORGES DE BRAUX A PORT-HAËNECH

Votre dernier numéro m'a enthousiasmé depuis l'article de mon collègue « financier » M. Jean Balthore, le passionnant interview de Henry Coquelin et très naturellement son article sur la résurrection des vieilles pierres ou belles ruines.

En effet mon amour du terroir breton m'a poussé à reconstruire sur les bords de l'Aven un vieux petit manoir breton pour y abriter mes vieux jours et les jeunesse de ma famille. Toutes les pierres, corniches, portes, fenêtres sont anciennes et j'ai redonné vie et l'espoir bonheur à nombreuses pierres perdues dans les landes. Nous y ferons floter le drapeau breton.

FENDRE QUELQUES RIVIERES

Tout ou long de nos côtes, ont fleuri, cet été, mille voiles, blanches, bleues, rouges, qui portent ou gré du vent, plaisanciers sportifs ou tout simplement à la recherche du calme.

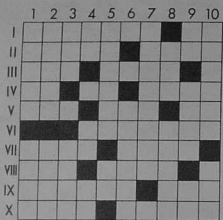
« Vaujens, « 420 », « 5 m 50 » se sont affrontés en cent régates aussi agréables aux spectateurs qu'aux équipages.

Mais, pour un voilier, les vacances ne sont pas « à la mer » qu'il faut, chaque jour, fendre, mais au sec, sur les bords ombragés de quelque rivière.

Ainsi ceux-ci qui, au « S.N.O. » (Sports Nautiques de l'Ouest ; huit cents adhérents, trois cents bateaux, une école de voile) près de Nantes, attendaient la fin des vacances pour prendre le vent. Sur l'Écluse aussi l'on peut jouer avec le vent... et même « destaler » !



MOTS CROISÉS N° 11
PAR ANDRÉ LECOMTE



HORIZONTALEMENT :

1. Port breton vieux de trois siècles. Vous, lui ou moi. — 2. Plus dur que le fer. Permet l'imbibement de deux objets. — 3. Sans équivoque. Fréquentes à Brest. — 4. De droite à gauche : initiales d'un illustre écrivain français du XIX^e siècle. Pronom. Race. — 5. Désinence verbale. Il n'a plus cours. Fin de participle. — 6. Vides le ventre. — 7. Celle de Brest est immense. Affluent de la Garonne. — 8. Ce n'est pas beaucoup ! Evite. — 9. N'est pas un nouveau venu. Cri. — 10. Ile bretonne. Rival.

VERTICALEMENT :

1. Les Korrigans la hantent, la nuit. Marques de la mauvaise humeur. — 2. Rempart de la Bretagne. Grande dame bretonne. — 3. Montre ses dents. Préfixe numéral. — 4. En rien. Voyelle doublée. Préfixe. — 5. Prénom d'un grand savant breton. Dans le nom d'un chef-lieu de canton. — 6. Le chanteur doit en avoir un beau. — 7. Un savant historien français naquit dans cette ville de Bretagne. — 8. Entreprenant. Les écoliers y jouent quand il pleut. — 9. De bas en haut : élément d'une portée. Non admis. Pronom. — 10. Ville de Bretagne. Sa baguette peut tout.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 10

Horizontalement :
1. Vilaine. Ré. - 2. Acide. Odet. - 3. Car. Sole. - 4. Arès. Belle (Belle-Ile). - 5. Né. Fût. - 6. Bassot. - 7. Elaguer. V.T. - 8. Sages. Al. - 9. Mu. Eut. R.D. (René Descartes). - 10. Sées. Touée.

Verticalement :
1. Vacances. - 2. Icare. Lame. - 3. Lire. Baguette. - 4. A.D. (Alphonse Daudet). Stage. - 5. les. Sues. - 6. Obèse. Ux. - 7. Cole. Eratio. - 8. Deift. - 9. Ré. LU (lu). Vire. - 10. Eretat. Dé.

AN DAOL...

SEMAINE GASTRONOMIQUE BRETONNE DINARD, SAINT-MALO ?

Qu'en pensent nos grands chefs bretons, ne pourrions-nous organiser, comme le font d'autres villes de France et de l'étranger, une semaine gastronomique bretonne ? Les menus ne seraient composés que de spécialités et produits bretons et par département.

Une dégustation de cidres et de muscadets pourrait être organisée en même temps.
Si l'idée vous plaît, faites-nous des suggestions, assurez-nous votre collaboration. Ecrivez-nous à « Bretagne-Magazine ».

L. G.

Les recettes de Bretagne-Magazine



MOULES A LA CANCALAISE

Choisissez de belles moules, bien nettoyées.
Faites-les ouvrir dans une casserole bien couverte, avec un verre de Muscadet, ail, thym, laurier, une pointe de safran. Laissez cuire.

Retirez les moules, conservez la cuisson.

Décoquillez les moules et réservez-les au chaud.
Passez au linge fin la cuisson des moules et faites la sauce suivante :

Préparez une sauce blanche épaisse à laquelle vous ajouterez de la crème double, un peu de concentré de tomate, un petit verre d'eau-de-vie de Bretagne, poivre du moulin. Que votre sauce soit assez relevée.

Jetiez les moules dans cette sauce et servez sur des croustades ou dans des bouchées à la reine bien chaudes, passées au four.

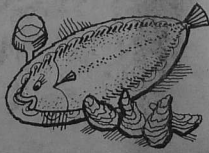
SOLES CANCALAISES

Lavez les filets d'assez grosses soles. Avec les arêtes, faites un fumet corsé au muscadet dans lequel vous ferez cuire les filets. Faites pocher des huîtres dans le fumet.

Égouttez et épongez filets et huîtres.

Garnissez le centre de votre plat de service, de crevettes décorées. Disposez les filets de soles avec deux huîtres ébarbées sur chaque filet.

Nappez de sauce vin blanc dans laquelle vous aurez ajouté le fond de cuisson très réduit.



TÉLÉCOMMUNICATIONS CSF

Les liaisons téléphoniques des P et T en Bretagne et leur rattachement au réseau national sont assurées par de nombreux faisceaux hertziens CSF

FH 687 : 960 voies bi-latérales
FH 625 : 120 voies bi-latérales
TF 120 : 300 voies bi-latérales



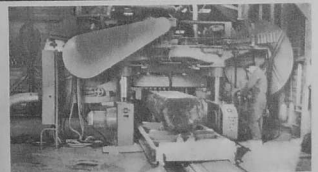
CSF - COMPAGNIE GÉNÉRALE DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL
GROUPEMENT TELECOMMUNICATIONS TELEVISION RADIONAVIGATION

Vente en France et à l'Exportation :
CSF - Direction Commerciale - 55, rue Greffulhe
92 - LEVALLOIS-PERRET - FRANCE
Tél. 737 34 00

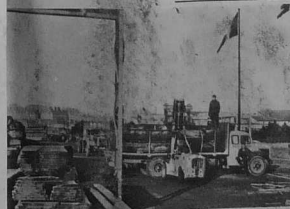
SPI-629

S.A.B.I.

AVENUE LOUIS-MARTIN
SAINT-MALO - TÉL : 34-71-57



IMPORTATION BOIS TROPICAUX SCIAGES



E^{ts} H. CHAPIN

Bois du Nord
panneaux et dérivés

54, Bd. VOLTAIRE

RENNES

Tél. : 40-05-62.

SOGEMBOIS

Ets. A. VERRY
Bois du Nord et Amérique

57, Bd. VOLTAIRE

RENNES

Tél. : 40-76-86.

S^{té} R. DUBOIS

Bois et Matériaux
panneaux

PLANCOET

Tél. : 6 et 12.

ETRE BELLE

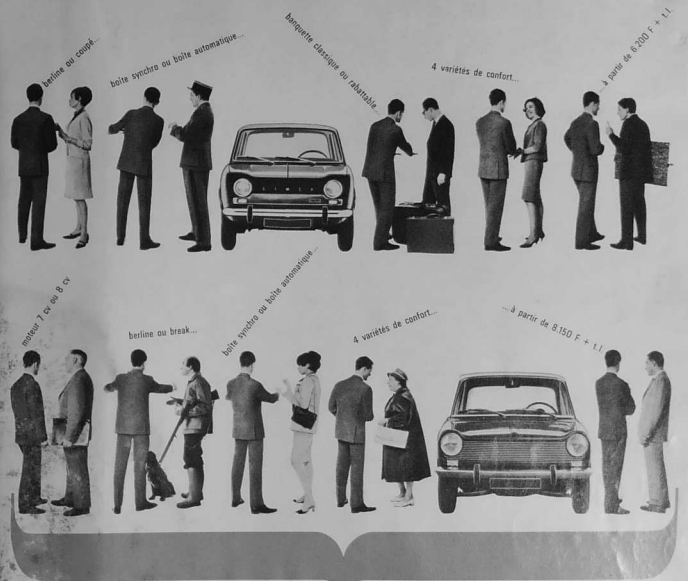


grâce à
CAMBRELLE

DU PLUS FORT...
avec ce prestigieux combiné spécialement étudié
pour celles qui «surveillent leur ligne».
Il est en tricotelle extensible Nervex
particulièrement amovible.
Grâce à son renfort dégressif
qui enveloppe les hanches et la taille,
il assure un maintien abdominal efficace.
BREVETÉ GALBAN, en fine dentelle de Nylon,
fermeture devant invisible - Réf. 0994
- avec renfort dégressif aux hanches seulement - Réf. 0844
- avec demi-renfort hanches - Réf. 0164
Couleurs : blanc, marine, ou noir.

...AU PLUS FINE,
avec «SWELL»
nouveau «maillant»
en soie et Lycra Hélanca super extensible,
harmonieusement reboutés de fine Valenciennes.
Doux, léger,
extrêmement facile à passer
il remplace avantageusement
soutien-gorge et gainelette
en supprimant radicalement
par sa continuité
les bourrelets et meurtrissures habituels.

En vente chez les spécialistes et grands magasins. «Gros» Créations C.G.S., 24 avenue Daumesnil, PARIS (12e)

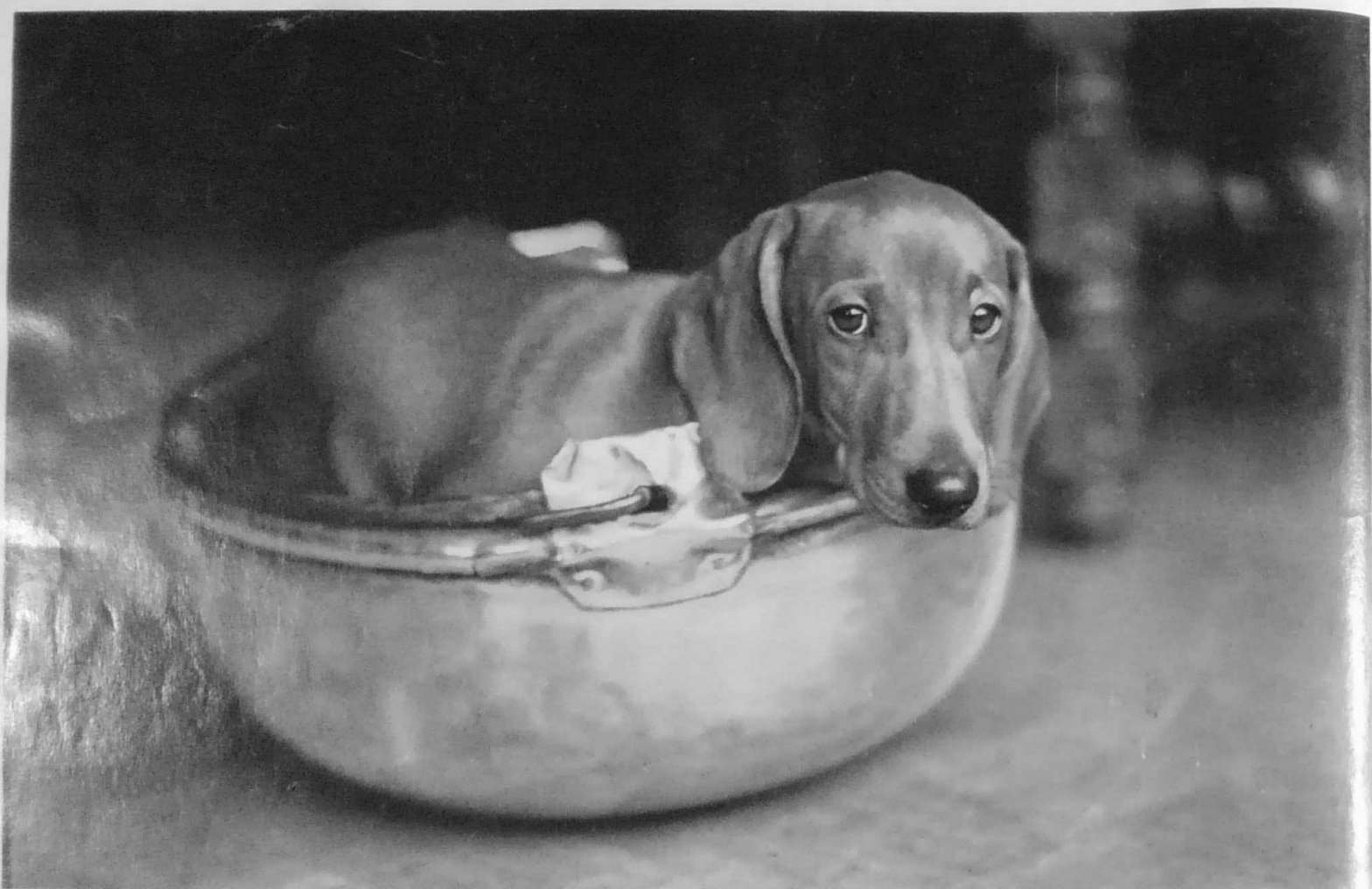


en choisissant parmi les nouveautés

SIMCA

vous aurez exactement la voiture que vous voulez!
1000...1300...1500...SIMCA EN TOUT CAS !

Le Directeur de la publication : PIERRE MAYEUX — Commission paritaire n° 43451 — Dépôt Légal n° 372
Imprimé en France — Distribué par N. M. P. — Imprimerie Chaix-Dessolés-Niogravure — Paris — 37067-8-66



lisez chaque mois

bêtes et nature

LE GRAND MAGAZINE DE LA VIE ANIMALE

• ses nombreuses photos couleurs grand format. • ses articles sur les bêtes familières. • son abondante illustration en noir.

spécimen GRATUIT sur demande

à « BÊTES ET NATURE » 126, rue des Rosiers - 93 - Saint-Ouen